

LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC

CAP-AUX-DIAMANTS

1914

UNE ANNÉE MÉMORABLE



François Paradis dans le Nord
Clarence Gagnon



N° 117 | PRINTEMPS 2014 8,50 \$

Envoi de publication. N° de la convention 40069616. Port de retour garanti. C.P. 26, Haute-Ville, Québec (Québec) G1R 4M8

22

REVUES CULTURELLES QUÉBÉCOISES

MAINTENANT OFFERTES

EN VERSION NUMÉRIQUE!

ARTS VISUELS CIEL VARIABLE | ESPACE | ESSE | ETC | INTER **CINÉMA** 24 IMAGES | CINÉ-BULLES | SÉQUENCES **CRÉATION LITTÉRAIRE**
BRÈVES LITTÉRAIRES | MŒBIUS | XYZ. LA REVUE DE LA NOUVELLE **CULTURE ET SOCIÉTÉ** QUÉBEC FRANÇAIS | RELATIONS **HISTOIRE ET PATRIMOINE**
CAP-AUX-DIAMANTS | CONTINUITÉ | HISTOIRE QUÉBEC **LITTÉRATURE** LES CAHIERS DE LECTURE | LETTRES QUÉBÉCOISES | LURELU |
NUIT BLANCHE | SPIRALE **THÉÂTRE ET MUSIQUE** JEU REVUE DE THÉÂTRE

Plusieurs revues culturelles québécoises ont fait leur entrée dans L'Entrepôt du livre numérique de l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL). Visitez la section *Revues culturelles numériques* de la Vitrine de l'Entrepôt www.vitrine.entrepotnumerique.com pour feuilleter les revues en ligne et acheter les numéros qui vous intéressent.

sodep

Société de développement
des périodiques
culturels québécois



EXPOSITION PERMANENTE DANS SA MAISON HISTORIQUE

FÉLIX

EST DE RETOUR

ET IL VOUS INVITE CHEZ LUI

Visitez la maison du personnage historique à Vaudreuil-Dorion et partez à la découverte de ce géant qui a marqué le paysage de la culture.



450 510-2840
maisonfelixleclerc.org

Félix
MAISON
FÉLIX-LECLERC
DE VAUDREUIL



VILLE DE
LA TUQUE

**Le 2 août,
vous êtes
invités à venir
célébrer avec nous
le 100^e anniversaire
de Félix Leclerc**



**Hommage à Félix Leclerc
en chansons, atelier d'écriture et activités spéciales
au Parc des chutes de la Petite rivière Bostonnais.**

Pour plus d'information visitez le :
www.ville.latuque.qc.ca

**Profitez-en pour visiter
gratuitement le Centre Félix-Leclerc
ouvert de juin à octobre.**

1 877 424-8476/www.hautemauricie.com



Thomas KING

FICTION ET ESSAI

UNE BRÈVE HISTOIRE DES INDIENS AU CANADA

Traduit de l'anglais (Canada) par **Lori Saint-Martin** et **Paul Gagné**



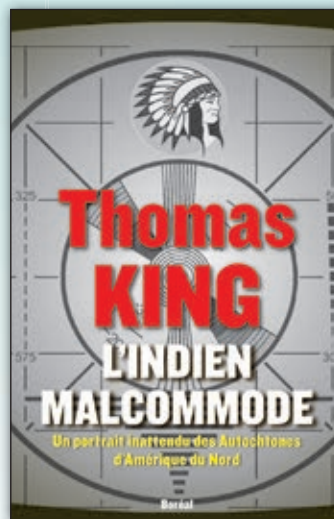
Pour nous, peuples autochtones du Canada, Thomas King est notre Mark Twain; sagace, désopilant, incorrigible...
Richard Wagamese
The Globe and Mail

Nouvelles
ISBN 978-2-7646-2260-5
296 pages · 24,95 \$
PDF et ePub : 18,99 \$

L'INDIEN MALCOMMODOE

UN PORTRAIT INATTENDU DES
AUTOCHTONES D'AMÉRIQUE DU NORD

Traduit de l'anglais (Canada) par **Daniel Poliquin**



Fascinant, souvent hilarant, toujours d'une terrible vérité [...] Une lecture essentielle pour tous ceux qui veulent mieux comprendre les Premières Nations, et à plus forte raison pour ceux qui ne veulent rien comprendre.
Joseph Boyden

Essai
ISBN 978-2-7646-2259-9
320 pages · 25,95 \$
PDF et ePub : 18,99 \$



Boréal
www.editionsboreal.qc.ca





Société généalogique
canadienne-française

Atlas généalogique de la France ancestrale

Atlas généalogique contenant des cartes, des descriptions historiques, des lexiques, des répertoires, des photos, des tableaux, des informations statistiques et, de façon particulière et inédite, une liste des pionniers et pionnières ayant migré vers la Nouvelle-France par province d'origine, ainsi qu'un répertoire de ces quelques 9633 migrants auxquels sont adjoints les noms des conjoints. Éditeur : SGCF, 334 pages. | 55 \$

3440, rue Davidson, Montréal (Québec), H1W 2Z5
Téléphone : 514-527-1010 - Télécopieur : 514-527-0265 - Courriel : info@sgcf.com
www.sgcf.com

La revue d'histoire

Cap-aux-Diamants est maintenant sur

 **érudit**

Vous pouvez consulter en ligne les anciens numéros de **Cap-aux-Diamants** sur le site erudit.org, sous l'onglet « Revues culturelles ».

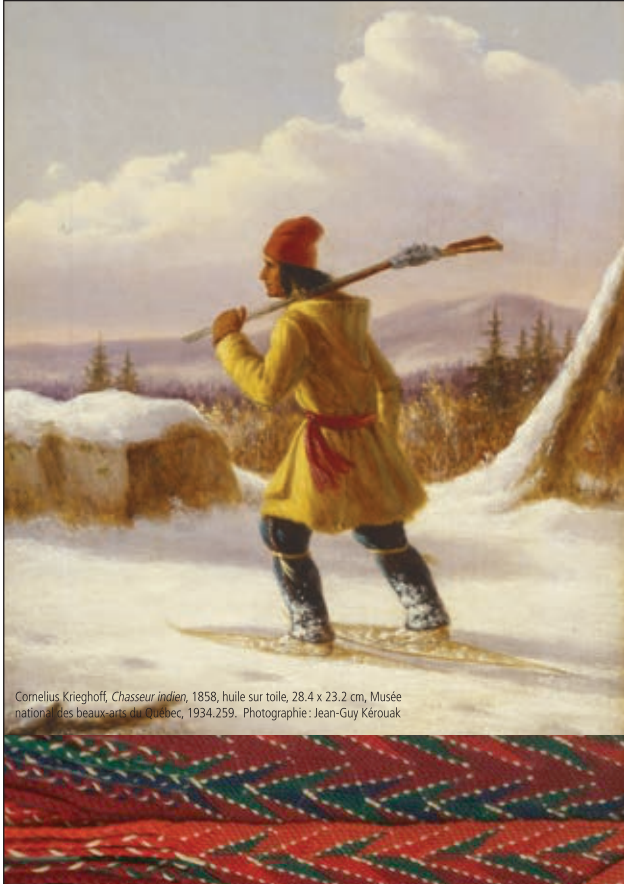
Les trois dernières années sont cependant réservées aux détenteurs d'un abonnement numérique.

Informez-vous!

www.erudit.org



LA REVUE QUÉBÉCOISE DU QUÉBEC
CAP-AUX-DIAMANTS



Cornelius Krieghoff, Chasseur indien, 1858, huile sur toile, 28,4 x 23,2 cm, Musée national des beaux-arts du Québec, 1934.259. Photographie: Jean-Guy Kéroak

le fléché

bien plus qu'une ceinture!

EXPOSITION - DU 19 MARS AU 14 DÉCEMBRE

Découvrez le fléché, une technique de tissage au doigt typiquement québécoise!

Commissaires: Yvette Michelin et Claude Corriveau

Visite commentée de l'exposition

Par Yvette Michelin, fléchérande, le samedi 10 mai, à 13 h 30

Démonstrations de la technique du fléché

Les 18 et 21 juin, 16, 17, 26 et 27 juillet, 20 et 21 septembre, de 13 h 30 à 15 h 30

Visites animées pour les groupes disponibles en tout temps, réservation nécessaire

MAISON DES JÉSUITES DE SILLERY

2320, chemin du Foulon, Québec (Québec)

418 654-0259

www.maisonsdupatrimoine.com

www.facebook.com/MaisonsDuPatrimoine

Culture et Communications Québec



Société de généalogie de Québec



À partir de 1691, l'Église a exigé des célibataires qui désiraient se marier qu'ils prouvent qu'ils étaient libres de tout engagement soit en produisant des certificats légalisés, soit en produisant des témoins crédibles.

Les témoignages de liberté au mariage constituent une source importante d'informations car ils permettent de connaître les lieux d'ori-

gine, les dates d'arrivée au pays, la profession ou le métier, les circonstances de la venue au Canada de nombreux immigrants.

Les témoignages de liberté au mariage couvrent la période d'avril 1757 au 27 août 1763 pour tout le diocèse de Québec et la période entre 1763 et 1818 pour la région de Québec.

Source: les archives de l'Archevêché de Québec

Témoignages de liberté



En exclusivité aux membres sur le site web www.sgq.qc.ca



CLUB D'ŒIL

GALERIE D'ART MONT SAINTE-ANNE

1, boulevard du Beau-Pré
Beaupré
418 827-4433
galeriemontsteanne.com

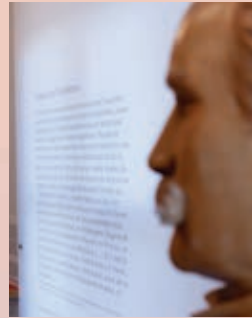


Dany Bouchard. *L'inattendu*.
Techniques mixtes, 30" x 40"

MAISON ALPHONSE-DESJARDINS

6, rue du Mont-Marie
Vieux-Lévis
418 835-2090, poste 6400
desjardins.com/maisonalphonse-desjardins

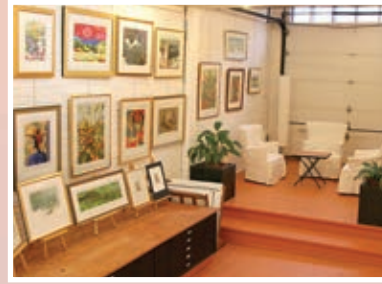
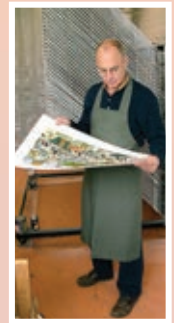
Intérieur ancien (1906)
* Nouvelle exposition :
L'empreinte d'un couple
* Ouvert toute l'année * Entrée libre



Société historique Alphonse-Desjardins
Photographe : Xavier Dachez

ATELIER ANDRÉ LEMIEUX L'ART DE LA SÉRIGRAPHIE

390, 3^e rue
Québec
(418) 529-5587
www.atelierandrelemieux.com
info@atelierandrelemieux.com

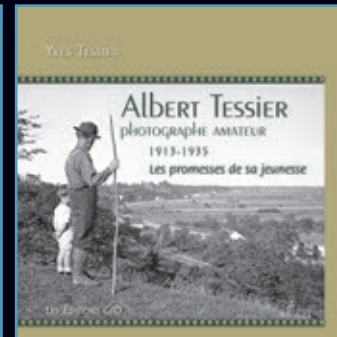


L'art de la sérigraphie à l'œuvre
Disponibles à notre atelier-gallery,
des dizaines d'éditions issues
de nos 35 années de collabora-
tion avec plus de cent vingt-cinq
artistes.

LES ÉDITIONS
GID

LES ÉDITIONS GID

editions@leseditionsgid.com — 418 877-3110 — leseditionsgid.com



Michel Gilbert Ébéniste-restaurateur

Mobilier et objets d'art anciens

971, chemin de l'Écore sud
Vallée-Jonction Qc

888 515-5128

doucine@globetrotter.net
www.MichelGilbertEbeniste.com



Restauration de la table de banquet du Mess des Officiers à la
Citadelle de Québec, pour le 100^e anniversaire du Royal 22^e Régiment.
Diaporama du travail sur notre site Internet.



SOMMAIRE

Cap-aux-Diamants | n° 117 | Printemps 2014

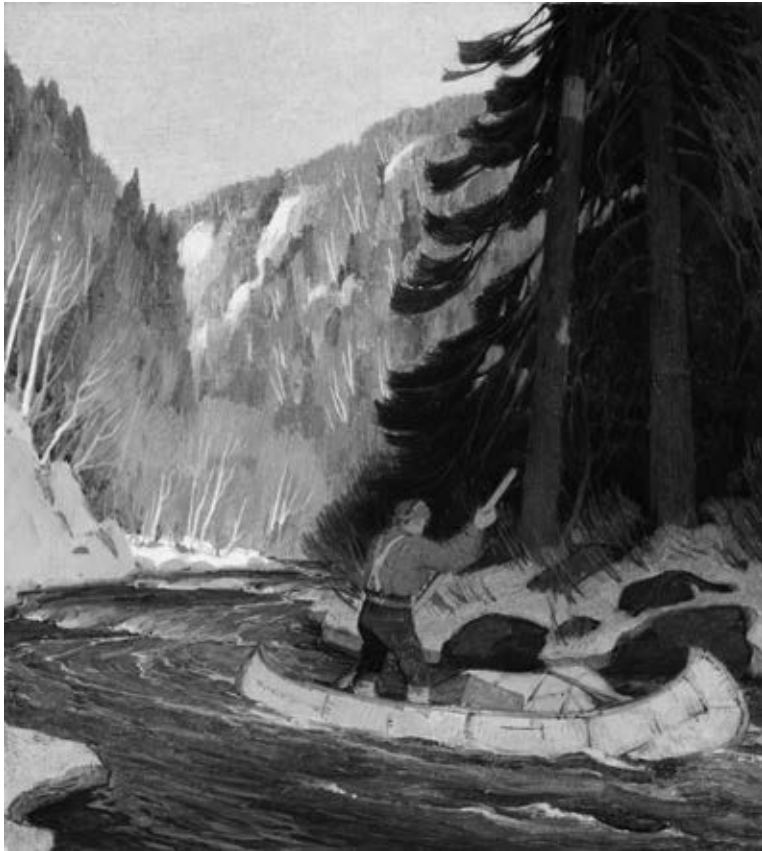
1914 UNE ANNÉE MÉMORABLE

RUBRIQUES

DE PRÈS ET DE LOIN PARCOURS HISTORIQUES Quelques fragments de modernité	31
PATRIMOINE « À présent des [Français] on prend le goût, l'usage » La francophilie des élites canadiennes-françaises au tournant du XX ^e siècle	32
MÉDAILLES George-Étienne Cartier (1814-1873)	34
PATRIMOINE URBAIN Regards sur la gestion du patrimoine urbain	35
EXPOSITIONS Pierre Gauvreau le peintre « exploréen »	36
PLACE AUX LIVRES	38
LIVRES REÇUS	44
AU MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC <i>Famille indienne campant en hiver</i>	45
MÉDIAS DE L'HISTOIRE	47
NOUVELLES	48
JE ME SOUVIENS L'affaire Mousseau 1914-2014	50
À VOTRE AGENDA	51

MOT DE PRÉSENTATION <i>par Yves Laberge</i>	3
LOUIS HÉMON ET MARIA CHAPDELAINÉ DEUX CENTENAIRES À CÉLÉBRER <i>par Aurélien Boivin</i>	4
FÉLIX LECLERC, LA VOIX D'UNE NATION <i>par Yves Laberge</i>	10
LES 100 ANS DU ROYAL 22 ^E RÉGIMENT <i>par Serge Bernier</i>	15
« PAR DÉCRET DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE » LA MOBILISATION DES FRANÇAIS AU QUÉBEC EN 1914 <i>par Carl Pépin</i>	18
IVANHOË CARON MISSIONNAIRE-COLONISATEUR DE L'ABITIBI <i>par Yves Hébert</i>	22
LE MONTMAGNY ET LE TITANIC UNE FATALITÉ PARTAGÉE <i>par Alain Vézina</i>	24
JEAN-CHARLES FALARDEAU PREMIER SOCIOLOGUE UNIVERSITAIRE QUÉBÉCOIS <i>par Simon Langlois</i>	27





François Paradis dans le Nord
Clarence Gagnon

Clarence Gagnon (1881-1942). *François Paradis in the North (François Paradis dans le Nord)*, 1928-1933, techniques mixtes sur papier; 23,2 X 21,6 cm. Don du colonel R.S. McLaughlin. McMichael Canadian Art Collection 1969.4.13.

Clarence Gagnon, peintre et graveur (Montréal, 8 nov. 1881 - *id.*, 5 janv. 1942). Après avoir fréquenté l'école du Plateau de Montréal, Gagnon reçoit sa formation artistique du peintre William Brymner, à l'Art Association of Montreal de 1897 à 1900. La générosité du mécène James Morgan lui permet de s'installer à Paris et d'y poursuivre ses études à l'académie Julian dans l'atelier du peintre Jean-Paul Laurens. Au début de sa carrière, Clarence Gagnon se distingue par la qualité de ses gravures en remportant une médaille d'or à l'exposition de Saint-Louis en 1904, ainsi qu'une mention honorable l'année sui-

vante au Salon des artistes français de Paris. Il revient au pays en 1909 et partage son temps entre Montréal et Baie-Saint-Paul. Membre de la Société royale du Canada et reçu à l'Académie royale des arts du Canada (ARAC), il obtient, en 1923, le prix Trevor du Salmagundi Club de New York. Il illustre *Le grand silence blanc* en 1929 et *Maria Chapdelaine* en 1933. Au retour d'un second séjour en France, de 1922 à 1936, l'Université de Montréal lui décerne un doctorat honorifique.

Peu après sa mort, en 1942, le Musée du Québec, le Musée des beaux-arts de Montréal, l'Art Gallery of Toronto et la Galerie nationale du Canada organisent une importante rétrospective de ses œuvres. En 1970, Hugues de Jouvancourt lui consacre un ouvrage et, en 1974, les postes canadiennes reproduisent sur un timbre une œuvre de l'artiste.

(www.thecanadianencyclopedia.ca)

La revue *CAP-AUX-DIAMANTS* est une production de « Les Éditions Cap-aux-Diamants inc. » et paraît quatre fois l'an.

Conseil d'administration : Yves Beaugregard, François Drouin, Michèle Jean, Jean-Marie Lebel, Pierre Poulin.

Directeur : Yves Beaugregard.

Comité de rédaction : Yves Beaugregard, François Drouin, Michèle Jean, Jean-Philippe Jobin, Jean-Marie Lebel, Pierre Poulin, Jacques Saint-Pierre, Alex Tremblay, Brigitte Violette.

Comité consultatif : Marie-Josée des Rivières, Denis Gagnon, Gilles Gallichan, Madeleine Gauthier, Yves Laberge, Jacques Lacoursière, Michel Lessard, Jocelyne Mathieu, Jean-Claude Robert, Marc Vallières.

Révision des textes : Marie Chabot.

Publicité : Pluri Congrès inc. (450 671-9111)

Graphisme : SP Communication inc.

Secrétariat et comptabilité : Josée Alain.

Service des abonnements : Josée Alain.

Site Web et banque d'images : Jocelyn St-Pierre.

Conseiller juridique : Guy Ruel.

Collaboratrices et collaborateurs : Mario Béland, Serge Bernier, Aurélien Boivin, Johannie Cantin, Jean-Nicolas De Surmont, Martin Drouin, Yves Hébert, Pascal Huot, Yves Laberge, Simon Langlois, Michel Morissette, Serge Pallascio, Carl Pépin, Denis Racine, Alain Vézina, John Willis.

Impression : Imprimeries Transcontinental S.E.N.C.

CAP-AUX-DIAMANTS remercie l'Université Laval, la Ville de Québec, le Séminaire de Québec, le Conseil des arts et des lettres du Québec, pour leur soutien financier et matériel.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada, par l'entremise du programme Aide à l'éditeur de Patrimoine canadien.

Dépôt légal : Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada, ISSN 0829-7983. Toute reproduction ou adaptation interdites sans autorisation. Envoi de publication. N° de la convention 1372165. Port payé à Québec.

Date de parution : avril 2014.

Indexé dans *Repère*, *Hiscabec*, *Journal of American History*, *Études canadiennes*, *Érudit.org*.

La revue *CAP-AUX-DIAMANTS* est membre de la Société de développement des éditeurs de périodiques culturels québécois (SODEP) <http://www.sodep.qc.ca>.

Les opinions émises dans les articles publiés dans ce numéro n'engagent que les auteurs et non le comité de rédaction.

Ce dernier est responsable des titres, intertitres, textes de présentation, encadrés, notes, illustrations et légendes.

Correspondance :

CAP-AUX-DIAMANTS

C.P. 26, Haute-Ville,

Québec (Québec) G1R 4M8

Administration : 418 656-5040

Publicité : 418 656-5040

Télécopieur : 418 656-7282

Courriel : revue.cap-aux-diamants@hst.ulaval.ca

Site Internet : capauxdiamants.org

Facebook : facebook.com/pages/Capauxdiamants/

460428417363862

Distribution : LMPI (informations : 1 800 463-3246).

Abonnements : 1 an (35 \$), 2 ans (60 \$), 1 an (45 \$) institution, 2 ans (80 \$) institution, 1 an (60 \$US) États-Unis, 1 an (80 \$CAN) étranger.

Canada

Conseil des arts
et des lettres
Québec

EXCÈS DE COMMÉMORATIONS?

Les commémorations ont beaucoup de bons côtés, car elles permettent de ramener dans l'actualité des événements d'un passé plus ou moins lointain, à une époque où l'immédiateté, le direct, le présent, voire le présentisme (selon l'expression de l'historien François Hartog) sont devenus comme une sorte d'obsession pour plusieurs commentateurs aveuglés. Hier, c'est déjà devenu loin et personne n'achète les journaux de la veille. À un moment où l'on songe enfin à réintroduire l'enseignement de l'histoire nationale à tous les niveaux du parcours scolaire, les commémorations n'apparaissent que comme le pointe de l'iceberg de notre mémoire nationale.

Des esprits chagrins déploieront cet excès apparent de commémorations et une intensification de la mise en patrimoine de notre passé, comme le prouve la multiplication des plaques et des monuments à Québec. Pourtant, ce n'est qu'un juste retour du balancier pour quelques générations de Québécois ayant été orientées sur l'aujourd'hui et le demain. Si les historiens, archivistes, généalogistes et autres témoins du Québec d'antan ne racontent pas notre histoire collective, qui s'en chargera? Et qui se souviendra? Et surtout, qui vou-

dra bien s'y intéresser et les écouter?

Il y aura trop de commémorations le jour où les jeunes générations sauront d'avance ce que les lieux historiques recèlent, ce que les plaques historiques racontent, et ce dont les témoins se souviennent. C'est à quoi s'emploient les collaborateurs de la revue *Cap-aux-Diamants*, et particulièrement dans ce numéro axé sur les anniversaires que nous célébrons en 2014.

Il y aurait peut-être trop de commémorations si toutes les cérémonies portaient uniquement sur la Grande Guerre. Or, comme à chaque numéro, la revue *Cap-aux-Diamants* veut servir d'outil de référence pour les spécialistes comme pour le grand public, et ce, durant plusieurs années. Au lieu de traiter uniquement de la Première Guerre mondiale, nous ferons plutôt écho à la vie quotidienne au Québec durant cette période méconnue; plutôt que d'évoquer le tristement célèbre naufrage de *l'Empress of Ireland*, nous rappellerons un autre désastre maritime tout aussi grave, mais moins commémoré. Nous nous remémorerons la colonisation en Abitibi en rappelant le centenaire de la ville d'Amos, fondée en 1914. Nous expliquerons que lors de la première parution du roman *Maria Chapdelaine*, son auteur était décédé depuis peu et qu'il n'a jamais pu apprécier son succès ni mesurer sa gloire. Enfin, nous célébrerons le pionnier de la chanson québécoise moderne, Félix Leclerc, qui aurait eu 100 ans cette année, tout comme Jean-Charles Falardeau, pionnier de la sociologie au Québec. Et maintenant, célébrons!

**YVES LABERGE, RÉDACTEUR DÉLÉGUÉ ET
MEMBRE DU COMITÉ CONSULTATIF DE
CAP-AUX-DIAMANTS**

Cartes postales anciennes de la période de la Première Guerre mondiale.

La Première Guerre mondiale débute officiellement en juillet 1914. Le 4 août, l'Angleterre déclare la guerre à l'Allemagne, imitée par le Canada le 5 août. Le camp militaire de Valcartier, près de Québec, est inauguré le 8 septembre. La création du 22^e Bataillon, composé de Canadiens français, sera une réalité le 14 octobre 1914. (Coll. Yves Beauregard).

LOUIS HÉMON ET MARIA CHAPDELAINÉ DEUX CENTENAIRES À CÉLÉBRER

par Aurélien Boivin

Deux anniversaires importants ont marqué la fin de l'année 2013 et marqueront le début de l'année 2014. Il y a eu 100 ans, le 8 juillet dernier, que Louis Hémon, le célèbre auteur de *Maria Chapdelaine*, a été victime d'un accident tragique, à peine âgé de 33 ans, fauché, selon la version officielle, par la locomotive n° 1226 du Canadian Pacific Railway, à Chapleau, Ontario. Il déambulait alors sur la voie ferrée en compagnie d'un voyageur australien sans doute rencontré au hasard de son errance, lui qui avait déjà annoncé à sa mère qu'il se rendait depuis Montréal faire la moisson dans l'Ouest canadien, une région qui le fascinait. On a trouvé, dans les poches de son pantalon, un récépissé de l'envoi d'un tapuscrit à sa famille à déposer dans une valise qu'il avait envoyée à Paris, peu avant son départ de Londres, et un autre au journal parisien *Le Temps*. Ces deux copies de tapuscrit, c'est *Maria Chapdelaine*, publié en feuilleton dans ce quotidien, du 27 janvier au 19 février 1914, il y a donc exactement 100 ans cette année. Ce roman, on le sait, a connu une fortune considérable à travers la francophonie. Publié en volume en 1916 chez l'éditeur montréalais Joseph-Alphonse LeFebvre, avec des illustrations du peintre québécois Marc-Aurèle Suzor-Côté, puis chez l'éditeur parisien Bernard Grasset, inaugurant en 1921 la célèbre collection des « Cahiers verts », que dirige l'écrivain Daniel Halevy, *Maria Chapdelaine* connaîtra une large diffusion : près d'une centaine d'éditions en français et des traductions en 25 langues au moins, en plus d'être l'objet de trois adaptations cinématographiques et de quelques pièces de



Maria Chapdelaine chez Neilson, en 1934.

théâtre, sans parler de suites, que lui ont données des écrivains québécois et français, dont *La promesse du Lac* et *Maria* de Philippe Porée-Kurrer, romans réédités récemment chez l'éditeur saguenéen Jean-Claude Larouche, qui a même préparé une édition sous boîtier, avec en prime le roman de Hémon.

Avant d'aborder ce célèbre roman, qui a fait couler beaucoup d'encre de part et d'autre de l'Atlantique, et de tenter de trouver une réponse à ce retentissant

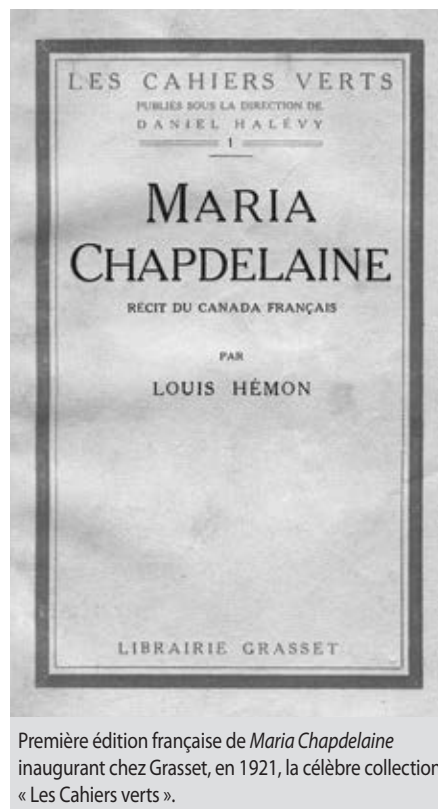
succès international, il convient d'abord de rappeler la mémoire de son auteur, lui qui a été occulté au point que l'on a créé, en 1938, à Péribonka-du-bout-du-monde, le Musée Maria-Chapdelaine. Ce n'est qu'en 1986 qu'il sera rebaptisé Musée Louis-Hémon.

L'HOMME

Louis Hémon, troisième et dernier enfant de Félix Hémon, professeur de lettres, écrivain, inspecteur d'académie et, un

temps, directeur de cabinet du futur président de la République Armand Fallières, alors ministre de l'Instruction publique, et de Louise-Marie Le Breton, est né à Brest, le 12 octobre 1889. Il appartient à une famille célèbre : outre son père, qui a connu une brillante carrière tant dans les lettres que dans l'enseignement public, un oncle, au même prénom que le sien, fut journaliste et sénateur; un autre, Prosper, fut un éminent professeur d'histoire; l'oncle Charles s'est illustré dans les colonies, où l'a suivi le frère de l'auteur de *Maria Chapdelaine*, Félix, mort au retour d'une campagne en Indochine, en 1902. Louis Hémon a deux ans quand ses parents s'installent à Paris, où il fréquente le lycée Louis-le-Grand. Bachelier en 1897, il s'inscrit à la Sorbonne, obtenant, en 1901, une licence en droit et un diplôme en langue annamite décerné par l'École nationale des langues orientales vivantes en vue de son entrée à l'École coloniale, projet qui avortera.

Après son service militaire à Chartres, en 1902, il s'exile à Londres, peut-être à la suite d'une mésentente avec son père, où il occupe diverses fonctions dans l'import-export en raison de sa maîtrise de l'anglais. Il participe, fin 1903, à un concours organisé par le journal sportif parisien *Le Vélo*, qu'il remporte avec un texte, « La rivière », paru dans le journal le 1^{er} janvier 1904. Il y publiera par la suite une cinquantaine de récits et plus de 150 chroniques sportives, que j'ai réunis dans le tome II de ses *Œuvres complètes*, paru chez Guérin littérature, en 1993. C'est aussi à Londres qu'il écrit d'abord des nouvelles, dont l'une, « Lizzie Blackston », publiée en feuilleton dans *Le Temps*, du 3 au 8 mars 1908, nouvelle qui sera incorporée au recueil *La belle que voilà...*, paru chez Grasset, en 1923, puis trois romans écrits à Londres entre 1907 et 1911, et publiés après *Maria Chapdelaine*, soit *Colin-Maillard*, en 1924, *Battling Malone, pugiliste*, en 1925, et *Monsieur Ripois et la Némésis*, en 1950 seulement. Le premier de ces romans raconte la longue et lente recherche de liberté et de vérité du héros Mike O'Bradley,



Première édition française de *Maria Chapdelaine* inaugurant chez Grasset, en 1921, la célèbre collection « Les Cahiers verts ».

le deuxième, la montée rapide puis la chute vertigineuse d'un boxeur anglais, qui donne son titre au roman, et le troisième, les fresques d'Amédée Ripois, exilé de nationalité française à Londres, comme le romancier, égoïste et sensuel, vaniteux et cruel, qui rêve de conquérir toutes les femmes qu'il croise dans les rues de la ville. En 1927, Grasset publie pour ses amis une édition limitée d'*Itinéraire*, le récit de voyage de l'écrivain « au pays de Québec », où il est arrivé le 18 octobre 1911. En 1968, paraîtront *Lettres à sa famille*, réunies par Nicole Deschamps, les *Récits sportifs*, recueillis, annotés et présentés par Aurélien Boivin, qui a aussi publié une édition annotée en trois tomes des *Œuvres complètes de Louis Hémon* (1990-1995). C'est donc dire que toutes les œuvres de l'auteur ont été publiées à titre posthume.

MARIA CHAPDELAINE

Le jour de son anniversaire, le 12 octobre 1911, Louis Hémon est monté à bord du *Virginian*, un navire qui se portera au secours du *Titanic* dans la nuit

tragique du 15 avril 1912, et débarque à Québec, une semaine plus tard. À son arrivée, il est frappé par la dualité de la ville de Samuel de Champlain, bien française dans un continent pourtant anglophone. Il ne s'explique pas que la langue française ait survécu sur un territoire que la France, son pays, a abandonné presque un siècle et demi plus tôt. Il est conquis par la vieille ville, qu'il décrit dans son journal, de même que par le « doux » parler de ses habitants, qui n'est pas sans lui rappeler celui de ses grands-parents. Il loue haut et fort les Canadiens français qui ont su se maintenir, et, telles des sentinelles, protéger et répandre sur le continent américain la civilisation française héritée des aïeux. Il est ému quand, au cours de ses promenades, il contemple avec fierté la majesté des noms français « qui s'étalent au front des magasins et paraissent plus intimement et plus uniformément français que ceux de France » (*OC*, III, p. 197). Il est charmé par le doux parler français, par sa musicalité aussi, comme il le montrera encore dans *Maria Chapdelaine*, un hymne à la survivance de la race et de la culture françaises en terre américaine. L'intrigue du roman de Hémon, qui s'amorce sur la place de l'église de Péribonka, se déroule selon le rythme des saisons, du printemps 1908 au printemps de 1909, comme le laissent entendre quelques annotations temporelles, dont celle de la veillée qui réunit, dans la maison des Chapdelaine, de l'autre côté de la rivière Péribonka, à une dizaine de milles du village, les trois prétendants à la main de Maria. Cette visite mémorable, aux yeux de la mère Chapdelaine, a lieu le samedi 25 juillet, et est suivie, le lendemain, fête de sainte Anne, de l'échange de promesse dans le champ de bleuets entre Maria et François Paradis. Selon le calendrier universel, ces deux dates tombent un samedi et un dimanche en 1903, date à rejeter, car le portrait du pape Pie X, qui a été élu à ses fonctions le 4 août 1905, trône déjà dans la maison de la cousine qui accueille Maria et son père, au sortir de



Maria Chapdelaine, collection « Le livre de poche », chez Grasset, en 1972, avec, en couverture, une carte d'un coin de l'Alaska! Pérignon aurait donc déménagé plus au nord.

la messe, de bonne heure le printemps. Ce ne peut être 1914, date postérieure à l'écriture du roman. Il ne reste donc que 1908, année qui marque aussi la fin de la construction de l'église de Saint-Prime, ainsi que l'indique le narrateur omniscient, au début du chapitre 2.

Il est possible de résumer l'intrigue en insistant uniquement sur le personnage de Maria, l'héroïne, qui garde le silence presque tout au long du roman, tant elle est discrète. De retour d'un séjour chez des parents à Saint-Prime, Maria rencontre François Paradis, un coureur des bois originaire de Mistassini, qui est loin de la laisser indifférente. Quelques mois plus tard, elle revoit ce prétendant, qui parvient à lui arracher un aveu, lui promettant même de l'épouser, quand il reviendra des chantiers au printemps. Maria attend patiemment son retour et, pour que son vœu se réalise, récite, la veille de Noël, les mille Ave, au moment même où François Paradis le téméraire, parti à pied du chantier pour la revoir aux Fêtes, s'égaré dans la forêt, surpris par une violente tempête de neige. La jeune fille apprend la tragédie de la bouche même

d'Eutrope Gagnon, un jeune défricheur établi sur la terre voisine de celle de son père. Elle pleure son deuil et se révolte contre la terre ingrate et le froid de ce pays hostile et meurtrier qui ont anéanti ses rêves. Elle doit se résigner, peu après la mort de sa mère, à refuser l'invitation de suivre Lorenzo Surprenant, qui a quitté le village pour s'établir aux États-Unis, et à promettre d'épouser Eutrope Gagnon, « le printemps d'après ce printemps-ci, quand les hommes reviendront du chantier pour les semailles » (OC, III, p. 399).

Maria s'éveille à l'amour en même temps que le réveil de la nature au printemps, un printemps différent de tous les autres, « depuis le commencement du monde » (OC, III, p. 252), un printemps qui lui donne « une impression confuse que commençait une étape de sa vie à elle où [Eutrope] n'aurait point de part » (OC, III, p. 251). Mais ce bonheur avec un coureur des bois est impossible, car une voix, alors qu'elle guette la cuisson du pain, lui « a chuchoté longtemps que le monde et la vie étaient des choses grises. La routine du travail journalier, coupée de plaisirs incomplets et passagers; les années qui s'écoulaient, monotones, la rencontre d'un jeune homme tout pareil aux autres, dont la cour patiente et gaie finit par attendrir; le mariage, et puis une longue suite d'années presque semblables aux précédentes, dans une autre maison : c'est comme cela qu'on vit, a dit la voix » (OC, III, p. 293-294). Dès lors, on sait que Maria ne pourra épouser celui qu'elle aime, François Paradis, le coureur des bois, pas plus que Lorenzo Surprenant, l'exilé. Aucun de ces deux jeunes hommes n'est « tout pareil aux autres », des défricheurs qui ont pris feu et lieu sur une terre. Pointe donc un drame qui finira par se produire, avec la mort de celui qu'elle aime vraiment et qu'elle continuera d'aimer malgré la promesse qu'elle fait à Eutrope Gagnon, non sans qu'elle se soit révoltée, reprochant à son Créateur et à la Vierge, qu'elle avait pourtant implorée, de ne pas avoir aidé son amoureux à se relever de la neige

et à retrouver son chemin. Elle ne manquera toutefois pas, en fille obéissante, de demander pardon pour son égarement, elle qui pense avoir été une véritable impie. Elle obéira finalement aux voix « du pays du Québec », qui se font entendre à la fin du roman, les voix de la conscience, et acceptera de rester parmi les siens pour poursuivre la mission qui lui était assignée, après la mort de sa mère, de perpétuer la race.

L'APPORT DE LOUIS HÉMON

Contrairement aux romanciers québécois de la terre, Louis Hémon pose le problème de succession d'une tout autre manière. Il n'oppose pas les espaces, la campagne à la ville. Jamais il ne condamne Lorenzo Surprenant, qui a vendu la terre de son père pour aller gagner sa vie dans les manufactures de la Nouvelle-Angleterre, où il semble bien se tirer d'affaire. Il oppose plutôt – et il est le premier à le faire – les nomades et les sédentaires, ainsi que le confirme ce passage : « C'était l'éternel malentendu des deux races : les pionniers et



Édition de poche chez Boréal, en 1983, avec en couverture la photographie de la comédienne Carole Laure, dans le rôle de l'héroïne de Hémon, dans le film de Gilles Carle.



Édition Guérin (1998), avec en couverture une illustration de l'héroïne récitant les mille Ave, œuvre de Marc-Aurèle de Foy Suzor-Côté, illustrateur de la première édition en volume (1916) du roman de Hémon.

les sédentaires; les paysans venus de France, qui avaient continué sur le sol nouveau leur idéal d'ordre et de paix immobile, et ces autres paysans en qui le vaste pays sauvage avait réveillé un atavisme lointain de vagabondage et d'aventure » (OC, III, p. 256-257). Six mois à Péribonka ont suffi pour qu'il perçoive cette opposition.

Hémon, on le sait, a voulu, avec *Maria Chapdelaine*, rendre hommage à la détermination, au courage des Canadiens français, qui, malgré l'adversité et l'abandon dont ils ont été victimes, se sont maintenus et enracinés : « C'est pourquoi, de préciser la troisième voix, il faut rester dans la province où nos pères sont restés, et vivre comme ils ont vécu, pour obéir au commandement inexprimé qui s'est formé dans leurs cœurs, qui a passé dans les nôtres et que nous devons transmettre à notre tour à de nombreux enfants; au pays de Québec rien ne doit mourir et rien ne doit chan-

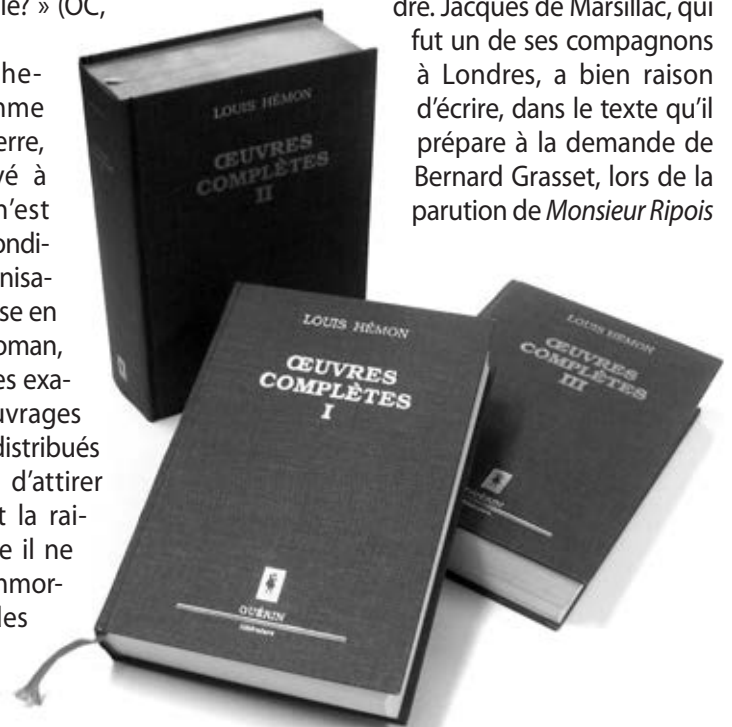
ger... » (OC, III, p. 396). Louis Hémon ne pouvait agir autrement et se devait de faire mourir François Paradis, car, pour assurer la survie de cette race qui s'est maintenue, il est nécessaire, obligatoire même, de prendre feu et lieu, ce que refuse catégoriquement le coureur des bois, qui s'est débarrassé de la terre de son père, préférant le travail dans les chantiers et le commerce avec les Indiens, refusant ainsi de « gratter toujours le même morceau de terre, d'année en année, et rester là, je n'aurais jamais pu faire ça de tout mon règne : il m'aurait semblé être attaché comme un animal à un pieu » (OC, III, p. 256), avoue-t-il à la mère Chapdelaine. Voilà une déclaration qui ne rencontre pas, loin de là, les rêves de cette mère sédentaire, qui ne peut comprendre que l'on puisse refuser de vivre sur « un beau morceau de terrain planche dans une vieille paroisse, du terrain sans une souche ni un creux, une bonne maison chaude toute tapissée en dedans, des animaux gras dans le clos ou l'étable [...] y a-t-il rien de plus plaisant et de plus aimable? » (OC, III, *ibid.*).

Mais le défrichement, tout comme la culture de la terre, n'est pas réservé à tous. Hémon n'est pas un apôtre inconditionnel de la colonisation. Il fait une mise en garde, dans son roman, et veut corriger les exagérations des ouvrages de propagande distribués à l'étranger afin d'attirer des colons. C'est la raison pour laquelle il ne manque pas d'immortaliser l'échec des trois Français, un père, accordeur de piano, et ses deux fils, mal préparés à s'occuper d'une terre qu'ils ont acquise de Lorenzo Surprenant. Rien n'est gratuit pour le défricheur dans une

région à peine ouverte à la colonisation, le travail est ardu et le climat, rigoureux. Certains critiques et des membres de l'élite clérico-bourgeoise ont reproché au romancier de nuire à l'immigration et, partant, au développement économique du Québec. N'est-ce pas accorder une grande importance à un roman, qui, il faut encore le préciser, s'adresse avant tout, non pas aux lecteurs de ce côté-ci de l'océan, mais aux Français, ainsi que le prouve toutes sortes de renseignements et de définitions, disséminés çà et là dans l'intrigue, et qui sont déjà connus des Canadiens français?

LA GRANDE FORTUNE DU ROMAN

On peut certes s'interroger sur les raisons du succès de *Maria Chapdelaine*, un roman qui a conquis, touché des millions de lecteurs et lectrices depuis maintenant 100 ans. Il faut d'abord reconnaître que Hémon se révèle, dans son roman, comme dans ses autres œuvres, un observateur des plus fidèles des milieux et des réalités qu'il a voulu peindre. Jacques de Marsillac, qui fut un de ses compagnons à Londres, a bien raison d'écrire, dans le texte qu'il prépare à la demande de Bernard Grasset, lors de la parution de *Monsieur Ripois*



Photographie des trois tomes des *Œuvres complètes* de Louis Hémon publiés chez Guérin littérature (1990-1995). Édition préparée, présentée et annotée par Aurélien Boivin.

et *la Némésis*, en 1950 : « C'était comme un miroir qu'il tournait vers un incident, une classe sociale, des personnages. Il notait avec fidélité ce qu'il voyait, réservant seulement le choix du moment, de la lumière, du climat et l'assaisonnement d'un grain de philosophie et d'une pensée d'humour. » Les défenseurs de sa célèbre œuvre ont beaucoup insisté sur son souci d'authenticité et d'objectivité, qualités qui contrastent avec les exagérations et l'utopie des romanciers de l'époque, qui ne négligent rien pour faire triompher leur thèse : le salut par la terre. Hémon n'a jamais voulu défendre la cause de la colonisation. Il s'est donné pour but de rendre hommage aux Canadiens français qu'il admire pour leur courage et leur persévérance : « Nous sommes venus il y a trois cents ans, et nous sommes restés. » (OC, III, p. 395). Si ses dénigreur avaient lu son journal de voyage, ils n'auraient jamais écrit qu'il avait ridiculisé les Canadiens français. En mettant en scène Samuel Chapdelaine, il n'a jamais voulu dresser le portrait de tous les Canadiens français. Il a opté pour un type, celui du défricheur, qu'il a pu admirer, lors de son séjour à Péribonka, et qui a su composer avec la nature et les vastes étendues de forêts, inhumaines, meurtrières même, dans un pays de neige et de froid. Si des critiques ont été sévères à l'égard de l'œuvre maîtresse de Louis Hémon, certaines l'ont acclamée. Une mise au point me semble nécessaire : il est faux d'affirmer, comme on l'a fait, qu'au Québec on a dû attendre que parviennent depuis la France les éloges souvent dithyrambiques de quelques critiques, dont celle du romancier René Bazin, au moment de la parution de *Maria Chapdelaine*, en 1921, pour reconnaître la valeur et la qualité de l'œuvre. Ernest Bilodeau, quelques semaines seulement après la parution du roman chez l'éditeur montréalais J.-Alphonse LeFebvre, le 5 décembre 1916, est catégorique : « [...] ce bref et simple roman est une manière de chef-d'œuvre, quant à la forme et sous le rapport de la pré-

sion et de la vérité d'observation ». Rien de moins. L'auteur, poursuit-il, un Français, « a su <comprendre> le pays et ses honnêtes et pittoresques populations ». Et il conclut, après avoir longuement résumé l'intrigue, tout en déplorant le portrait que le romancier donne du curé de Honfleur, trop fruste à son goût : « En résumé, voilà l'un des plus beaux livres qui aient été écrits sur les défricheurs du Canada français [... Cette] œuvre vivra dans la littérature canadienne en même temps que [le] souvenir [de son auteur] sera pieusement conservé tant par les braves gens qui l'ont connu de son vivant, que par les lecteurs innombrables que ne manquera pas d'avoir son livre honnête et véridique. » Certes, tous les commentateurs n'ont pas versé dans de telles louanges. Qu'il suffise de rappeler la critique sévère d'Ubaldo Paquin, publiée dans *Le Nationaliste* puis reproduite dans *L'Action catholique*. Après avoir rappelé deux jugements, qu'il juge faux, de Louis-Athanase David, il soutient que l'œuvre de Hémon « nous a causé un tort incalculable. Elle a donné raison à ceux qui nous traitaient de scieurs de bois et de porteurs d'eau, puisqu'ils y ont vu ou ont cru y voir le portrait fidèle de toute une race, approuvé par cette race même qui en fait son livre de chevet ». Il est d'avis que Hémon, par ses nombreuses exagérations et faussetés, « a voulu se moquer de nous [et] il y a réussi ». Selon lui, ce roman a été exalté à tort par nos critiques, en particulier les critiques français, qui ont fait preuve d'ignorance. Français



Médaille frappée par la compagnie Lombardo pour souligner le cinquantenaire du décès de Louis Hémon, en 1963. (Coll. privée).

Veillot répond longuement à cette critique, dans *L'Action catholique*, insistant sur le fait que, à son avis, l'œuvre traduit « ses propres visions canadiennes par l'hommage que [Hémon] rend à la fidélité de nos souvenirs. Il vous montre inévitablement attachés, poursuit-il, à la langue, aux principes, aux coutumes et jusqu'aux chansons de la vieille France ». Dans un deuxième article, il affirme que ce roman « porte un incontestable et heureux témoignage en faveur de l'esprit français ». Voilà, selon lui, une œuvre honnête, saine, « un récit probe et limpide qui, parce qu'il traduit bien l'âme canadienne peut servir à renforcer les relations entre les deux pays ». J'ajouterai encore qu'il est faux de prétendre que Hémon, ne sachant comment terminer son roman, selon certains, a inventé des voix pour inciter Maria à rester au pays, ainsi que le soutient Pierre Pagé. Les voix sont récurrentes dans l'œuvre de Hémon; elles apparaissent dans tous ses romans, même dans quelques-unes des nouvelles de *La belle que voilà...* Ce sont les voix de la conscience.

CONCLUSION

Il y aurait encore bien des commentaires à ajouter, auxquels il nous faut renoncer pour respecter les consignes. Je n'ai pas abordé la saga judiciaire qui a marqué la publication de *Maria Chapdelaine* chez Grasset en 1921, ni le procès que l'illustrateur de l'édition montréalaise, l'artiste Suzor-Côté, a intenté à l'éditeur LeFebvre pour obtenir un cachet plus important pour son travail. Les lecteurs pourront se reporter à la longue introduction du tome III des *Œuvres complètes* pour en connaître les tenants et les aboutissants. Un fait demeure : Louis Hémon est resté un être discret, aussi discret que son héroïne Maria. Il n'en demeure pas moins un écrivain de grand talent, un observateur émérite, qui n'a toutefois pas eu la chance de se révéler de son vivant. Mais, après sa mort tragique, il a su, petit à petit, conquérir l'admira-

tion de millions de lecteurs et lectrices, au point que l'on continue à le lire, parce qu'on en est venu à découvrir qu'il n'était pas l'auteur d'une seule œuvre, objet de quelques imitations et suites, tant au Québec qu'en France. Car Louis Hémon a exercé une influence considérable sur l'imaginaire des auteurs québécois au cours des ans. Après son passage, tout n'a pas été pareil... ■

Aurélien Boivin est professeur titulaire au Département des littératures de l'Université Laval.

Pour en savoir plus :

Philippe Porée-Kurrer. *La promesse du Lac*. Chicoutimi, Les éditions JCL, 2013, 526 p. (Collection « Second souffle »); *Maria*. Chicoutimi. Les éditions JCL, 2013, 380 p. (Collection « Second souffle »); *Maria Chapdelaine*. Chicoutimi. Les éditions JCL, 2013, 217 p. (Collection « Second souffle »). Aurélien Boivin signe la préface de chacun de ces romans.

Louis Hémon. *Œuvres complètes*. Édition préparée, présentée et annotée par Aurélien Boivin. Montréal, Guérin littérature, 3 tomes, 1991-1995. Les références à cette édition apparaissent entre parenthèses dans le texte, avec le numéro du tome.

Jacques Marsillac, « Louis Hémon, le père de *Maria Chapdelaine*, est mort (de pauvreté) sous un train et reste à découvrir après avoir conquis la gloire », *Samedi soir* (Paris), 18 novembre 1950.

Ernest Bilodeau, « Sur un livre canadien écrit par un Français », *Le Nationaliste*, 7 janvier 1917, p. 4.

Ubaldo Paquin, « En marge d'un livre célèbre », *Le Nationaliste*, 17 mai 1922, p. 2 [reproduit dans *L'Action catholique*, 10 mai 1922, p. 3].

François Veullot, « Lettre de Paris, À propos d'un succès littéraire », *L'Action catholique*, 9 et 10 août 1922, p. 3.

Pierre Pagé, « *Maria Chapdelaine* : un problème franco-québécois d'histoire littéraire », *Revue d'histoire littéraire de France*, septembre-octobre 1969, p. 747-762.

La revue d'histoire

Cap-aux-Diamants est maintenant sur



Suivez-nous sur **facebook** 

LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC

CAP-AUX-DIAMANTS

Baudouin Burger

L'Église et la Franc-Maçonnerie au Québec

Deux ou trois histoires à la fin du XIX^e siècle sur la lutte des ultracatholiques contre les hommes abominables



À QUÉBEC.

M. Tardivel, dans son observatoire, voit toutes les étoiles dans la constellation du compas et de l'équerre.

Louise Coustreau
éditrice

FÉLIX LECLERC

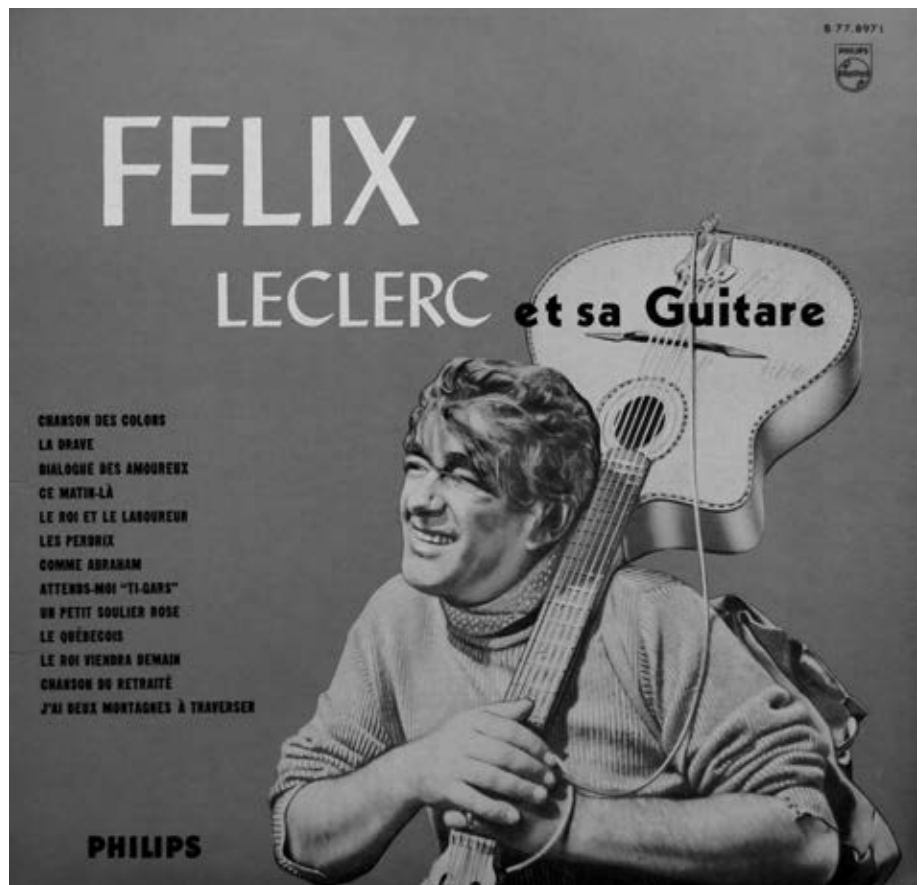
LA VOIX D'UNE NATION

par Yves Laberge

Considéré comme le précurseur de la chanson québécoise, Félix Leclerc aurait eu 100 ans, en 2014. Né à La Tuque, le 2 août 1914, il connaîtra plusieurs métiers dès sa jeunesse : cultivateur sur la ferme de son père, puis annonceur à la radio CHRC de Québec, ensuite pour CHLN à Trois-Rivières et plus tard pour Radio-Canada. Mais, très tôt, son métier d'écrivain le passionnera. Toute sa vie, il sera l'auteur de poésies, de pièces de théâtre, de récits et de chansons, menant plusieurs carrières de front. Mais on retient surtout de lui une voix chaude, un style reconnaissable entre tous, et des dizaines de chansons devenues immortelles. Pourtant, cette admiration pour son œuvre ne fut ni immédiate ni unanime.

« NUL N'EST PROPHÈTE EN SON PAYS »

L'adage voulant que nul ne soit prophète en son pays pourrait à certains égards s'appliquer aux débuts de Félix Leclerc. Or, cette perspective des débuts difficiles avait été contestée par son ami Guy Maufette. Mais comme le rappelle Ginette Pelland dans son livre *Félix Leclerc, écrivain du pays* (Michel Brûlé éditeur, Montréal, 2008), même un critique respecté comme Marius Barbeau condamnait les premiers écrits de Félix Leclerc, ne pouvant admettre qu'un auteur canadien ne s'exprime pas selon la norme linguistique, c'est-à-dire comme on le faisait en France. Durant toute sa carrière, Félix Leclerc devra faire face à des critiques hautaines, souvent défavorables et injustes, malgré l'enthousiasme de son public. Musicalement, son style uni-



Réédition en 33 tours du disque *Félix Leclerc et sa guitare* (étiquette Philips, mais distribué par London Records of Canada, B 77.897 L. Mono). Vers 1958. Une édition avec une pochette légèrement différente sur fond brunâtre était parue sur l'étiquette Epic (LF 2001).

que était à contre-courant de son époque : à ses débuts, il apparaissait seul sur scène avec sa guitare, sans aucun autre musicien. Ses thèmes privilégiés empruntaient souvent à l'imaginaire et au monde rural, par exemple dans la « Chanson des colons », « La drave », « Le roi et le laboureur », « Les perdrix ». À la radio, son style considéré comme « folklorique » contrastait nettement avec les standards du jazz et du big band venus des États-Unis; il pou-

vait détonner si on le comparait avec les succès exotiques qu'Alys Robi calquait sur les sambas de Carmen Miranda. Enfin, ses paroles ne cadraient pas exactement avec la chanson à texte venue de France. Pourtant, Félix Leclerc sera, dès les années 1950, une inspiration pour de jeunes artistes européens comme Georges Brassens, Jacques Brel, Raymond Devos (et plus tard Hughes Aufray) qui admireront son authenticité et son originalité.

À PARIS, 1950

Comme écrivain, Félix Leclerc avait publié plusieurs livres à partir de 1943, année de parution du recueil de contes *Adagio* (Fides). Cependant, on peut dater ses véritables débuts comme chanteur professionnel en 1950, lorsqu'il tenait la scène à l'ABC de Paris. Il avait alors 36 ans. Auparavant, Félix Leclerc se produisait occasionnellement en public au Québec, mais c'était surtout pour des intermèdes musicaux dans le cadre de ses pièces de théâtre. Néanmoins, Félix Leclerc n'était pas un débutant lorsqu'il fit ses premiers enregistrements en 1950; il avait déjà composé sa première chanson, « Notre sentier », en 1934, à l'âge de vingt ans.

Cette consécration parisienne sera déterminante pour la suite de sa carrière, en Europe comme au Québec. Il vécut en France durant trois années, à partir de décembre 1950; il y reçut le Prix du disque de l'Académie Charles-Cros, en 1951 pour sa chanson « Moi, mes souliers ». Il gagnera ce prix prestigieux à deux autres reprises au cours de sa carrière, en 1958 et 1973. En France comme au Canada, ses premiers disques 78 tours portaient cette mention, sous son nom : « Le Canadien et sa guitare ». Une anecdote marque cette époque. Alors qu'il séjournait à Paris, Félix Leclerc entendait régulièrement son voisin jouer admirablement de la guitare. Un jour, il se décide et se présente à cet inconnu pour lui demander des leçons. Cet homme, c'était nul autre que le musicien belge Jean « Django » Reinhardt (1910-1953), le père du jazz



Mes premières chansons. 33 tours dans la collection « Les grands auteurs & compositeurs interprètes ». Ce sont de nouveaux enregistrements de seize compositions de Félix Leclerc dont « Moi, mes souliers », « Bozo », « L'hymne au printemps », « Le p'tit bonheur », « Le train du Nord », avec Willy Lockwood à la contrebasse. Ces deuxièmes versions demeurent les plus célèbres (Philips, B 77.846 L, distribué par London Records of Canada), vers 1964.

manouche. Ils se lieront d'amitié. On peut d'ailleurs reconnaître l'influence de Django Reinhardt dans son jeu de guitare si on réécoute la mélodie de « Contumace » ou encore « Les 100 000 façons de tuer un homme ».

À l'été 1950, le producteur français Jacques Canetti proposa un contrat à Félix Leclerc avec Polydor. Mais cette colla-

laboration ne satisfera pas l'artiste qui ne touchait pas sa juste part de ses droits d'auteur. Félix changera de maison de disques pour la compagnie Philips. En conséquence, Jacques Canetti ne rééditera jamais les premiers enregistrements qu'il conservera jalousement; ils ne seront reproduits qu'en 2005, puis en 2008; on les retrouve réunis sur un

LES COMMÉMORATIONS

2014 est l'année du centenaire de Félix Leclerc. Des cérémonies auront lieu dans sa ville natale de La Tuque, mais aussi à Vaudreuil-Dorion, sur l'île d'Orléans et même en France. Plusieurs établissements portent désormais son nom, incluant l'école publique Félix-Leclerc de Bouvron, en Bretagne. Tout au long de sa carrière, l'artiste a reçu de multiples prix et décorations, incluant un doctorat honorifique de l'Université du Québec; inversement, les prix annuels du gala de l'ADISQ qui promeut la chanson québécoise portent son nom depuis 1979. Et l'un de ses trois enfants, Francis Leclerc, devenu un cinéaste accompli, adaptera *Pieds nus dans l'aube* pour en faire un long métrage.

coffret CD intitulé *Chansons perdues 1950-1953* (Frémeaux et associés). En revanche, Félix Leclerc reprendra ses premières chansons dans de nouveaux enregistrements réalisés après 1959, mais sans les orchestrations d'origine, parfois dans des versions épurées où seule une contrebasse et sa propre guitare lui servaient d'accompagnement. Largement diffusées, ce sont ces « deuxièmes versions » de ses premiers succès qui restent les plus familières à nos oreilles.

Bien avant de s'être rendu en France, Félix Leclerc s'était établi à Vaudreuil, en 1946. Dix ans plus tard,

il acquiert la maison sise au 186, chemin de l'Anse à Vaudreuil, entre L'Anse-



Félix Leclerc, 33 tours *L'alouette en colère*. Comprend des textes engagés comme « *My neighbour is rich* » et « *Un soir de février* », en plus de la chanson éponyme. Enregistré au Studio des Dames, à Paris. Accompagnement à la contrebasse de Léon Francioli (Philips, 6325 022, stéréo, distribué par London Records of Canada), 1972.

Vaudreuil et Vaudreuil-sur-le-Lac. C'est en partie à cet endroit qu'est tourné

Le reste de l'histoire de Félix Leclerc est bien connu : le retour au Québec après

le célèbre film de l'Office national du film réalisé par le jeune Claude Jutra, *Félix Leclerc troubadour*, à l'hiver 1958. Dans ce court métrage, Claude Jutra créera en studio un magnifique contrepoint visuel pour illustrer la chanson « *Bozo* », comme un précurseur du vidéoclip. Dix ans plus tard, Jean-Claude Labrecque et Jean-Louis Frund consacreront un documentaire d'une heure à Félix Leclerc, *La vie* (1968), tourné au même endroit. Cette maison deviendra bientôt un lieu patrimonial.

LE PATRIARCHE

POURQUOI L'AUTOROUTE FÉLIX-LECLERC?

Traversant le Québec de l'ouest vers l'est, l'autoroute 40 a pris le nom d'autoroute Félix-Leclerc à la suite d'un décret du gouvernement du Québec, le 20 août 1997, confirmé par la Commission de toponymie du Québec, le 30 avril 1999. Ce nom désigne l'ensemble de l'autoroute, à l'exception de l'île de Montréal où l'ancien nom reste utilisé (le boulevard Métropolitain, parfois surnommé « l'autoroute Métropolitaine »). L'autoroute 40 a été construite en plusieurs étapes, entre 1963 et 1984. Sa portion entre Charlemagne et Trois-Rivières (autrefois « l'autoroute de la Rive-Nord ») a été à péage jusqu'en 1985.

Sur le plan grammatical, une règle simple s'applique lorsqu'on donne le nom d'une personne à une route (comme pour un édifice ou un lieu) : on relie habituellement le prénom et le nom de famille par un trait d'union pour désigner l'autoroute (Félix-Leclerc) et distinguer cet odonyme (c.-à-d. le nom de route) de la personne elle-même (M. Félix Leclerc, écrit sans trait d'union). Cette dénomination en hommage à notre chansonnier le plus célèbre est parfaitement logique et pleinement justifiée puisque le tracé de cette artère relie plusieurs endroits où a vécu Félix Leclerc : l'Ontario, Vaudreuil, Montréal, Sainte-Marthe-du-Cap (aujourd'hui intégrée à Trois-Rivières), Québec et l'île d'Orléans. Le parcours de l'autoroute permet de suivre plusieurs grandes étapes de sa vie. L'autoroute Félix-Leclerc commence aux limites du Québec et de l'Ontario, et c'est à l'âge de douze ans que le jeune Félix a entrepris ses études dans cette province, à Ottawa. Beaucoup plus tard, après son retour de France, le poète consacré s'est établi à Vaudreuil, vers 1946.

Auparavant, Félix Leclerc avait déjà vécu à Montréal, durant les années 1940, mais aussi près de Trois-Rivières lorsqu'il était annonceur de radio, emploi qu'il a également occupé à Québec durant les années 1930. Tous ces endroits se trouvent sur le parcours de l'autoroute Félix-Leclerc qui se termine presque au-dessus de l'île d'Orléans, où l'écrivain s'est établi définitivement à partir de 1970. Si sa ville natale de La Tuque ne se trouve pas directement sur le parcours de la « 40 », on peut néanmoins s'y rendre à partir de plusieurs sorties. En somme, plusieurs régions peuvent revendiquer leur part de Félix Leclerc. Sans le savoir, Félix Leclerc aura habité à plusieurs endroits situés à proximité de l'autoroute qui désormais porte son nom.



Double 33 tours *Le temps d'une saison*. Enregistrement du 6 août 1976 au Théâtre de l'île d'Orléans du spectacle de Félix Leclerc avec Claude Léveillée (Polydor 2675 144, Canada). Disque lancé en 1977 comprenant 34 pièces. Chaque artiste interprète quelques-unes de ses chansons. Pour la finale, « Le tour de l'île », Félix Leclerc chante en direct avec un accompagnement instrumental préenregistré, ce qui donne une interprétation sensiblement différente du disque. Des versions en cartouche 8 pistes et en cassette ont aussi été commercialisées.

un séjour de trois années à Celle-Saint-Cloud (près de Paris) puis en Suisse; son établissement définitif à Saint-Pierre-de-l'Île-d'Orléans dans une maison qu'il construit lui-même, en 1970; son disque engagé *L'Alouette en colère* (1972) qui marque un point tournant, son spectacle immortel du 13 août 1974 aux côtés de Gilles Vigneault et Robert Charlebois, lors de l'ouverture de la Superfrancofête (un enregistrement qui donnera un disque double, *J'ai vu le loup, le renard, le lion*). Félix Leclerc a alors 60 ans. Dans cette foule de plus de 100 000 personnes réunies sur les plaines d'Abraham, toute une nouvelle génération de jeunes Québécois attirée par la présence de Charlebois au sommet de sa popularité assiste par le fait même aux prestations de Gilles Vigneault et de Félix Leclerc. La continuité paraît évidente entre ces trois sty-

les différents, mais authentiquement québécois.

Véritable manifeste de l'identité québécoise, la chanson « Le tour de l'île » (1975) sera justement perçue comme une célébration du territoire et des racines québécoises. Dans cette chanson majestueuse sur les appartenances et l'identité collective, Félix Leclerc décrit le microcosme d'un pays (« 42 miles de choses tranquilles »), rappelle l'idéal d'un fait français total et sans compromis (« c'est comme en France ») et évoque l'avenir du Québec à la manière d'un hymne. Mais de ce microsillon intitulé *Le tour de l'île* (1975), les stations de radio préféreront faire tourner une pièce plus légère, « Sors-moi donc Albert », sur des arrangements musicaux de François Dompierre inspirés du dixieland de La Nouvelle-Orléans.

Félix Leclerc retourne chanter en France et offre des spectacles plus intimes au Théâtre de l'île d'Orléans en août 1976, pour cette occasion en compagnie de Claude Léveillée. Par la suite, ce fut la retraite – discrète – consacrée à l'écriture et à la vie familiale. Il réenregistre pour une troisième fois son répertoire, dans des versions studio auxquelles François Dompierre ajoute des arrangements orchestraux. Paisiblement, Félix Leclerc disparaît au matin du 8 août 1988; il venait d'avoir 74 ans. ■

Yves Laberge est sociologue et membre du Centre de recherche en éducation relative à l'environnement et à l'écocitoyenneté de l'UQAM. Il collabore à *Cap-aux-Diamants* depuis 1994.



Double 33 tours *J'ai vu le loup, le renard, le lion*. Enregistré sur les plaines d'Abraham, le 13 août 1974. Spectacle mémorable de Félix Leclerc, Gilles Vigneault et Robert Charlebois qui se termina par une interprétation de « Quand les hommes vivront d'amour » de Raymond Lévesque, qui était en coulisse durant le spectacle. (VLC-13, manufacturé par les Productions du 13 août engr., Montréal, et distribué par Alta Musique), 1974. Ce double disque avait été largement diffusé au Québec, mais aussi en France.

Pour en savoir plus :

Bibliographie partielle :

Les dizaines de livres de Félix Leclerc sont les meilleurs guides pour découvrir l'artiste, son œuvre et son style, en particulier ses ouvrages autobiographiques *Pieds nus dans l'aube*, ou encore *Moi, mes souliers*, mais aussi *Cent chansons* (plusieurs rééditions chez Fides et dans la Bibliothèque québécoise).

La première monographie consacrée à Félix Leclerc est parue en France, publiée par Luc

 **Presses de l'Université Laval**

NOUVEAUTÉS

Sociologie du Québec en mutation



Aux origines de la Révolution tranquille
JEAN-CHARLES FALARDEAU
PRÉSENTATION DE STEVE DEWINTER, ÉD. SIMON LANGLOIS et ROBERT LEROUX

Voici 24 articles de Falardeau pour comprendre l'avènement de la Révolution tranquille

ISBN : 978-2-7637-1656-5
334 pages • 45,00 \$

Souvenirs et réminiscences
Glimpses & Reminiscences
de **JAMES MCPHERSON LE MOINE**



Édition princeps, sélection, introduction et notes par **ROGEE LE MOINE**
Établissement du texte et traduction de **MICHEL GAULIN**

En version bilingue, un portrait de la vie et de l'implication de James McPherson Le Moine, pendant la seconde moitié du XIX^e siècle

ISBN : 978-2-7637-1563-6
600 pages • 49,00 \$

www.pulaval.com

Bérимont dans la prestigieuse collection « Poètes d'aujourd'hui » aux Éditions Seghers, en 1964. Ce livre (intitulé simplement *Félix Leclerc*), comprenant une biographie suivie d'extraits de romans et de chansons, permet de mesurer l'importance et le respect qu'éprouvait le public européen envers notre artiste.

La première biographie sur Félix Leclerc, rédigée par un chansonnier breton :

Jacques Bertin, *Félix Leclerc, un roi heureux*. Paris, Arléa, 1986.

Une étude très précise sur la réception critique et le rejet de Félix Leclerc par une partie du public cultivé du Canada français :

André Gaulin, « Cent chansons » de Félix Leclerc, dans le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome 5, Montréal, Fides, 1987, p. 105-110.

Un essai sur la valeur emblématique de l'œuvre de Félix Leclerc :

Ginette Pelland, *Félix Leclerc, écrivain du pays*. Montréal, Michel Brûlé éditeur, 2008.

Sur Internet :

Maison Félix-Leclerc de Vaudreuil, 186, chemin de l'Anse. Vaudreuil-Dorion, J7V 8P3

www.maisonfelixleclerc.org/la-maison/biographie/

Fondation Félix-Leclerc et Espace Félix-Leclerc
www.felixleclerc.com/index.php?page_type=fondation



33 tours *Moi, mes chansons*, qui comprend douze chansons moins célèbres de Félix Leclerc comme « Ailleurs », « Manic 5 », et « Mes longs voyages », mais aussi « Noces d'or », composée par Jean-Pierre Ferland (Philips, 70352, distribué par London Records of Canada. Mono). Les orchestrations sont de Pierre Brabant et le dessin au fusain de la pochette est d'Andrée de Groot. Vers 1966.



Félix Leclerc, 33 tours *L'alouette en colère*. Comprend des textes engagés comme « *My neighbour is rich* » et « Un soir de février », en plus de la chanson éponyme. Enregistré au Studio des Dames, à Paris. Accompagnement à la contrebasse de Léon Francioli (Philips, 6325 022, stéréo, distribué par London Records of Canada), 1972.

Le film de Claude Jutra, *Félix Leclerc troubadour*, ONF, 1958.

www.onf.ca/film/felix_leclerc_troubadour

Discographie :

Une discographie illustrée incluant les premiers enregistrements de Félix Leclerc (en 78 tours) a été établie par Daniel Arnaud : *Passage de l'outarde : le petit journal sympathique de l'Espace Félix-Leclerc*, n° 27, automne 2011.

www.felixleclerc.com/pdf/27-automne-2011.pdf

Sur CD :

Félix Leclerc, coffret triple CD *Chansons perdues 1950-1953*. Paris, Frémeaux et associés, FA 5230, 2008. Regroupe 79 pièces, contes et saynètes, ainsi qu'un concert inédit enregistré à Nicolet, en 1964. Ce coffret contient des enregistrements rares, pour la plupart antérieurs à 1954, avec un livret illustré comprenant d'excellentes notes de Robert Thérien.

Félix Leclerc, *Le grand bonheur* : coffret 10 CD. Coproduction de XXI-21 et Universal Music Canada (XXI CD 21630). Comprend l'intégrale des 232 pièces de Félix Leclerc enregistrées initialement sur Philips et Polydor, 2008. Ce coffret en édition limitée contient les enregistrements rares antérieurs à 1959. À ne pas confondre avec *Le p'tit bonheur. L'intégrale*, Philips 838 077-2 PG 896 (coffret 6 CD) qui est moins complet.

L'autoroute Félix-Leclerc, Commission de toponymie du Québec

www.toponymie.gouv.qc.ca/ct/ToposWeb/Fiche.aspx?no_seq=378619



Ces soldats du 22^e attendent le début de leur imminente attaque contre Courcellette. Au loin, un obus est tombé sur les tranchées de réserve canadiennes. (Archives du R22R).

LES 100 ANS DU ROYAL 22^E RÉGIMENT

par Serge Bernier

Pouvait-on se douter, en 1914, que le 22^e bataillon, créé pour se battre dans les boues de la Grande Guerre, allait devenir le Royal 22^e Régiment que nous connaissons en 2014?

Avec la 2^e division canadienne de volontaires, celle qui partit en 1915 et qui incluait le 22^e bataillon, le ministre de la Milice et de la Défense, Samuel Hughes, a corrigé l'erreur qu'il avait commise lors de la mobilisation de la 1^{re} division, soit celle d'avoir ordonné l'effacement de toutes les particularités, éliminant ainsi la possibilité d'avoir une unité de langue française.

Le bataillon francophone s'illustra un peu partout au nord de la France et en Belgique, entre les automnes 1915 et 1918. Lors des grands défilés récents, les spectateurs ont pu lire, sur le drapeau du 22^e, des noms comme Flers-Courcellette,

lieu de la première occasion, en 1916, où le 22^e se fit valoir de façon brillante, comme unité d'assaut. Non seulement atteignit-il son objectif, mais il résista à treize contre-attaques allemandes au cours des 60 heures suivantes. Ils y ont aperçu également les noms de Vimy, toujours en France, ou de Passchendaele, en Belgique. Ces honneurs furent mérités grâce au courage et à l'abnégation de tous les membres de l'unité, autant ceux qui n'en sont pas revenus (1 008) que les survivants. Ces distinctions furent complétées par une série de décorations et de médailles destinées à des individus, les deux principales étant les croix de Victoria remises à titre posthume à Joseph Kaeble et Jean Brillant.

Au Québec, on se concentre souvent sur la conscription quand il est question de la Grande Guerre, oubliant que des mil-

liers et des milliers de Québécois francophones se sont portés volontaires et sont allés combattre outre-mer, pas tous dans le 22^e bataillon. Ces volontaires auraient très bien pu rester chez eux, y continuant leur vie de tous les jours, au moins jusqu'à la conscription de 1917-1918. C'était certainement le cas de Georges Vanier, un jeune avocat montréalais devant qui la vie s'ouvrait. Il se porta volontaire, combattit partout, jusqu'en août 1918, alors que, près de la commune Chérisy en France, dans un des plus durs combats auquel le bataillon eut à participer, il perdit une jambe.

Le 22^e, qui était disparu avec la démobilisation du Corps expéditionnaire canadien (CEC), réapparut dans l'ordre de bataille canadien dès 1921. Vanier, une jambe en moins, mais avec toute sa tête, aurait pu suivre bien d'autres

voies que la profession militaire, qu'il décida d'adopter en redevenant officier au 22^e. Il commandera le bataillon quelques années plus tard, passera ensuite au ministère des Affaires extérieures, où il deviendra ambassadeur, avant d'être désigné, le 1^{er} août 1959, gouverneur général du pays, premier Canadien français à occuper ce poste.

Le 22^e d'après 1921 est le seul régiment de langue française dans les forces du Commonwealth et le seul des bataillons à numéros nés de la Grande Guerre. À cet égard, il devient le dépositaire incontournable du passé du CEC. Les anciens combattants des années 1914-1918 le savent bien, eux qui lui confient la garde d'une croix rapatriée que les hommes de la 2^e Division avaient spontanément dressée, à Vimy, en 1917, à la suite de leur victoire qui avait frappé l'imagination des alliés.

Dans l'entre-deux-guerres, le 22^e, auquel le roi George V accorde le qualificatif « royal » en 1921, se construit un ensemble de traditions qui perdurent jusqu'à nos jours. On souligne annuellement l'arrivée en France, en septembre 1915, la victoire à Courcellette, un an plus tard, celle de Vimy, d'avril 1917 et l'armistice de 1918. Par ailleurs, on remplace, en 1920, à la Citadelle, la batterie d'artillerie canadienne qui y était installée depuis 1871 et on reprend certaines de ses traditions dont une musique et le coup de canon de midi.

C'est une nouvelle génération de volontaires, à quelques exceptions près, qui part pour l'Angleterre en 1939, pour prendre part à une autre guerre déclenchée en Europe. Ils seront confrontés à une guerre de mouvement, entre juillet 1943, alors qu'ils entrent directement sur le champ de bataille italien après un long séjour en Angleterre, et mai 1945. Puis, le 22^e est transféré de l'Italie aux Pays-Bas, où il participera à une courte campagne de deux semaines au cours de laquelle il perdra tout de même quinze soldats. Partout, les hommes du 22^e se couvriront à nouveau de gloire et ne démériteront certainement



Une patrouille légère dans un village de Sicile, qui ne ressemblait en rien à ce que ces hommes avaient connu au Canada. (Archives du R22R).

pas de leurs prédécesseurs des années 1914-1918. Après cette difficile guerre, d'autres noms étrangers seront ajoutés sur le drapeau du régiment, dont celui de la Casa Berardi – où Paul Triquet a obtenu la croix de Victoria, – San Fortunato ou encore Apeldoorn, aux Pays-Bas. Le 22^e a laissé dans les cimetières militaires européens 380 des siens.

La survivance du 22^e n'est pas remise en cause au retour d'Europe, en 1945. Au contraire, il formera désormais un bataillon à effectif complet, et non pas l'équivalent d'une grosse compagnie, comme cela avait été le cas entre 1921 et 1939. Mais une nouvelle menace apparaît sur deux fronts : en Corée et en Europe. Le 22^e passera, dans les années 1950, d'un bataillon de la régulière à trois, auxquels s'ajouteront deux ou trois bataillons de la réserve, selon les années.

De 1951 à 1954, les trois bataillons de la régulière auront l'occasion de servir et de se battre, parfois âprement, en Corée, ce qui leur vaudra un autre honneur de bataille, mais leur fera également 110 morts. De plus, durant la guerre froide, leur présence en Europe, comme troupes

de l'Organisation du traité de l'Atlantique Nord (OTAN), s'étendra des années 1950 aux années 1990. Le 22^e maintiendra là-bas l'excellente réputation qu'il a déjà et en profitera pour se transformer en infanterie montée, équipée de plus en plus d'un matériel technique dont les « originaux » des années 1914-1918 avaient pu entrevoir les possibilités.

Les soldats du 22^e seront aussi très utilisés comme troupe de maintien de la paix par l'ONU. En quelques occasions, comme en 1964 et 1974, à Chypre, ils devront participer à de véritables combats, brefs mais sévères, afin de maintenir leurs positions. Par ailleurs, à titre individuel, plusieurs membres du 22^e seront appelés à servir en Indochine, en Amérique du Sud, au Timor oriental, au Congo et dans d'autres pays africains. Au cours de plusieurs de ces missions, leur vie sera en danger et quelques-uns seront tués. Cependant, ils auront aussi l'occasion de se muter en restaurateurs d'édifices, en constructeurs d'écoles ou en travailleurs humanitaires. Trop souvent, ils seront les témoins d'actions auxquelles ils sont mal préparés, venant d'un pays relativement tranquille.

Le glorieux service du 22^e durant la Grande Guerre avait eu un impact ailleurs puisque, durant la Seconde Guerre mondiale, quatre régiments d'infanterie de langue française avaient participé aux combats. Un régiment d'artillerie et des services auxiliaires de langue française étaient apparus dans l'armée de terre, en plus d'un escadron de bombardement aérien.

Or, après la Seconde Guerre mondiale, plusieurs officiers du 22^e ont conclu que le service militaire devrait pouvoir se faire en français ou en anglais dans tous les secteurs d'opération. Certains de ces officiers allaient bientôt atteindre le poste suprême de chef d'état-major. Le général Jean Victor Allard, qui avait commandé le régiment en Italie, fut le premier à y arriver. Il mit sur pied la 5^e brigade de combat de Valcartier – le 22^e s'était battu au sein de la 5^e brigade d'infanterie canadienne en 1914-1918 – et fit désigner un navire et des escadrons aériens de langue française. L'exemple des courageux de 1914-1918 va même beaucoup plus loin, car les unités de langue française de la fonction publique fédérale répètent dans le monde civil ce que les militaires avaient implanté.

Les années 1990 marquent un grand tournant pour le 22^e. La guerre froide étant terminée, le 1^{er} bataillon du 22^e, qui se prépare à quitter la base de Lahr, en Allemagne, où il loge depuis 1967, pour rentrer définitivement au Québec, doit réorienter son déplacement. Les véhicules que l'on préparait pour leur retour au Canada sont rapidement repeints aux couleurs de l'ONU. Puis, le bataillon se transporte à l'ouest de la Slavonie afin de protéger des Serbes de la majorité croate des lieux. Plus tard, 300 de ses hommes sont envoyés protéger l'aéroport de Sarajevo. Dans ces opérations d'imposition de la paix, les hommes peuvent utiliser leurs armes plus librement qu'ils ont pu le faire en maintenant la paix. De plus, ils ne sont pas toujours directement sous l'égide de l'ONU qui, parfois, délègue l'exécution d'un mandat à des troupes de l'OTAN. Toujours est-il que l'inter-



Batisse III, mascotte du régiment, lors de la relève de la garde à la Citadelle de Québec, vers 1974.

vention initiale en ex-Yougoslavie – où le 22^e sera présent jusqu'en 2004 – sera récompensée par la toute première Mention élogieuse de la commandante en chef des Forces canadiennes, Michaëlle Jean, une distinction que le Canada a créée en 2000.

Entre-temps, sont survenus les attentats de 2001 aux États-Unis suivis de l'intervention en Afghanistan qui ne prendra fin, pour le 22^e, qu'en 2013, après lui avoir occasionné quatorze morts.

Le 22^e a passé près du tiers de sa courte vie en guerre ou dans des situations s'en approchant. Mais il est aussi devenu une institution sociale et la Citadelle, qu'un de ses bataillons occupe, un centre touristique d'importance pour la ville de Québec. La musique du Royal 22^e Régiment est à la base de la mise sur pied du Festival international de musique militaire de Québec qui existe depuis 1998. Son musée, fondé en 1950 – complète-

ment réaménagé à l'occasion du centenaire – est celui, parmi les quelque 70 musées des Forces canadiennes, qui attire le plus de visiteurs, soit près de 125 000 annuellement. L'été, la relève de la garde en rouge, qui a lieu tous les jours à la Citadelle, est vue par des dizaines de milliers de visiteurs.

Voici donc une unité d'infanterie de langue française née en 1914, qui est devenue, au fil de ses 100 ans d'histoire, un exemple à imiter, aussi bien par sa ténacité dans l'adversité que par son rôle social dans les cataclysmes que connaît le Québec ou dans des causes visant les défavorisés de notre société. Le Royal 22^e Régiment si intimement lié à la ville de Québec, est extrêmement redevable aux milliers de volontaires et de conscrits de la Grande Guerre. Ce sont ces hommes qui, par leur conduite exemplaire, ont permis au 22^e d'exister après la démobilisation de 1919. Une fois cette renaissance acquise, les anciens ont aussitôt choisi trois axes d'action : le souvenir de ce qui venait d'être accompli – concrétisé dès 1914 par la devise « Je me souviens » –, le professionnalisme et l'esprit de famille, avec l'Amicale du 22^e parue en 1931.

En cette année de son centenaire, l'ensemble des Québécois et des Canadiens pourront se familiariser avec la glorieuse histoire du Royal 22^e Régiment en visitant la Citadelle de Québec et ses musées. ■



Soldats revenant de la bataille de Courcellette, en septembre 1916.

Serge Bernier est historien et auteur du livre *Le Royal 22^e Régiment*, paru aux Éditions GID en 2013.

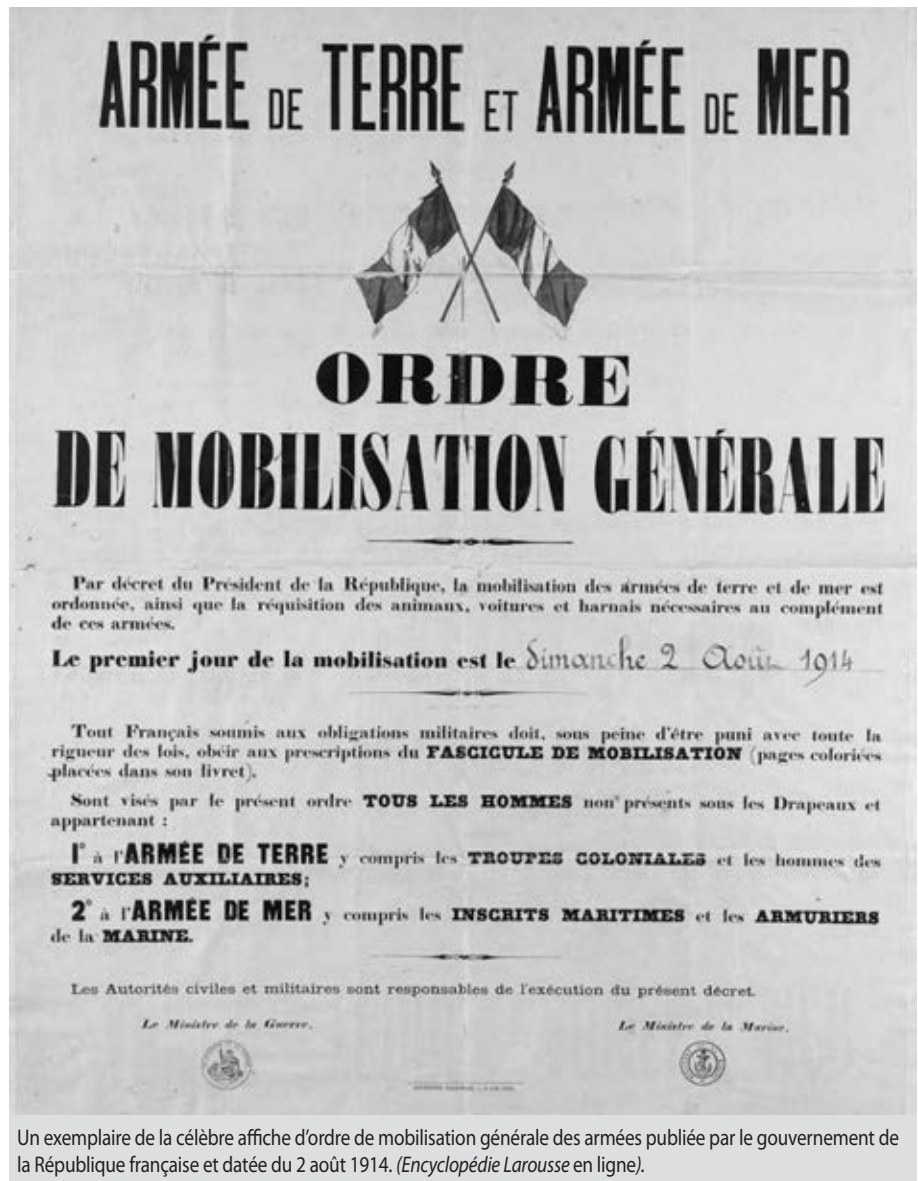
« PAR DÉCRET DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE » LA MOBILISATION DES FRANÇAIS AU QUÉBEC EN 1914

par Carl Pépin

Ce samedi 1^{er} août 1914, une foule de quelques centaines de Montréalais marche d'un esprit léger vers les bureaux du quotidien conservateur *La Patrie*. Elle tient à manifester son soutien à la France et à la Grande-Bretagne, qui s'apprêtent à entrer en guerre contre l'Allemagne, une guerre que l'on dit inévitable et dont la courte durée anticipée ne laisse aucun doute quant à l'issue victorieuse. Arrivés sur place, les manifestants entament *La Marseillaise* et le *God Save the King*, puis hissent des drapeaux. La guerre en Europe est imminente.

Quelques jours plus tard, la nouvelle tombe sur les fils de presse : c'est la guerre! Tandis que d'autres manifestants se rassemblent à Québec comme à Montréal, Joseph Galland, un imprimeur montréalais, exécute une commande particulière pour le compte du consulat général de France, à Montréal. Cette commande consiste en l'impression de 200 exemplaires d'une affiche gouvernementale française. Cette dernière intrigue autant par ses dimensions que par son aspect esthétique et le style sobre et solennel du message.

Premiers concernés par l'affaire, à l'instar de leurs compatriotes en métropole, les Français résidant au Canada lisent sur ces affiches sorties des presses de Galland : « Par décret du président de la République, la mobilisation des armées de terre et de mer est ordonnée... » Les Canadiens français voient également ces affiches devenues *a posteriori* célèbres. Ils constatent parmi eux que : « Tout Français soumis aux obligations militaires



Un exemplaire de la célèbre affiche d'ordre de mobilisation générale des armées publiée par le gouvernement de la République française et datée du 2 août 1914. (*Encyclopédie Larousse* en ligne).

doit, sous peine d'être puni avec toute la rigueur des lois, obéir aux prescriptions du fascicule de mobilisation... »

Ce document requiert que les Français rejoignent immédiatement leur dépôt militaire en métropole, où ils seront par

la suite affectés à un régiment. Du jour au lendemain, ce sont donc quelque 5 000 résidents du Canada qui deviennent des soldats de France. Les Canadiens français de l'époque sont témoins de cette mobilisation des Français qui doivent, à l'instar de millions de leurs concitoyens, partir défendre leur patrie en danger. Que ce soit par des journaux, des associations ou sous l'angle d'initiatives individuelles, nombreux sont les Canadiens français qui souhaitent apporter leur concours moral à cette grande entreprise française de mobilisation.

LE QUÉBEC ET CETTE FRANCE « DÉTESTÉE »

Or, il s'en fallut de peu pour que cet appui moral ne se matérialise jamais, du moins si l'on se fie à l'image qu'avait laissée la France au Québec dans les décennies ayant précédé la guerre de 1914. Lorsque éclate celle-ci, que l'on disait « courte et joyeuse », les soldats allemands s'apprêtent à marcher sur la France. Cette dernière mobilise toutes ses ressources et lance un appel à l'aide internationale. La République française se cherche des alliés dans sa lutte pour la défense du droit, de la liberté et de la civilisation.

Misant sur des sympathies naturelles à sa cause, et par une relative parenté culturelle, religieuse et linguistique chez les Canadiens français, la France semble persuadée que le Québec volera à son secours. Cependant, il existe un important fossé que les Canadiens français ne peuvent ignorer. En effet, dans le Québec hautement catholique de 1914, les Canadiens français semblent croire que la France paye, en quelque sorte, le juste prix pour ne pas être restée dans le droit chemin de la religion, notamment depuis que l'État et l'Église, en France, se sont officiellement séparés, en 1905.

Aussi, certains ressentent amèrement l'« abandon » par la France de ses colonies d'Amérique du Nord à la suite de la signature du traité de Paris, en 1763. Cette fracture historique aurait amené les Canadiens français à lutter pour leur survie



Le consul général de France à Montréal, Charles-Eudes Bonin, qui occupe ce poste de 1912 à 1918. C'est à lui qu'incombe, en août 1914, la responsabilité de la mobilisation des quelque 5 000 réservistes français du Canada. (*L'illustration*, 27 février 1897).

sur un continent essentiellement anglo-saxon et protestant. Si bien qu'en 1914, nombre de leurs intellectuels, à commencer par Henri Bourassa, estiment que les Canadiens français forment une société n'étant constitutionnellement redevable ni à la France ni à l'Angleterre. Par ailleurs, la société canadienne-française étant détachée de la société française depuis 150 ans, en 1914, rien ne justifiait, au Québec, que l'on se porte à la rescousse d'un peuple qui, depuis quelques décennies, avait mis ses curés à la porte et qui était imprégné de valeurs révolutionnaires, républicaines et socialistes.

Toutefois, certains au Québec sont d'avis que la France n'a pas cherché la guerre. L'héroïsme de ses soldats sur les champs de bataille de la Marne, la destruction de ses églises et les récits des milliers de réfugiés abandonnés sur les routes, le tout combiné à une impression de renouvellement de la foi catholique en ce pays, ont amené des Canadiens français à changer leur fusil d'épaule.

Plusieurs croient que cette guerre permettra de resserrer les relations entre la France et le Canada. Les enthousiasmes et les espoirs initiaux sont nette-

ment palpables. Les diverses manifestations urbaines constituent à cet égard de notables exemples. Certains journaux dont *La Presse*, qui figurent parmi les médias les plus francophiles de l'époque, invitent les Canadiens français à choisir entre le devoir *légal* d'aider l'Angleterre ou le devoir *de cœur* de porter assistance à la France.

Entre deux discours extrêmes, celui des plus francophiles qui souhaitent que l'on se précipite au secours de l'ancienne mère patrie et celui d'une frange conservatrice et ultramontaine qui se méfie de la France républicaine, se trouve une majorité de Canadiens français qui préfère s'en remettre aux paroles de certaines élites plus modérées. Ces dernières prétextent l'urgence de la situation de guerre en France, où l'on insiste sur le drame vécu par les civils des départements envahis et sur l'ampleur des dévastations et des actes de barbarie perpétrés par l'ennemi. À cet égard, la destruction partielle de la cathédrale de Reims, un lieu emblématique du patrimoine religieux de la chrétienté, en septembre 1914, suscite scandale et émotions au Québec.

1914 : LES DÉFIS DE LA FRANCE AU QUÉBEC

Lorsqu'il rentre de la métropole pour reprendre son poste après des vacances, le consul général de France à Montréal, Charles Bonin, et son personnel administratif font face à trois singuliers défis. D'abord, ils doivent voir à « l'exécution du présent décret », c'est-à-dire superviser la mobilisation des 5 000 réservistes français du Canada, ce qui en soi représente une tâche colossale. Ensuite, ils doivent répondre aux besoins des familles des réservistes, dont nombre d'entre elles se trouvent à perdre leur unique revenu à la suite du départ du chef de la maison. Enfin, le consul doit exécuter les commandes de fournitures militaires passées au Canada par son gouvernement. Dans chacun des cas, des Canadiens français se porteront volontaires, soit pour apaiser le fardeau



Groupe d'officiers du 22^e bataillon (canadien-français) de retour d'une opération contre les positions allemandes et posant avec des trophées de guerre pris à l'ennemi. Feignant la capitulation pour la caméra, se trouve à droite le lieutenant Henri de Saint-Victor, fils d'un consul général de France à Québec qui s'était porté volontaire pour servir dans le Corps expéditionnaire canadien. (Coll. Stéphane Thibault).

née, malgré une certaine opposition du conseil municipal qui critique le principe de la *demi-paie* accordée à leurs familles. Par ailleurs, les journaux de l'époque rapportent fréquemment ces histoires de réservistes français forcés de quitter leurs foyers canadiens. D'une certaine manière, ces histoires ont contribué à renforcer l'esprit patriotique général de la population canadienne-française lors des premières semaines du conflit.

L'AIDE AUX FAMILLES DES RÉSERVISTES

Dans le but de subvenir aux besoins des familles françaises, le gouvernement de la République accorde une allocation quotidienne de 25 cents aux mères de foyer et de 10 cents par enfant. Nette-ment insuffisantes, ces sommes sont augmentées par des campagnes de souscription organisées par diverses associations caritatives et patriotiques pilotées par des notables canadiens-français, entre autres.

Les contributions d'organismes tels le Fonds patriotique canadien, le Comité France-Amérique et l'Aide à la France (la section féminine du Comité France-Amérique) font dire au président de l'une des plus importantes associations de citoyens français au Canada, l'Union nationale française, que les réservistes peuvent partir la conscience tranquille. Les Français restés au Canada et les Canadiens français s'occuperont de leurs familles. L'Église catholique mont-réalaise, dirigée alors par l'archevêque Paul Bruchési, encourage aussi le soutien aux familles françaises. Pour leur part, les personnalités politiques de l'époque, comme le premier ministre du Québec Lomer Gouin et l'ancien premier ministre du Canada Wilfrid Laurier, encouragent publiquement les souscriptions en faveur de la France. On pense aussi au sénateur Raoul Dandurand, au journaliste et écrivain Olivar Asselin, à l'économiste Édouard Montpetit, de même qu'au propriétaire de *La Presse* Tref-flé Berthiaume, pour ne nommer que quelques noms influents des relations

financier et émotionnel des familles, soit pour aider la France dans la réalisation des étapes de la mobilisation de ses ressources au Canada.

LA MOBILISATION DES RÉSERVISTES

Bien que la plupart des réservistes français du Canada possèdent la double citoyenneté, ce qui leur donne théoriquement le droit de s'enrôler volontairement dans le Corps expéditionnaire canadien en formation, ceux en âge de porter les armes sont tenus, par la loi militaire française, sous peine d'être reconnus déserteurs, de répondre à l'ordre de mobilisation générale des armées. Comme en France, la majorité des hommes concernés s'enregistre dès 1914. Le

tiers parmi eux l'ont fait dans les deux semaines qui suivirent l'ouverture des hostilités pour la France, le 3 août. Cela représente un flux d'environ 1 800 hommes qui visitent les bureaux des consulats de Montréal et de Québec. Certains l'ont fait dans un esprit d'enthousiasme, d'autres expriment de la résignation et de l'inquiétude à la pensée qu'ils doivent laisser leurs familles derrière eux. En d'autres circonstances, leurs employeurs canadiens-français se montrent cléments. C'est notamment le cas de plusieurs fonctionnaires municipaux montréalais d'origine française. L'administration du maire Médéric Martin doit libérer ceux touchés par la mobilisation et elle leur promet de récupérer leur poste une fois la guerre termi-

franco-québécoises de l'époque de la Grande Guerre qui plaident la cause de l'ancienne mère patrie.

APPROVISIONNER LA MÉTROPOLE

Le troisième défi auquel fait face le consul de France à Montréal, Charles Bonin, est celui de l'approvisionnement de la métropole en matières premiè-

res. Dès le début des hostilités, le ministre français de la Guerre lui ordonne de passer des commandes auprès de fournisseurs locaux pour des marchandises prioritaires comme l'avoine, le blé et la farine de *bonne qualité courante pour boulangerie*, tel que spécifié par un inspecteur québécois avant l'exportation. À l'instar des réservistes, les cargaisons sont généralement acheminées par train

de Montréal vers New York, où elles sont embarquées sur des navires français ou britanniques, selon les disponibilités de l'Amirauté anglaise dans le cadre d'accords conclus avec la France.

Les besoins de la France en denrées de toutes sortes sont croissants, si bien que le Canada devient un partenaire commercial à ne pas négliger. Le gouvernement français accorde aussi à ses représentants au Québec des crédits supplémentaires afin que ceux-ci disposent, d'une part, d'une plus grande marge de manœuvre dans leurs négociations avec les fournisseurs et, d'autre part, pour qu'ils puissent mandater des firmes d'inspection de la qualité des cargaisons.

L'invasion du territoire français, le spectacle de la mobilisation des réservistes à Québec et à Montréal, le sort des réfugiés, tous ces événements ont ravivé le « vieux fond français » des Canadiens français. Que l'on aimât ou pas la France, on pouvait croire qu'elle luttait pour sa survie, tant physique qu'intellectuelle, voire « civilisatrice ». À nouveau, les discours étaient favorables à la France, grâce au réveil religieux, qui avait mis pendant un certain temps un baume sur les disputes d'autrefois.

Bref, les Canadiens français de 1914 ne sont pas restés insensibles aux malheurs de la France. Leurs journaux, leurs associations caritatives et leurs élites ont sans aucun doute aidé les autorités françaises du Québec à mieux répondre aux défis de la mobilisation. En cela, l'année 1914 constitue un moment névralgique du renouvellement des relations franco-québécoises, et ce, 150 ans après la Conquête. ■

Carl Pépin est docteur en histoire.

Pour en savoir plus :

Pour un portrait d'ensemble des relations entre le Québec et la France pendant la Première Guerre mondiale, voir Carl Pépin, *Au non de la patrie : les relations franco-québécoises pendant la Grande Guerre. (1914-1919)*, Lévis, Fondation littéraire Fleur de Lys, 2013, 434 p.



Parmi les Français du Québec touchés par la mobilisation de 1914 se trouvait le capitaine Raoul Vennat, grand-père du journaliste retraité de *La Presse* et historien Pierre Vennat. Il pose en compagnie de son neveu, l'aspirant Jean Vennat, mort au champ d'honneur. (Coll. Pierre Vennat).

IVANHOË CARON

MISSIONNAIRE-COLONISATEUR DE L'ABITIBI

par Yves Hébert

« **R**estons chez nous. Emparons nous du sol », tels sont les leitmotifs d'Ivanhoë Caron, missionnaire-colonisateur en Abitibi. À l'époque, ces mots ont une résonance particulière puisqu'ils font référence à la saignée démographique qu'a connue le Canada français dans les années précédentes et à la propagande de la colonisation du Nord, credo des élites traditionnelles. Pour certains, Ivanhoë Caron serait le père de l'Abitibi au même titre que le curé Antoine Labelle pour la région des Laurentides. Outre les qualificatifs que l'on peut donner à ces hommes qui entretiennent une idéologie de la survivance de l'identité canadienne-française, il n'en reste pas moins que la carrière d'Ivanhoë Caron se distingue à plusieurs égards de celle du « roi du Nord ».

QUI EST IVANHOË CARON?

Ivanhoë Caron est né le 12 octobre 1865 à L'Islet. Il est le fils de William Caron, capitaine au long cours et d'Apolline Withburdge Gagné. Il est ordonné prêtre le 25 juillet 1900 à Saint-Ferdinand d'Halifax. Quatre ans plus tard, il décroche un doctorat en philosophie de l'Académie pontificale romaine de saint Thomas d'Aquin. Ayant fait une croix sur l'enseignement en raison de sa voix grêle et hésitante, raconte l'historien Arthur Maheux (1884-1967), Ivanhoë Caron accepte le poste d'agent d'immigration pour le gouvernement fédéral de 1909 à 1911. En 1910, après avoir visité les États américains où nombre de Canadiens français ont cherché à tirer leur subsistance, notamment le Rhode Island, le New Hampshire et le Massachusetts, il



Ivanhoë Caron devant sa tente, en 1912. (BAnQ, Fonds Ivanhoë Caron, Collection initiale).

réalise que les espoirs de plusieurs d'entre eux se sont soldés par la pauvreté. Ses voyages lui donneront des arguments pour encourager la colonisation en Abitibi.

PUBLICISTE ET EXPLORATEUR

Le 2 décembre 1911, Ivanhoë Caron quitte son poste d'agent d'immigration pour assumer la fonction de missionnaire-colonisateur. Il est chargé d'attirer de nombreux colons en Abitibi. En dépit du fait que les gouvernements ont engagé Alfred Pelland (1873-1915) et Hormidas Magnan (1865-1935) comme propagandistes, Ivanhoë Caron structure sa propre publicité. Il donne des conférences dans les vieilles paroisses où les excédents de population ne trouvent pas de terres cultivables à

proximité. Il publie des brochures de colonisation. Il encourage la création de cercles de colonisation dans les vieilles paroisses et d'orphelinats agricoles pour former de futurs colons.

Avant l'implantation des premiers colons en Abitibi, Ivanhoë Caron se transforme en un véritable explorateur. Avec M^{gr} Élie-Anicet Latulipe (1859-1922) et le chef du Service forestier provincial, Gustave-Clodomir Piché (1879-1956), que l'on considère aujourd'hui comme le père de la foresterie québécoise, il parcourt l'Abitibi en canot et choisit l'emplacement des futurs centres de colonisation en y plantant une croix. Nulle part, il n'est mention dans ses écrits de l'aide des canotiers algonquins dans ses voyages. Le 15 octobre 1911, avec M^{gr} Latulipe, il détermine le

site de la future municipalité d'Amos, mis ce jour-là sous le patronage de sainte Thérèse d'Avila.

L'EXCURSION DE COLONISATION

Durant la période estivale, Ivanhoë Caron contribue à sa manière au peuplement de l'Abitibi. Le travail est énorme. Il le partage avec l'agent des terres Hector Authier (1881-1971), établi à Amos en mai 1912. Le missionnaire-colonisateur négocie les tarifs avec les compagnies de chemin de fer. Il nolise des trains pour le déménagement de familles provenant entre autres des comtés de Champlain, Portneuf et Montmagny. Avant l'arrivée du chemin de fer Transcontinental, les frais peuvent s'élever jusqu'à 20 \$ par personne pour se rendre à Amos, via Cochrane en Ontario. Entre 1912 et 1915, Ivanhoë Caron organise trois excursions de colonisation.

Le 27 avril 1914, il quitte Hervey-Jonction (Lac-aux-Sables) avec 234 personnes dont 22 familles qui décident de

s'établir à Amos. Treize d'entre elles viennent de Saint-Prospère. Le convoi comprend 32 wagons dont 27 pour les marchandises, les animaux de ferme et les effets personnels. Pour ces habitants, raconte le missionnaire-colonisateur, la surprise est totale lorsqu'ils arrivent à Amos. Ils « aperçurent une petite ville avec des rues spacieuses, de grands magasins, de belles maisons au lieu des bicoques qu'ils [sic] avaient rêvé ». Et toute la population, dit-il, est réunie sur le quai de la gare d'Amos. Le 9 mai suivant, il quitte la ville de Québec pour une nouvelle excursion. Elle comprend 214 personnes dont 15 familles. Le 30 juillet, il réalise un autre voyage vers Amos avec une trentaine de colons. Ces excursions, il faut le dire, demandent une endurance physique et mentale pour les voyageurs. Il n'y a pas d'hôtel où se reposer et le voyage dure quatre jours.

Ivanhoë Caron occupe la fonction de missionnaire-colonisateur en Abitibi jusqu'en 1924. Ses excursions de colonisation amène chaque année, jusqu'en

1917, plus de 300 familles en Abitibi. Et ces familles proviennent de plus en plus des comtés de Bellechasse, Montmagny et L'Islet.

LA VISITE DE LOMER GOUIN EN JUIN 1914

La visite du premier ministre Lomer Gouin (1861-1921) à Amos et en Abitibi les 18 et 19 juin 1914 est un événement qui a marqué l'histoire abitibienne. Accompagné de Georges-Élie Amyot (1856-1930), conseiller législatif dans La Durantaye, du sénateur Joseph-Philippe Baby Casgrain (1856-1939) et d'un certain nombre de députés du cabinet provincial, Lomer Gouin souhaite voir de ses propres yeux le potentiel agricole et forestier de l'Abitibi.

Ivanhoë Caron raconte que la surprise est totale pour Lomer Gouin et sa suite lorsqu'ils constatent la croissance d'Amos et les progrès accomplis dans la région. Lors de la modeste réception donnée aux dignitaires, raconte le missionnaire-colonisateur, l'agent des Terres et premier maire d'Amos, Hector Authier ne manque pas de vanter les progrès de sa ville qui, par un heureux hasard, emprunte son nom à Alice Amos, épouse de Lomer Gouin. Modeste réception en effet, puisque le grand banquet qui devait avoir lieu sous la tente le 19 juin fut annulé en raison d'une bordée de neige de 5 centimètres!

Lomer Gouin serait rentré à Québec déçu par le climat de ce pays. La visite en septembre 1914 du ministre des Terres et Forêts, Jules Allard, du ministre l'Agriculture Joseph-Édouard Caron et du chef du Service forestier, Gustave-Clodomir Piché sera décisive dans la volonté du gouvernement de promouvoir la colonisation de l'Abitibi. En effet, au cours des années suivantes et durant la crise économique, le gouvernement de Lomer Gouin et de son successeur Louis-Alexandre Taschereau va favoriser la colonisation en Abitibi. ■



Lomer Gouin et une famille de l'Abitibi, en 1914. (BAnQ, Fonds Ivanhoë Caron).

Yves Hébert est historien.

LE MONTMAGNY ET LE TITANIC UNE FATALITÉ PARTAGÉE

par Alain Vézina

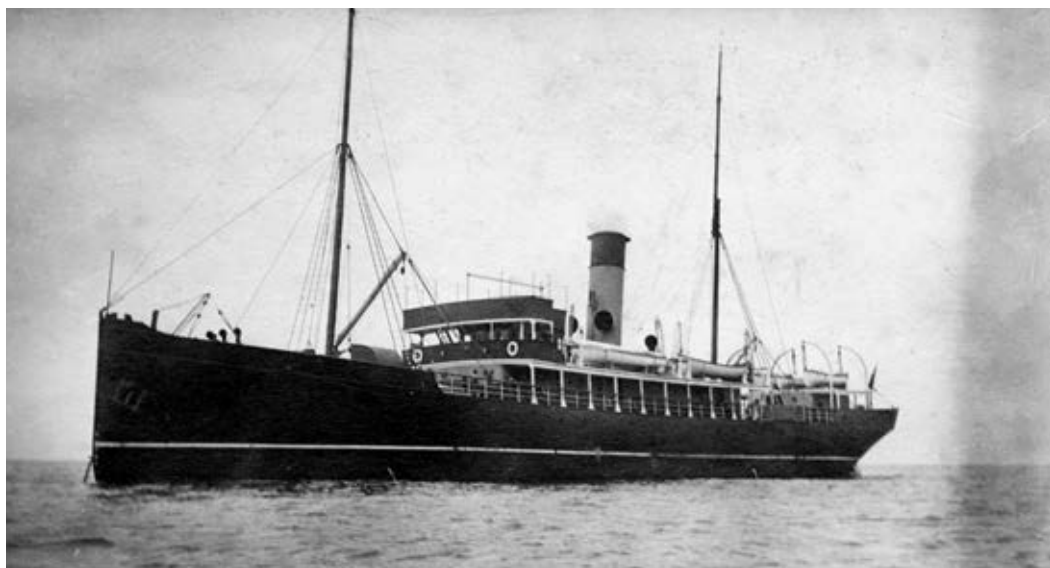
Certains épisodes de l'histoire donnent parfois l'impression d'être liés par de troublantes coïncidences. La courte carrière du ravitailleur canadien *Montmagny* en témoigne : affrété en 1912 afin de repêcher les corps des victimes du *Titanic*, il disparaît à son tour deux ans plus tard dans des circonstances tragiques. Frappé par un charbonnier en pleine nuit, le *Montmagny* sombre au large de la communauté riveraine dont il porte le nom, emportant avec lui quatorze personnes, dont onze enfants. Après un siècle d'oubli, l'histoire de ce navire suscite un nouvel intérêt depuis la localisation de son épave dans le fleuve Saint-Laurent.

SUR LES TRACES DU TITANIC

Le *CGS Montmagny* est construit aux chantiers maritimes du gouvernement canadien à Sorel. Son lancement a lieu en grande pompe le 4 septembre 1909. Plus de 10 000 personnes sont alors réunies sur les deux rives du Richelieu pour assister à un double événement : la mise à l'eau du nouveau bâtiment et les régates annuelles du club nautique de la



Passager du *Titanic* récupéré par l'équipage du *Montmagny*.



Le *Montmagny*

ville. Jugeant 1 269 tonneaux, long de 67 mètres et mû par ses 148 chevaux vapeur, le *Montmagny* est intégré à la flotte du ministère de la Marine et des Pêcheries. Il a pour tâche principale le ravitaillement des phares et des stations de signaux du Saint-Laurent. Son équipage, formé de plusieurs Canadiens français, est commandé par un officier d'expérience et originaire de l'île d'Orléans, le capitaine François-Xavier Pouliot.

En mai 1912, le *Montmagny* se voit confier une mission hors du commun : trouver et récupérer des cadavres du *Titanic*. Deux autres navires ont déjà entrepris les recherches : les câbliers *Mackay-Bennett* et *Minia*. Trois cent vingt-trois corps sont ainsi repêchés : certains ramenés à terre, d'autres inhumés en mer, la décomposition des dépouilles ne permettant pas leur identification. Le 6 mai, le *Montmagny* accoste au port d'Halifax pour embarquer des provisions pour

plus de dix jours et la cargaison requise pour sa sinistre besogne : de la glace afin de préserver les corps ainsi que des cercueils et des sacs de toile. Deux embaumeurs et deux prêtres (l'un catholique, l'autre anglican) se joignent à l'équipage ainsi qu'un second capitaine.

Le jeudi 9 mai, le *Montmagny* se trouve sur le site du naufrage du *Titanic*. Le lendemain, malgré un épais brouillard, quelques indices de la tragédie sont aperçus. Plusieurs débris entourent le ravitailleur et l'équipage hisse même à bord un pilastre d'escalier en chêne. On retrouve les corps de quatre victimes : un steward qui ne pourra être identifié, Harold J. Reynolds, un passager de troisième classe, âgé de 21 ans, Hileni Zabour, elle aussi passagère de troisième classe, âgée de 15 ans, et finalement Charles Edwin Smith, un steward de 38 ans. Le capitaine Pouliot conserve un souvenir singulier de cette expédi-

tion : une bouée de sauvetage à laquelle était accroché le cadavre de Reynolds. Celle-ci appartient aujourd'hui au petit-fils du capitaine du *Montmagny*, Michel Pouliot, lui-même marin retraité.

LE NAUFRAGE DU MONTMAGNY

Le 17 septembre 1914, le *Montmagny* quitte le port de Québec pour un voyage coutumier d'approvisionnement. En plus de son équipage régulier de 47 hommes, le navire accueille quelques passagers parmi lesquels on compte deux familles : M^{me} Joseph Richard accompagnée de sept enfants et M^{me} Joseph Lavallée avec ses quatre enfants. Tous vont rejoindre leur mari ou père, gardiens de phare.

Dans la nuit, à 4 h 15 du matin, tout juste après le changement de quart, le *Montmagny* est percuté par le charbonnier *Lingan*, dans le chenal de Beaujeu, au large de l'archipel de l'Isle-aux-Grues et, étrange hasard, de la localité de Montmagny. La cabine de la famille Lavallée est littéralement écrasée par l'impact du navire rempli de 7 000 tonnes de charbon. La mère et ses enfants périssent immédiatement, broyés dans leurs couchettes. Quelques secondes seulement après la collision, la poupe du *Montmagny* s'enfonce rapidement dans les flots. La salle des machines est inondée, les dynamos s'arrêtent, plongeant le navire dans l'obscurité la plus totale. Le *Lingan* se dégage vite de la blessure fatale qu'il a infligée au *Montmagny* alors que les membres d'équipage fuient le bâtiment en perdition en sautant directement sur le pont du charbonnier. Un des passagers, Achille Ouimet, vient tout juste de bondir sur le *Lingan*, lorsqu'il aperçoit sur le *Montmagny* qui sombre deux petites filles de la famille Richard, enfoncées dans l'eau jusqu'à la taille, pleurant et appelant leur mère. Le deuxième officier François-Xavier Lachance tente alors désespérément de mettre à l'eau une embarcation de sauvetage avec deux enfants cramponnés à lui. Mais les flots les submergent et le *Montmagny* coule à pic, seulement cinq minutes après la

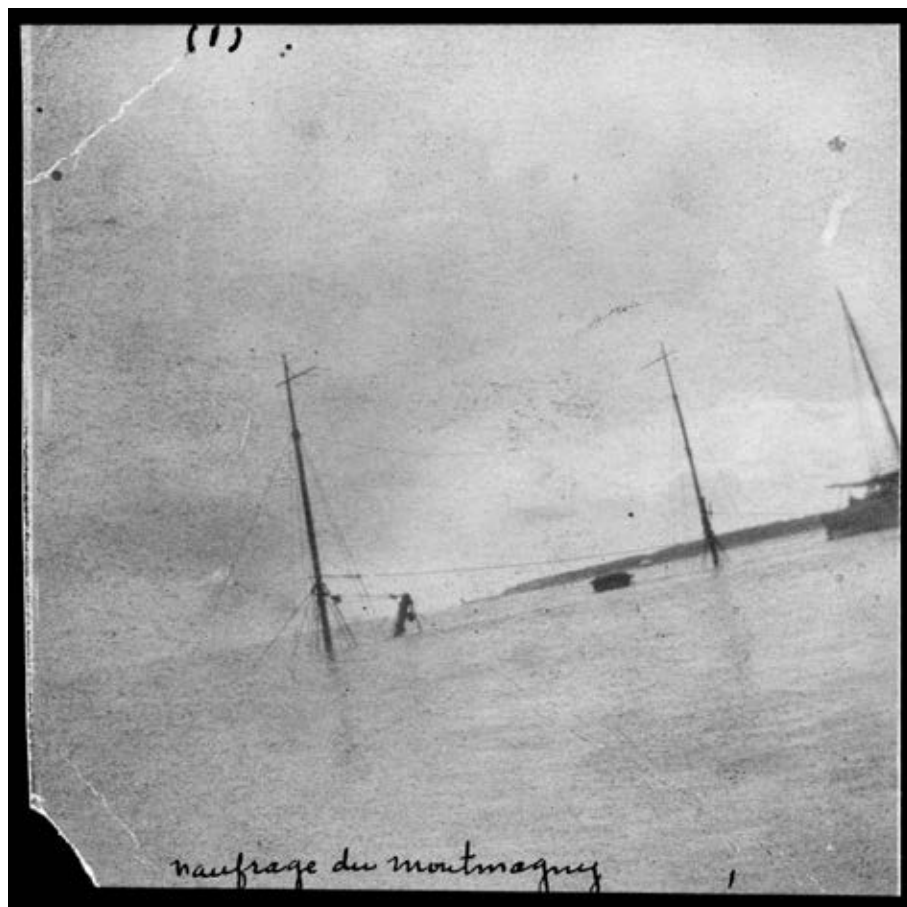
collision. Tous les membres des deux familles périssent ainsi que le deuxième officier Lachance.

Dans les semaines qui suivent, quelques corps des victimes seront retrouvés, les autres resteront à jamais prisonniers des entrailles de l'épave. Une commission d'enquête sur l'accident va attribuer le blâme au pilote du *Lingan*, François Gaudreau, et au premier officier Olaf Swanson, qui auraient commis une grave erreur de navigation. Le brevet des deux individus est suspendu et le pilote se voit également imposer une amende de deux cents dollars. Même si le capitaine du *Montmagny* et ses hommes ne sont pas désignés comme étant les responsables de la collision, la commission d'enquête critique sévèrement leur conduite lors de l'évacuation du ravitailleur, estimant que l'équipage a abandonné les passagers à leur sort tragique. Ce reproche ne passe pas inaperçu aux yeux du

ministère de la Marine et des Pêcheries puisque des directives sont transmises à l'agence de Québec afin d'empêcher l'affectation des survivants sur d'autres bâtiments.

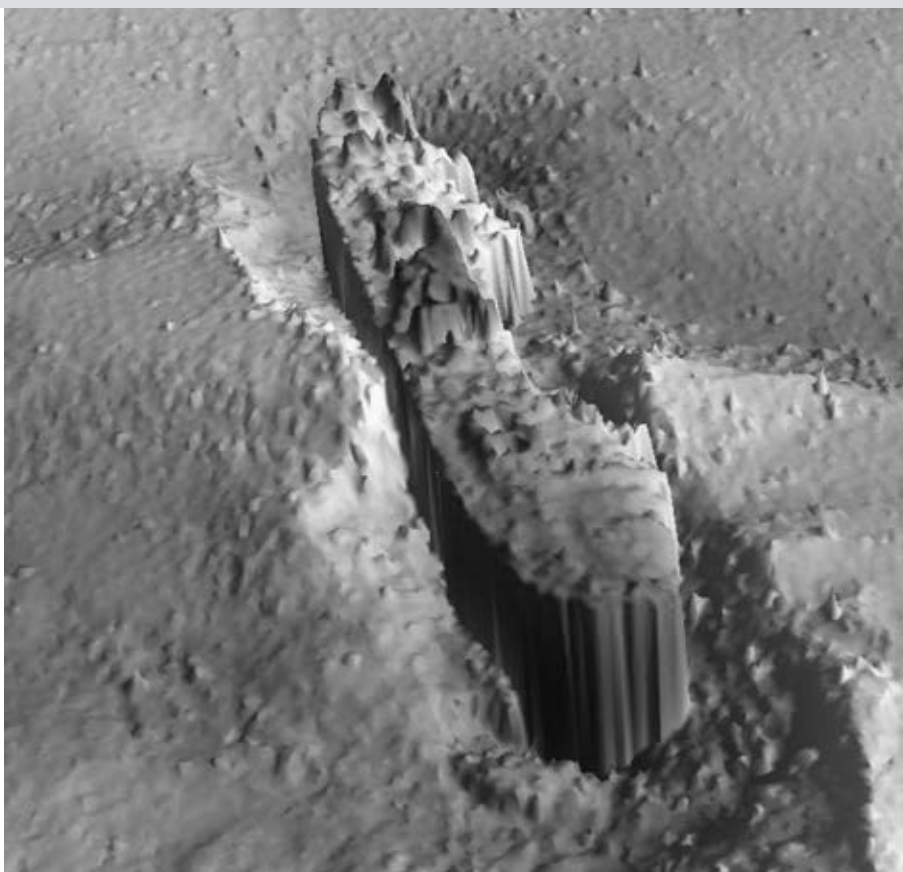
L'ÉPAVE DU MONTMAGNY EST LOCALISÉE

De 1916 à 1919, diverses tentatives pour renflouer l'épave se soldent par des échecs. Celle-ci est alors abandonnée et oubliée jusqu'au moment où des recherches faites pour un documentaire, produit en 2011, mènent à la découverte des coordonnées de la position initiale de l'épave, transmise à l'époque aux navigateurs afin de prévenir tout accident. Cette précieuse information est alors acheminée aux Services hydrographiques du Canada. Par un heureux concours de circonstances, une vedette de sondage de l'Institut Maurice-Lamontagne de Mont-Joli, le *Guillemot*, doit se





Cette photo montre les mâts de l'épave du *Montmagny* toujours visibles après le naufrage.


rendre au chenal de Beaujeu, lieu du naufrage, pour effectuer des relevés bathymétriques. Le 2 novembre 2010, l'équipe du *Guillemot* cartographie la zone en la balayant avec un échosondeur multifaisceaux. Après plusieurs lignes de sondage sans trace de l'épave, l'équipe s'apprête à terminer son travail lorsque, tout à coup, une forme se détachant du sol marin est détectée. Les données de l'échosondeur indiquent alors, à seulement une quinzaine de mètres de profondeur, la présence des restes d'un navire. Les dimensions de l'épave correspondent à celle du *Montmagny* et sa modélisation 3D montre même un renfoncement à bâbord, là où a frappé le *Lingan*. Une telle découverte exhumaient enfin le *Montmagny* de l'oubli collectif, où il a reposé pendant près d'un siècle. ■




Une photo de l'épave modélisée à partir des données de l'échosondeur.

Alain Vézina est professeur de cinéma au cégep de Saint-Jérôme.


 Depuis plus de 28 ans, les
 Éditions Cap-aux-Diamants
 publient une revue trimestrielle
 traitant de l'histoire du Québec.




Visitez le site web :
www.capauxdiamants.org
 Tél. : (418) 656-5040
 Téléc. : (418) 656-7282
revue.cap-aux-diamants@hst.ulaval.ca
 ... et suivez-nous sur Facebook!



Association des professeures et des professeurs d'histoire
des collèges du Québec

**Un regroupement de
 professeures et professeurs
 d'institutions de niveau collégial publiques et privées,
 francophones et anglophones,
 qui contribue au rayonnement de l'histoire
 dans leurs milieux.**

Pour information : Jean-Louis Vallée
 (418) 248-7164 poste 117 = jvallee@cec.montmagny.qc.ca

**Archives du
 Séminaire de Nicolet**
... témoins de notre histoire...

Heures d'ouverture :
 du lundi au vendredi
 de 9 h à 12 h
 de 13 h à 16 h 30



900, boul. Louis-Fréchette, bureau 110, Nicolet J3T 1V5
 Téléphone : (819) 293-4838 Télécopieur : (819) 293-4543
 Courriel électronique : seminairedenicolet@sogetel.net
 Site internet : <http://archivesseminairenicolet.wordpress.com>
 Centre régional d'archives privées agréé

JEAN-CHARLES FALARDEAU

PREMIER SOCIOLOGUE UNIVERSITAIRE QUÉBÉCOIS

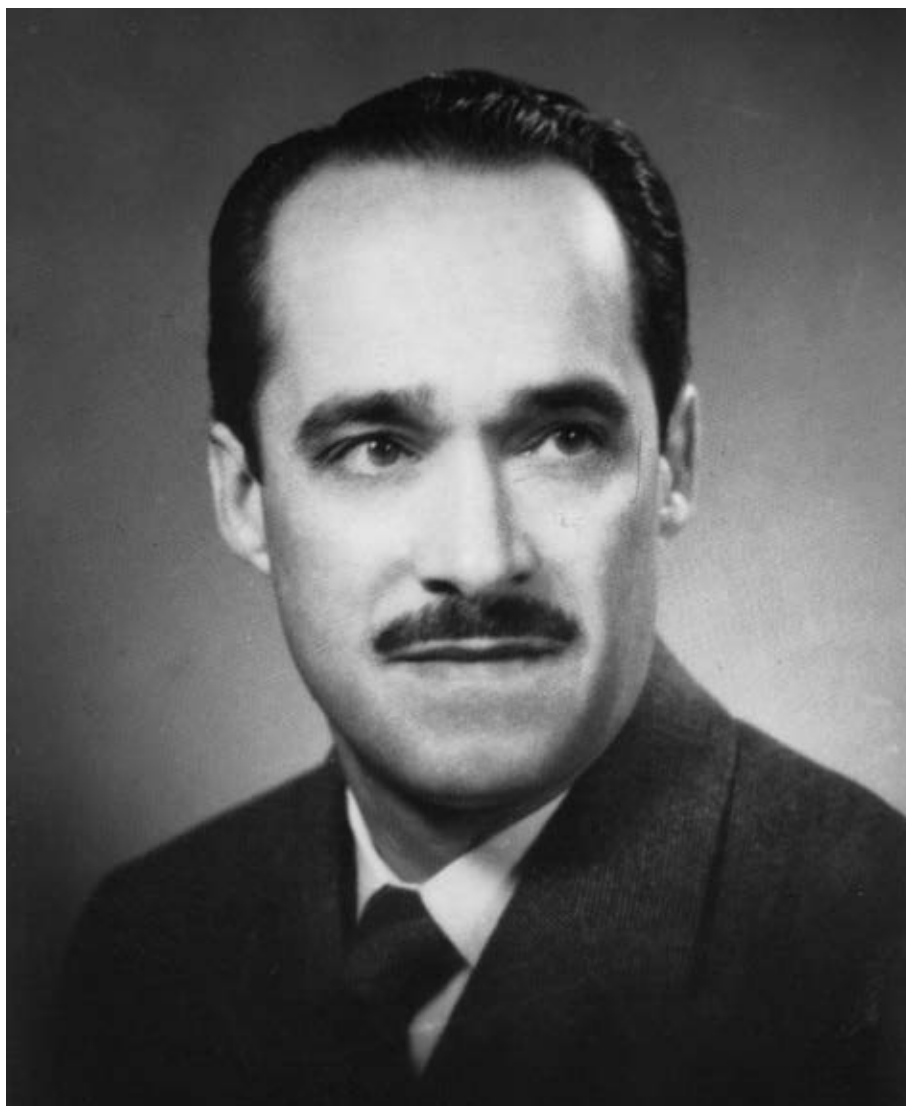
par Simon Langlois

Jean-Charles Falardeau est le premier sociologue de langue française à avoir fait carrière à l'université et il fut l'un des pionniers de la sociologie au Canada. Il est l'auteur d'une œuvre scientifique importante sur la mutation du Canada français et l'émergence de la société québécoise contemporaine. Par ses interventions publiques, ses conférences et ses essais, il a préparé l'avènement de la Révolution tranquille, et il est à juste titre considéré comme l'un des 100 intellectuels les plus importants du XX^e siècle au Québec.

UNE ENFANCE URBAINE

Jean-Charles Falardeau est né à Québec, le 19 juin 1914. Il fut élevé dans une maison située à la Haute-Ville, à deux pas des édifices du parlement provincial. Falardeau a conservé un vif attachement à ses origines rurales puisque son grand-père vivait sur une ferme tout près de Loretteville, « la terre des Falardeau depuis plus de deux cents ans ». Il a tiré de son enfance une connaissance de première main du monde rural dont il observera la mutation et dont il soulignera à maintes reprises la diversité, à l'encontre d'une idée largement répandue d'une ruralité canadienne-française relativement homogène et tricotée serrée.

Falardeau est l'étudiant type du collège classique canadien-français. À treize ans, il fut pensionnaire au collège Sainte-Marie, à Montréal et il a très bien connu la métropole pour y avoir vécu son adolescence. « Je me suis toujours senti un peu montréalais, tout au moins très à



(Fonds Jean-Charles Falardeau. Archives de l'Université Laval).

l'aise à Montréal et parmi les Montréalais ». Cette expérience de vie s'avèrera marquante pour sa carrière de sociologue, puisqu'il sera l'un des premiers à analyser le caractère urbain de la société

québécoise. Falardeau revint à Québec en 1933 pour y terminer ses études classiques au Petit Séminaire de Québec et y entreprendre des études universitaires à l'Université Laval, dans la nou-



(Fonds Jean-Charles Falardeau. Archives de l'Université Laval).

velle École des sciences sociales créée par le père Georges-Henri Lévesque. « J'étais d'une génération dont l'adolescence avait coïncidé avec la dépression des années 1930, écrivait-il dans *Cité libre*, en 1959. J'avais vécu, comme la plupart de mes amis, une vie québécoise vaguement bourgeoise, protégé contre tout souci par des études chez les Jésuites et la sécurité du régime Taschereau. Nos dernières années de collège, les années 1934-35, avaient été celles du désarroi économique de nos familles, puis de leur gêne, quelquefois de leur pauvreté ». Le collégien Falardeau a développé pendant ces années une grande sensibilité pour « les questions sociales », ce qui n'a pas été sans jouer un rôle dans sa décision d'entreprendre des études en sciences sociales. En septembre 1941, Falardeau part pour Chicago y poursuivre des études de doctorat en sociologie. « L'Europe nous était fermée à cause de la guerre », avance-t-il. Il y a été attiré par la présence d'Everett C. Hughes, le professeur américain dont il avait fait la connaissance au Québec. L'accent mis sur la recherche et le choix de la ville comme terrain d'études empiriques vont marquer profon-

dément la formation de Falardeau, qui s'en inspirera dans son enseignement à l'Université Laval.

PROFESSEUR DE SOCIOLOGIE

Falardeau revint de Chicago à l'été 1943, parfait bilingue, pour enseigner à l'Université Laval. La ville de Québec sera considérée comme un véritable laboratoire pour les membres du Département de sociologie, suivant en cela le modèle mis en place à Chicago. « Pour ma part, affirmait-il, en 1984, dans son discours de remerciement lors de la remise du prix Léon-Gérin, je me suis engagé dans la sociologie comme dans une vocation, en donnant à ce terme tout le poids et la densité spirituelle qu'il avait jadis ». Dès son retour des États-Unis, Falardeau a pratiqué une sociologie de terrain. Il l'a évoqué dans une causerie à Radio-Canada, en 1984. « À Chicago, on m'avait aussi rappelé, à temps et à contretemps, que la sociologie, science dynamique encore en devenir, doit d'abord se pratiquer avec les yeux et avec les pieds, en regardant et en marchant. Je fis mettre en pratique cette injonction par les étudiants et en fis l'une de mes règles

de conduite : visites systématiques de tous les quartiers de Québec, enquêtes auprès des familles, monographies de paroisses de diverses catégories ».

Dès son engagement comme professeur, Falardeau a été préoccupé par la place du Québec au sein du Canada. Il s'est d'abord attardé à définir la société canadienne-française, partageant la thèse des deux nations, et il a ensuite défini le Québec comme société globale, comme nouvelle référence nationale. Falardeau a explicité à maintes reprises, durant les années 1940 et 1950, la définition de cette dualité et plaidé pour sa reconnaissance officielle dans les institutions, la constitution canadienne et les représentations de la nation. Il a proposé plusieurs idées neuves sur le Québec comme société globale et a participé à l'élaboration de perspectives d'analyses nouvelles. Il s'attarde d'abord sur la diversité qui caractérise la société québécoise. Contrairement à une idée répandue autour de lui, il estime que le Québec n'est pas une société tricotée serrée. Falardeau insiste ensuite sur le fait que la société québécoise n'est pas au fond bien différente de celles du reste du continent. Toute sa vie, il a contesté le fait que le Québec puisse se résumer à la ruralité et au maintien d'une tradition.

Falardeau a développé dans ses travaux deux autres idées importantes. La première est que l'industrialisation et l'urbanisation du Québec n'ont pas été des phénomènes soudains. Une longue évolution a entraîné la société québécoise dans cette voie dès le XIX^e siècle. La seconde est que l'industrialisation ne s'est pas imposée aux Canadiens français ni n'a été accomplie malgré eux. Ils y ont étroitement participé, bien qu'une partie des travailleurs ait fourni une main-d'œuvre bon marché aux entreprises à propriété anglo-saxonne et américaine. Son livre *Essais sur le Québec contemporain* (1953) a eu un grand retentissement dans le milieu universitaire, mais aussi dans le grand public, comme l'a souligné Guy Rocher. « Quand [Falardeau]

organisa un colloque sur la modernisation du Québec, c'était loin d'être à la mode! La publication, en 1953, des actes du colloque, *Essais sur le Québec contemporain*, causa un véritable choc. Le manifeste *Refus global* était un cri, les *Essais*, sa version scientifique. »

Le mot « Québec » qui apparaît dans le titre de l'ouvrage et non pas « Canada français » annonçait un important changement de référence nationale. Le Canada français était en effet une entité culturelle et nationale qui débordait largement les frontières de la province. Mais les choses étaient en train de changer et les Canadiens français se servaient de plus en plus du seul gouvernement qu'ils contrôlaient – celui de la province de Québec – pour asseoir leur développement, d'autant plus que le fait français n'avait pas encore acquis la reconnaissance qu'il aura sur la scène fédérale à partir de la fin des années 1960. Falardeau explique dans la préface de l'ouvrage le choix de la « référence Québec » que traduit le titre. « [...] un usage populaire, répandu surtout parmi nos compatriotes anglophones et historiquement justifié, restreint le terme "Canada français" au Québec ». Restreindre le terme au Québec était une manière, pour bien des anglophones, de ne pas reconnaître les implications de la forte présence des Canadiens français en dehors de ses frontières ni la justesse de leurs revendications linguistiques...

SOCIOLOGUE ENGAGÉ

Falardeau a vécu aux premières loges de la Révolution tranquille. Sa contribution majeure est, avec d'autres, de l'avoir préparée dans les années 1950 et il a été identifié comme étant l'un des 100 Québécois qui ont fait le XX^e siècle par le magazine *L'Actualité*, en février 1999. Il s'est impliqué dans divers dossiers en lien avec l'émergence de l'État providence. Les connaissances scientifiques et les recherches sur les enjeux de société étaient cependant rares, d'où le recours aux travaux d'experts universitaires.



(Fonds Jean-Charles Falardeau. Archives de l'Université Laval).

Il ne fait pas de doute qu'il favorisa d'abord l'intervention de l'État fédéral dans la mise en place des premiers programmes sociaux et, par la suite, qu'il appuya l'octroi par ce dernier de subventions aux universités dans les années 1950. Il le fit d'abord pour des raisons conjoncturelles : le financement était disponible à Ottawa et la volonté politique y était plus ferme. Mais il a été très conscient de l'impact que cette « intrusion fédérale » avait sur la place du Québec au sein du Canada et il plaida très tôt pour un partage des responsabilités et des pouvoirs entre les gouvernements fédéral et provinciaux.

Falardeau s'est activement engagé dans la contestation des politiques du gouvernement de Maurice Duplessis sur deux enjeux principaux : la grève de l'amiante à la fin des années 1940 et le financement de l'éducation, plus précisément celui des universités et de l'aide aux étudiants, quelques années plus tard.

La proximité de Falardeau avec le mouvement syndical et avec le CCF (Co-operative Commonwealth Federation) sur la scène fédérale l'avait bien préparé à intervenir dans un conflit de travail qui allait marquer le Québec d'après-guerre, à l'aube des années 1950 : la grève de

l'amiante à Asbestos et à Thetford Mines. Plus qu'un simple débrayage, ce conflit a eu une portée symbolique considérable. Falardeau s'est impliqué dans ce conflit aux côtés du chef syndical Jean Marchand, qui avait été son étudiant en sciences sociales à l'Université Laval. Il côtoya sur les lignes de piquetage Gérard Pelletier et Pierre Elliott Trudeau et il participa à d'importants *meetings* dans la région de l'Amiante. Falardeau a été, avec son ami Frank Scott, à l'origine de l'étude collective sur la grève d'Asbestos de 1949, éditée par Pierre Elliott Trudeau, *La grève de l'amiante*. Il s'est aussi impliqué très activement dans le conflit qui a opposé les étudiants universitaires au gouvernement de Maurice Duplessis au cours de l'hiver 1958. Jean-Charles Falardeau a été très présent à la radio, qui a connu ses heures de gloire avant l'avènement de la télévision. Du milieu des années 1940 à la fin des années 1950, il a donné de nombreuses causeries sur les ondes de Radio-Canada. Fait à noter, il a aussi été présent sur le réseau anglais de la radio nationale. La formule était celle des miniconférences, assez longues, dans lesquelles les intervenants exposaient leur analyse d'un enjeu de société ou exprimaient

leur opinion sur une question. Falardeau est intervenu sur les ondes à un grand nombre de reprises et sur une foule de sujets : la définition du Québec comme société globale, la question ouvrière, les arts et la culture, l'éducation et la place de l'université dans la société.

Le sociologue de Laval a été l'interprète d'une nouvelle définition de la société québécoise et du Canada français. Il a vu que le Québec était devenu une société industrialisée et urbaine, forçant l'élaboration d'un nouveau discours sur la société globale qui tranchait avec les idées dominantes de son temps. Il a aussi véhiculé au Canada anglais cette vision d'un Québec moderne – à distance de la vision parfois folklorique, et en tout cas datée d'un Québec replié sur lui-même et ses traditions. Falardeau appartenait à la génération des Canadiens français fédéralistes qui ont rêvé d'un Canada biculturel au sens donné à ce terme dans le mandat qui a

été confié à la commission Laurendeau-Dunton dans les années 1960.

Le diagnostic qu'il a posé sur le décalage entre modes de vie et institutions reste dans la littérature sociologique comme un trait caractéristique du Québec d'avant la Révolution tranquille. Ce constat l'a amené à beaucoup parler de l'éducation et de la *vocation* de l'université, pour reprendre ses propres mots, qu'il voyait comme des clés essentielles pour le développement social et économique, et à investir beaucoup d'énergie dans la critique des régimes en place, comme on l'a abondamment illustré. Falardeau a été un homme de science, un sociologue important, mais aussi un intellectuel public dont l'apport doit être souligné. ■

Simon Langlois est professeur titulaire au Département de sociologie de l'Université Laval.

Pour en savoir plus :

Jean-C. Falardeau. « Lettre à mes étudiants », *Cité libre*, mai 1959, p. 6.

Jean-C. Falardeau. *Discours de remerciement lors de la remise du prix Léon-Gérin*, le 23 octobre 1984 (DAUL, P126/F1-5).

Jean-C. Falardeau, « Pages de journal. 3^e épisode », transcription de la causerie radiophonique faite à Radio-Canada le 15 août 1984, p. 9 (DAUL, P126/A, 297).

Guy Rocher, cité dans « Cent Québécois qui ont fait le XX^e siècle », *L'Actualité*, février 1999, p. 72.

Jean-C. Falardeau « Avant-propos », dans *Essais sur le Québec contemporain*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1953, p. 19.

Voir le numéro spécial de *L'Actualité*, « Cent Québécois qui ont fait le XX^e siècle », février 1999.

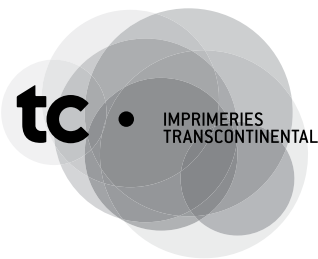
Simon Langlois. « Jean-Charles Falardeau, sociologue et précurseur de la Révolution tranquille », dans *Cahier des Dix*, n° 66, 2012, p. 201-268.



Chez Imprimeries Transcontinental, nous préparons un monde meilleur pour les générations présentes et futures grâce à des pratiques commerciales durables qui protègent l'environnement. De l'utilisation de papiers recyclés et d'encres végétales à l'obtention de la certification FSC, en passant par nos pratiques de production respectueuses de l'environnement, nous améliorons le monde d'aujourd'hui pour assurer un avenir meilleur.

Transcontinental Québec,
fière partenaire de la Revue Cap-aux-Diamants

jean.francois.bedard@tc.tc



Prémédia • Impression • Finition • Distribution

QUELQUES FRAGMENTS DE MODERNITÉ

Le 28 mai 1914, alors que l'*Empress of Ireland* s'apprête à lever l'ancre, jetons un coup d'œil sur la société québécoise. À quoi ressemblait la vie quotidienne à l'époque?

Le 28 septembre 1909, sont réunis à Montréal, au bureau du notaire Marler, pour la signature d'un contrat de mariage, Martha Hearn Lawlor, célibataire de Westmount et Robert A. Willis, marchand de piano, également de Westmount. Le couple se marie en séparation de biens. Les vêtements et les bijoux de la mariée vont demeurer sa propriété. Le contrat comporte une clause surprenante : Willis offre la somme de 7 000 \$ à sa future. Ce douaire préfix est-il courant chez les bourgeois de l'époque? Les Willis appartiennent à la bourgeoisie anglophone de Montréal. Robert est le fils d'un homme d'affaires bien en vue, Alexander Parker Willis, qui a fondé la compagnie de pianos Willis, en 1884. Martha et Robert habitent la rue Strathcona, en haut de la rue Sherbrooke, non loin d'un vaste parc et d'une bibliothèque publique inaugurée en 1899. En 1911, la bibliothécaire assiste au congrès de la British Library Association à Liverpool. Il y a fort à parier qu'elle s'y est rendue sur un paquebot canadien à partir de Montréal ou de Québec.

Il y a énormément de paquebots transatlantiques. Les journaux de l'époque sont remplis d'annonces faisant la promotion de diverses destinations. L'*Alsatian* de la compagnie Allan devait partir le 4 juin 1914 pour se rendre au Congrès eucharistique de Lourdes. Le voyage, rapporte le *Progrès du golfe*, se fera sous le patronage de « nos seigneurs les évêques ». La compagnie White Star dessert le marché canadien avec six paquebots. Les compagnies Canadian



Le Port de Québec, 1910. Le bassin Louise figure au centre et le quai du Canadien Pacifique à droite. La ville est en voie de devenir une agglomération moderne laissant derrière elle un riche patrimoine industriel et forestier. En 1914, la ville compte environ 80 000 personnes. (BAnQ, 0004173221).

Pacific et Allan disposent d'autant de navires et même plus. On organise des croisières spéciales : un dépliant annonce la seizième croisière annuelle Clarke, en direction de la Méditerranée et de l'Orient à bord du S.S. *Rotterdam* de la compagnie Holland-America. Le départ de New York est prévu pour le 2 février 1914. Les navires partaient tout au long de l'année, mais ils ne pouvaient pas naviguer sur le fleuve Saint-Laurent, alors envahi par les glaces. Ceux qui désirent se rendre outre-mer pendant l'hiver doivent d'abord prendre le train pour Halifax, Saint-Jean (Nouveau-Brunswick) ou New York. Ainsi, il faut compter 24 heures de trajet sur l'*Interconial* de Lévis à Halifax pour permettre à M. et M^{me} Alfred Dubuc de mettre le pied sur l'*Empress of Britain*, en décembre 1909, et se rendre en Angleterre.

Dans la période de l'avant-guerre, on voyage beaucoup. Les gens aisés se

déplacent, les classes laborieuses aussi. Tout le continent – villes et campagnes – est un vaste marché. Les nombreux déplacements engendrent une foule d'activités. Le hameau qui voit le jour autour de la station de pilotage à Pointeau-Père, peuplé de marins, de gardiens de phare, de télégraphistes et de travailleurs saisonniers, est une excroissance des transports fluviaux.

Le secteur des transports carbure au charbon. L'*Empress of Ireland* en consomme 2 500 tonnes pour un seul voyage. Les quatre compagnies ferroviaires qui possèdent des installations près du port dans la Basse-Ville de Québec en ont aussi besoin. Avec ce marché important, il n'est pas surprenant de constater qu'on fait construire de vastes entrepôts de charbon dans le port, alimentés par des charbonniers en provenance de la Nouvelle Écosse. Ce n'est donc pas le fruit du hasard de retrouver M. Boivin,

charretier, près de la rue Dorchester dans la Basse-Ville de Québec, le 28 mai 1914, avec un véhicule chargé de charbon. Boivin s'est arrêté devant une traverse ferroviaire, mais son cheval a pris peur lors du passage d'un train et a heurté un des wagons.

Des détails abondent dans les sources de l'époque : à Montréal, *La Patrie* du 29 mai 1914 annonce l'ouverture du parc Sohmer. Ceux qui préféraient le cinéma pouvaient assister aux « vues » au Moulin rouge, coin Sainte-Catherine et Amherst. Les gens de qualité ont aussi leurs loisirs : le Dorval Jockey Club tient ses courses le 13 juin, avec des bourses totalisant 20 000 \$. Le *Quebec Chronicle* du 30 mai 1911 annonce un spectacle de musique au kiosque du boulevard Langelier, sous la direction de Joseph Morin. On pouvait y entendre des mélodies de Friedrich Hegar et Michael William Balfe et surtout une composition récente d'Irving Berlin, la *International Rag*.

Le 28 mai, jour où *l'Empress of Ireland* se prépare pour ce qui deviendra son ultime voyage, nous retrouvons ici et là, dans les sources, de nombreuses informations qui nous indiquent que les gens

vivaient dans un environnement où l'observateur du XXI^e siècle peut se reconnaître. On y parle de tramways, de fils électriques et du service téléphonique, présent jusque sur le quai de *l'Empress of Ireland*. On peut se procurer des caméras de type Brownie chez John Walsh, rue Saint-Jean. On annonce des chalets à louer, on recrute des cuisiniers et des domestiques pour y travailler. On organise des défilés d'automobiles pour le financement des hôpitaux. On pratique des sports : à l'aréna de Québec (maison des Bulldogs depuis décembre 1913) ou sur les terrains de l'Exposition pour les équipes de crosse. Dans bon nombre de journaux, on a l'habitude de signaler l'arrivée de visiteurs importants. Le 28 mai, on apprend que les frères Allan (Allan Lines) sont en ville et séjournent au Château Frontenac. M^{me} Paton, épouse d'un propriétaire d'usine de Sherbrooke, y est aussi. Nous remarquons que les médias rapportent les déplacements des gens qui, à leur tour, consentent à ce qu'on diffuse des renseignements sur leur vie personnelle. Voici une sorte de blogue par journaux interposés, geste qui n'est pas étranger à nos pratiques contemporaines sur Facebook.

Dans son ouvrage traitant des années 1900 à 1914, *The Vertigo Years*, Philip Bloom explique que les gens, à l'époque, sont conscients du fait que tout est en train de basculer : l'économie, la culture, la société. Il en ressort un sentiment collectif d'exaltation, mais aussi d'anxiété, de malaise. Il est tout à fait possible que la tendance généralisée vers le mouvement, les migrations, le tourisme a eu pour effet d'amplifier l'impression de vertige. Il se peut que la culture émergente de *l'entertainment*, articulée autour de puissants médias, constitue une réponse dans un contexte de grands changements. Le vaudeville, le music-hall, Charlie Chaplin seraient des antidotes contre les insécurités que le changement engendre. Après mai 1914, rappelons qu'on assiste à deux conflits mondiaux, à plusieurs crises économiques, à l'explosion de bombes atomiques, à des génocides, etc. Décidément, les vertiges de nos grands-parents nous rappellent nos propres angoisses, en 2014. Il suffit d'examiner quelques fragments de notre histoire pour s'en persuader. ■

John Willis
Musée canadien de l'histoire

PATRIMOINE

« À PRÉSENT DES [FRANÇAIS] ON PREND LE GOÛT, L'USAGE » LA FRANCOPHILIE DES ÉLITES CANADIENNES-FRANÇAISES AU TOURNANT DU XX^E SIÈCLE

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, l'intérêt pour la France croît sensiblement au Québec. Bien que les liens avec la France n'aient jamais été rompus depuis la Conquête, après le passage de *La*

Capricieuse (1855), le regard des élites canadiennes-françaises se tourne de plus en plus assidûment vers leur ancienne métropole. On s'en inspire lors de la création de nouveaux établissements d'enseignement supérieur, on en cherche la

reconnaissance littéraire et on développe des relations diplomatiques avec ce pays. Les voyages de Canadiens français en France se font de plus en plus fréquents et la présence française au Québec s'accroît. L'immigration française augmente

sensiblement dans le dernier tiers du XIX^e siècle alors que bon nombre de musiciens et de comédiens en provenance de l'Hexagone contribuent à faire connaître la culture de leurs pays au Québec. Dans ce contexte, plusieurs Canadiens français développent un vif intérêt pour la culture française et la francophilie devient un symbole d'appartenance aux élites.

La culture de l'Hexagone rayonne tant au Québec qu'elle pousse les notables les plus francophiles à insérer les Français, installés dans la province ou simplement de passage, dans leur réseau de sociabilité, voire à leur donner une place prépondérante au sein de celui-ci. Ainsi, dès l'arrivée d'un consul français au Québec, en 1859, sa résidence devient un lieu de rendez-vous prisé par les élites de la ville de Québec. Selon Pierre Savard, « tout ce que la société de la ville de Québec compte de beaux esprits, les Parent, les Garneau, les Ferland, les Chauveau, les La Rue, les Casgrain et les Taché » se retrouvent chez le consul Charles-André-Philippe Gauldrée-Boileau. Ses successeurs – sauf exception – connaissent le

même succès : Albert Lefavre (en poste de 1875 à 1881) noue de nombreuses amitiés avec des personnalités canadiennes, Georges Dubail (en poste de 1886 à 1890) réussit à réunir certaines des personnalités les plus en vue de l'époque autour de lui pour fonder la Chambre de commerce française de Montréal en 1886 alors qu'Alfred Kleckowski (en poste de 1894 à 1906) est considéré par l'Université Laval comme un précieux « ami » et reçoit de cette institution un doctorat *honoris causa*, le 18 juin 1900. Plus qu'une simple mode, la francophilie devient également un symbole d'appartenance aux élites au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle. À l'époque, il est de bon ton de connaître la France pour briller dans les salons.



Archambault 1862 NOTRE-DAM^E

« Raoul Dandurand, vers 1900 » Le sénateur Raoul Dandurand (1861-1942) est considéré comme l'un des Canadiens français les plus francophiles de son époque. On lui doit, entre autres, la création du Comité France-Amérique de Montréal (1912). Cet organisme, qui réunit bon nombre des notables les plus influents de la métropole, œuvre au développement de relations culturelles, économiques et artistiques entre le Canada et la France. (BAnQ, Centre d'archives de Québec, Collection Centre d'archives de Québec, P1000, S4, D83, PD9-2).

Dans son journal, la femme de lettres Joséphine Marchand rapporte que « comme j'aime l'étude et que je suis les événements politiques de mon pays et de la France, je constate que les personnes instruites aiment assez à causer avec moi ». Ainsi, lorsqu'elle rencontre pour la première fois le jeune avocat Raoul Dandurand, elle lui demande s'il s'intéresse « aux choses de la France », condition nécessaire, semble-t-il, pour être véritablement digne d'intérêt à ses yeux. Puis, pour lui prouver qu'elle s'inscrit aussi dans cette culture, elle lui signale qu'elle lit les journaux français que son père reçoit.

L'attrait pour la France devient même un facteur distinctif permettant de départager d'une part, les élites et, d'autre part,

le peuple. Pour Raoul Dandurand, « la masse [populaire] n'a gardé qu'un sentiment platonique pour le pays de ses origines » et il ne peut pas « lui reprocher cette absence ou cet affaiblissement de sentiment » pour la France, car celle-ci « l'a complètement abandonné ». Les élites, cependant, se doivent de s'inscrire dans une culture élitaires au sein de laquelle la France constitue un idéal, un modèle à atteindre pour être digne de son rang afin de se démarquer de la « pensée populaire » : « Notre état colonial et notre modeste situation poussent une élite à se retourner vers la France pour y puiser tout ce qui lui manque ici ». La francophilie devient donc un facteur permettant de jauger l'appartenance aux élites.

Dans ce contexte, il importe de tenir compte de cet intérêt pour la France dans l'éducation offerte aux notables de demain. Déjà, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, quelques personnes aisées font bénéficier leurs enfants de leur abonnement à des journaux français et les encouragent à cultiver un amour pour la France. C'est toutefois dans le premier tiers du

XX^e siècle que l'amour de ce pays est largement intégré dans l'éducation des jeunes élites. En 1917, Raoul Dandurand affirme même que « toute la pensée [de la jeunesse instruite] se nourrit de la pensée française ». Qui plus est, en janvier 1938, Dandurand participe à la fondation du Collège Stanislas de Montréal, filiale du prestigieux établissement d'enseignement parisien du même nom. Avec l'établissement de cette école offrant une formation française en plein cœur d'Outremont, lieu de résidence par excellence des élites canadiennes-françaises, il est désormais possible de transmettre encore plus aisément la francophilie aux notables de demain. ■

Alex Tremblay

GEORGE-ÉTIENNE CARTIER

(1814-1873)

George-Étienne Cartier est né le 6 septembre 1814, à Saint-Antoine-sur-Richelieu. Après des études au collège de Montréal, il devient membre du Barreau du Bas-Canada, en 1835. Il exerce en pratique privée à Montréal où sa clientèle compte les sulphiciens et la compagnie du chemin de fer du Grand Tronc. Il appuie les Patriotes et participe à la bataille de Saint-Denis, en novembre 1837. Il s'enfuit aux États-Unis et revient après l'amnistie d'octobre 1838.

Il est élu député de Verchères à l'Assemblée législative du Canada-Uni, en 1848. Son mandat sera reconduit en 1851, 1854, 1855 et 1858. Il représente ensuite le comté de Montréal-Est de 1861 à 1867. Après la Confédération, il est élu à nouveau député de Montréal-Est à la Chambre des communes et, en vertu du double mandat, député de Beauharnois à l'Assemblée législative du Québec. Battu aux élections fédérales de 1872 dans Montréal-Est, il est élu dans le comté de Provencher (Manitoba) et conserve ces sièges jusqu'à son décès. Il devient ministre en 1855 dans le cabinet MacNab-Taché, puis dans celui de Taché-Macdonald l'année suivante. Il forme deux ministères avec John A. Macdonald de 1858 à 1862. Il redevient procureur général dans les gouvernements qui se succèdent jusqu'en 1867. Il participe aux conférences de Charlottetown, de Québec et de Londres qui donneront lieu à la naissance de la Confédération canadienne le 1^{er} juillet 1867. Il est nommé ministre de la Milice et de Défense en 1867. Il meurt en fonction le 20 mai 1873, à Londres, où il s'était rendu à la suite de problèmes de santé l'automne précédent. Il avait épousé Hortense Fabre en 1846, fille du



Avers et revers de la médaille sir George-Étienne Cartier. (Coll. Yves Beauregard).

maire de Montréal, Édouard-Raymond Fabre (1799-1854).

La reine Victoria l'a fait baronnet en 1868. Il est l'auteur de la chanson bien connue *O Canada, mon pays, mes amours*.

L'idée de commémorer la mémoire de Cartier a fait son chemin depuis son décès et c'est en 1911, lors d'un banquet au Monument national, à Montréal, que l'on forme un comité sous la présidence d'Eugène W. Villeneuve. L'année 1914 devait marquer le centenaire de la naissance de Cartier et le cinquantième anniversaire des conférences de Charlottetown et de Québec. Toutefois, la Première Guerre mondiale fait surseoir aux projets élaborés. Le retour de la paix permet donc l'érection des statues de Cartier à Montréal, Ottawa et Saint-Antoine en 1919 et à Québec en 1920.

Pour souligner ces événements, on fait graver une médaille, l'une des plus belles de notre répertoire, « un travail d'une exécution remarquable, particulièrement soignée », selon l'avocat et numismate Raymond Boily.

Le graveur n'est pas connu, mais la médaille a été frappée par la maison

montréalaise Caron et frères. Elle est en deux modules, l'un d'un diamètre de 80 mm, en bronze et en argent, pour les invités d'honneur et l'autre de 35 mm, en bronze, pour le grand public. Trois exemplaires en or sont offerts au roi George V (qui avait, depuis Londres, présidé la cérémonie du dévoilement du monument Cartier à Montréal, en 1919), au président des États-Unis et au président de la République française.

Sur l'avvers, apparaît le buste de Cartier et la légende « Sir George-Étienne Cartier, baronnet, 1814-1914 ». « L'effigie de Cartier est traitée avec vigueur, sans mollesse. On ne retrouve pas le style évanescent de l'époque, mais de la fermeté et une certaine noblesse dans les traits : le graveur a su idéaliser sans complaisance le personnage, ce qui était alors peu courant » (Raymond Boily).

Le revers reproduit les armes de Cartier qui lui ont été concédées à la suite de son anoblissement, avec sa devise « Franc et sans dol », surmontée du titre de sa célèbre chanson : *O Canada, mon pays, mes amours*. ■

Denis Racine, AIG

REGARDS SUR LA GESTION DU PATRIMOINE URBAIN

Les villes se transforment. Au cœur de ce mouvement, qu'il soit brusque et rapide ou lent et presque imperceptible, le patrimoine urbain est toujours menacé. Les changements économiques, sociaux, culturels ou technologiques bousculent, à n'en pas douter, les formes et les fonctions urbaines et remettent en question, du même coup, la pertinence ou l'adaptabilité des structures anciennes. On le sait, l'obsolescence et la perte d'usage, qui fondent la notion de patrimoine, représentent un immense défi. Il l'est d'autant plus que nos sociétés sont passées, pour reprendre les mots de l'urbaniste Jean-Claude Marsan, d'un patrimoine de contemplation à un patrimoine d'utilisation. En effet, il n'y a pas si longtemps, la fonction du patrimoine en était essentiellement de délectation historique ou esthétique. Au Québec, la création

des arrondissements historiques dans les années 1960 a tranquillement bousculé cette conception. Certes, la tentative de mettre en valeur les quartiers anciens pour en faire des musées à ciel ouvert a perpétué l'ancienne tendance, qui est aujourd'hui parfois accentuée par les promesses du tourisme culturel, l'un des secteurs de l'industrie touristique en pleine croissance. Toutefois, la réalité de la gestion d'un territoire a fini par transformer les pratiques, à tout le moins, par les influencer fortement.



Le programme de restauration des bâtiments patrimoniaux, mis sur pied par la Ville de Québec avec le ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine, est l'une des études de cas présentées. (Photo : Martin Drouin)

Depuis longtemps, bien des intervenants ont voulu démontrer que le patrimoine n'agit pas comme un frein au développement des villes, mais qu'il pouvait être un levier ou un moteur dans leur renouvellement. C'est le pari que fait l'Organisation des villes du patrimoine mondial (OVPM) dans un rapport déposé en octobre 2012 et intitulé : « Villes historiques en développement : des clés pour comprendre et agir ». Le document est divisé en deux parties. La première présente la synthèse d'une étude

menée entre 2008 et 2012. La deuxième compile une quarantaine d'études de cas sur la conservation et la gestion des villes historiques. L'étude prend appui sur le réseau des 240 villes inscrites sur la liste du patrimoine mondial. Une équipe a développé un questionnaire pour recueillir des exemples pratiques d'intervention sur le terrain. Chaque cas est présenté selon le même modèle. On y découvre des problématiques particulières auxquelles des projets ont tenté d'apporter une solution. On y présente les différents acteurs inscrits dans le processus, les outils de gestion développés, les sources de financement impliquées et d'autres renseignements pratiques. Plus encore, y sont aussi déclinés les résultats concrets, l'articulation du projet avec les valeurs patrimoniales et, enfin, le questionnement qui émerge de l'expérience menée. Bref, chaque cas

cumule une foule de renseignements précieux pour comprendre la mécanique interne de chaque projet.

Les deux parties du document s'avèrent d'un enseignement fort utile pour mieux comprendre la gestion du patrimoine et les défis qui lui sont associés. Certes, le document n'est évidemment pas sans lacune. Nous pourrions critiquer la méthode de collecte des données, le faible nombre d'études de cas ou encore le choix de ne pas traduire toutes les contributions en français. Chacun de

ces biais influence la validité générale de l'étude. Il ne faut toutefois pas s'en détourner pour autant. Comme je le soulignais précédemment, le caractère systématique de la présentation des études de cas est déjà une belle réalisation. Plus encore, l'analyse transversale qui en est faite est également riche d'enseignement. Il est d'abord assez remarquable que tous les projets présentés « visent toujours à répondre à une pression qui menace le fonctionnement et/ou

la conservation » de la ville historique. Malgré les plans de gestion dont dispose chaque ville, il semble excessivement difficile d'anticiper les dangers qui guettent la pérennité du patrimoine. Il faut également souligner les dix problématiques qui émergent des études de cas : celles liées à la connaissance, à la gouvernance, à la morphologie urbaine, à l'espace public, au monument, à l'habitat, à la diversité socioéconomique, au tourisme, aux infrastructures et à la

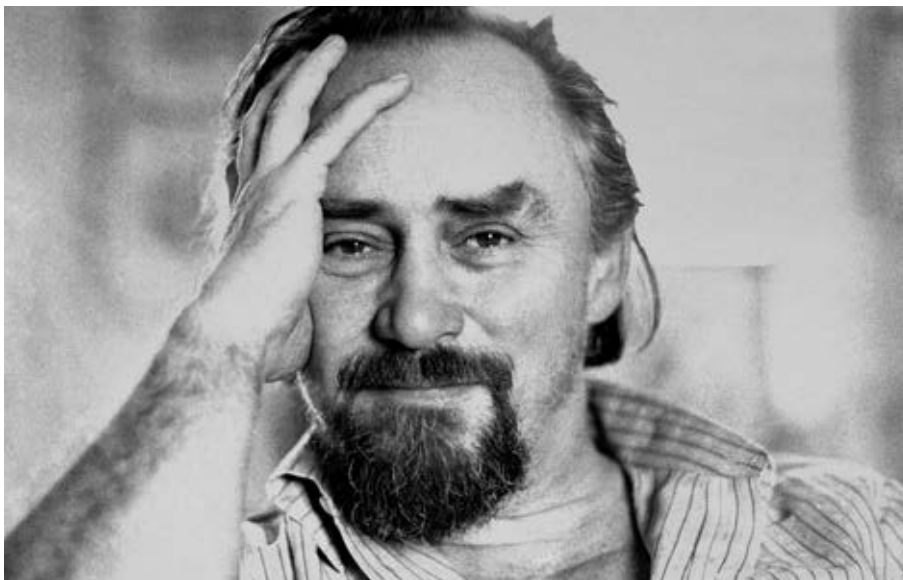
mobilité. Analysées à l'aune de la conservation, des usagers et des gouvernements locaux, elles permettent de bien saisir la diversité des défis en jeu. L'étude, facilement accessible en téléchargement sur le site de l'OVP, permet, à n'en pas douter, de jeter de multiples regards sur la gestion du patrimoine urbain. ■

**Martin Drouin, professeur
Département d'études urbaines et
touristiques, ESG UQAM**

EXPOSITIONS

PIERRE GAUVREAU LE PEINTRE « EXPLORÉEN »

Qu'ont en commun le manifeste iconoclaste *Refus global* écrit en 1948, l'émission *Pépinot et Capucine* qui, dans les années 1950 et 1960, fut le premier *success story* de la télévision destinée aux enfants, le long métrage atypique *X-13* réalisé en 1971 par l'écrivain et cinéaste Jacques Godbout ainsi que la série culte de la télévision des années 1980 *Le temps d'une paix* qui portait sur une société rurale et traditionnelle dans un Québec en route vers la modernité à l'aube du XX^e siècle? La question peut sembler saugrenue, voire même canular. Et pourtant, il y a une bonne réponse et c'est Pierre Gauvreau. En effet, il a cosigné le premier, réalisé la seconde, produit le troisième pour le compte de l'Office national du film et écrit la quatrième. Jusqu'au 28 septembre 2014, le Musée de la civilisation à Québec dirige ses projecteurs vers ce créateur multidimensionnel et propose une surprenante exposition intitulée *Pierre Gauvreau. J'espérais vous voir ici* qui met en évidence son œuvre



Pierre Gauvreau à Abercorn en 1976. Photo : Jeanine Carreau, ©Archives Pierre Gauvreau – Jeanine Carreau / SODRAC, 2013.

picturale et confirme la place importante occupée par cet homme d'exception dans le paysage culturel québécois. Dans une entrevue qu'il accordait en 1979, Pierre Gauvreau déclarait : « Ma peinture à moi, je dirais que c'est mon

interprétation du monde extérieur, mais pas seulement plastique. Dynamique. C'est une manière de restituer l'espace, recodé chaque fois à travers mon expérience, et dans la mesure du possible, sans censure rationnelle ». Toute

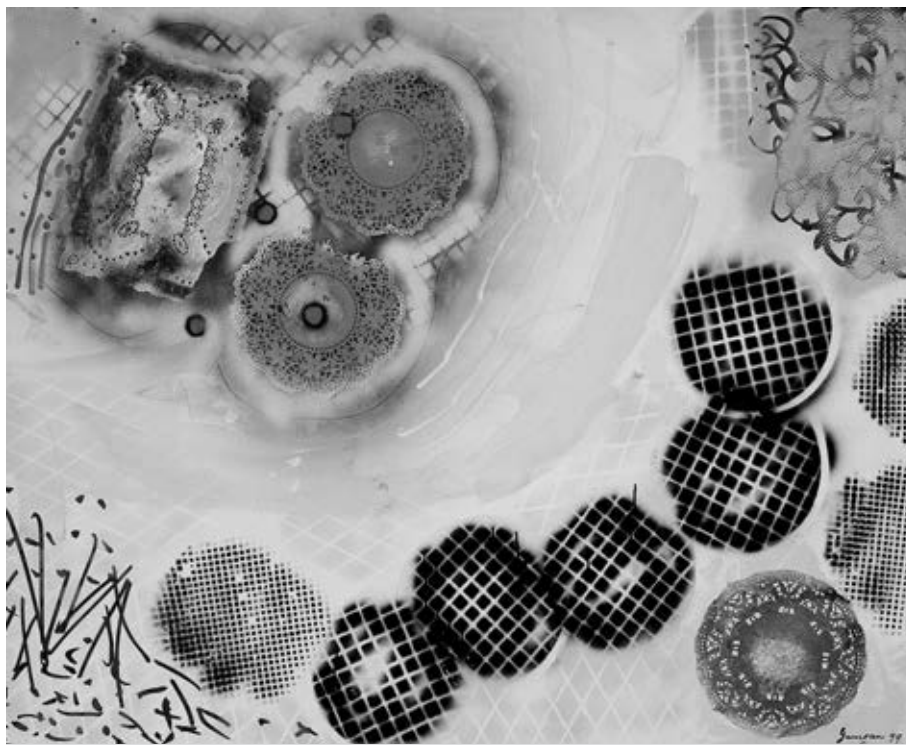
l'exposition se retrouve sous ce parapluie esthétique.

Dès l'entrée en salle, un long corridor. Gauvreau le jeune y affiche son individualité et sa personnalité forte. Il n'a que dix-neuf ans, mais déjà Paul-Émile Borduas remarque son talent. Celui-ci écrira plus tard : « Pierre le peintre-né. La peinture révolutionnaire la plus sereine qui soit [...] C'est la détente dans l'oasis inespéré, l'ordre imprévu d'un monde neuf dans la vieillesse aigrie de celui qui nous entoure ».

La vingtaine d'œuvres, regroupées sous le titre *Regards d'avant-garde*, sont vigoureuses, en mouvement, expressives. Les couleurs sont chaudes et vibrantes. Les titres surprennent par leur densité poétique : *Pulsion allègre, grave, jaune, assoiffée* (1944), *Aspiration lucide accrochée dans les cerceaux* (1944). En parallèle, une toile de Borduas, *L'éternelle Amérique*, datée de 1946. L'influence du maître est perceptible. Pour l'instant. À mi-chemin, un présentoir vitré : une photographie de ce groupe qu'on appelle déjà les Automatistes, un exemplaire du *Vierge incendié* du poète québécois Paul-Marie Lapointe, et surtout un exemplaire du *Refus global* que Pierre Gauvreau a imprimé chez sa mère. Émotion.

Mais Gauvreau n'est pas homme de catéchisme quel qu'il soit. Il croit intensément à la liberté de penser, de dire et de créer. « La liberté intérieure, c'est la liberté qui nous est donnée face à la vie, par le fait qu'on a repéré ce que l'on est réellement, en dehors des conventions, en dehors de l'éducation », dirait-il plus tard. Pour l'instant, Gauvreau l'insoumis prend ses distances vis-à-vis l'« anarchie resplendissante » proposée par les Automatistes.

Audacieux, provocateur, homme de toutes les libertés, il s'engage dans l'aventure télévisuelle radio-canadienne et pose les jalons d'un imaginaire québécois avec des émissions comme *Pépinot et Capucine*, *Radisson*, *CF-RCK* et *D'Iberville*. Parallèlement, au début des années 1960, Gauvreau commence à peindre sur de grandes surfaces. *Suite*



Pierre Gauvreau. *J'espérais vous voir ici*, 1999. Techniques mixtes sur toile. Collection particulière ©SODRAC.

en jaune et rouge et *Verglas d'été*, deux toiles de 1961, témoignent de sa joie de créer. L'expression y est plus lumineuse, les tonalités plus affirmées, la lumière plus présente. Des profondeurs de l'inconscient, des formes naissent hors du temps et de l'espace. Paroles de Gauvreau : « Ce que je veux voir, c'est une chose que je n'ai jamais vue ».

Et puis le silence. Il faudra attendre jusqu'en 1976 pour que Gauvreau reprenne ses pinceaux, toujours aussi insoumis. Ludique également ainsi qu'en témoignent les œuvres inspirées du « cadavre exquis » cher aux créateurs surréalistes. Mosaïques visuelles qui expriment le partage privilégié d'une parcelle d'éternité. Dans la matière picturale s'inscrit l'amitié qui relie Gauvreau à ses proches les plus intimes : Janine Carreau, sa dernière compagne, mais aussi Nicole Leblanc, Pascale Montpetit, Charles Binamé. « Ce que je cherche, ce ne sont pas des amis qui pensent comme moi, ce sont des amis qui pensent ».

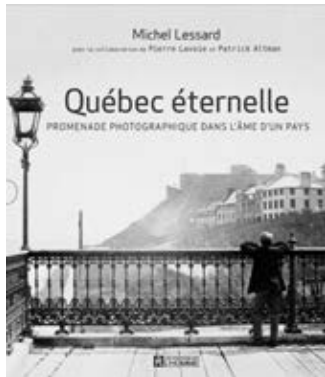
L'apothéose de cette exposition est sans aucun doute la présentation des treize tableaux constituant le cycle *Les insou-*

mis, réalisé par Gauvreau entre 1948 et 2004. Fascinantes compositions visuelles utilisant diverses techniques, du collage à l'aérosol. La disposition en demi-cercle, imaginée par Charles St-Gelais, rappelle les installations d'œuvres religieuses dans les dômes des cathédrales. De *Giordano Bruno, 1548-1600 (Insoumis n° III)*, astronome qui fut condamné au bûcher, à *Fleury Mesplet, 1734-1794 (Insoumis n° X)*, premier imprimeur-libraire de Montréal et Pierre Bourgault (*Insoumis n° VI*), Gauvreau rend hommage à ces êtres d'exception qui ont traversé l'Histoire et dont il est l'héritier.

Pierre Gauvreau. J'espérais vous voir ici est une exposition qui trouve son écho chez un autre grand rebelle, Claude Gauvreau, frère aîné de Pierre, qui se suicide en 1971. Dans *La charge de l'original épormyable*, Gauvreau l'aîné écrit « Il faut poser des actes d'une si complète audace que mêmes ceux qui les réprimeront devront admettre qu'un pouce de délivrance a été conquis pour tous ». Pierre Gauvreau nous a légué cet espace de liberté. ■

Serge Pallascio

Michel Lessard, avec la collaboration de Pierre Lavoie et Patrick Altman. *Québec éternelle, promenade photographique dans l'âme d'un pays*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 2013, 480 p.



Michel Lessard est l'homme de tous les combats et de tous les défis. Il est auteur, enseignant, historien, conférencier, documentariste et quoi encore. Depuis plus de 40 ans, il poursuit sa quête de notre identité. Il a recensé les objets de notre culture matérielle. Ses encyclopédies sur la maison traditionnelle, le meuble et les objets de la vie quotidienne nous ont révélés à nous-mêmes. Il a retracé le fil de l'évolution historique et anthropologique de l'île d'Orléans dans un livre qui n'a d'égal que le célèbre *Île d'Orléans* de Pierre-Georges Roy. Il a célébré en paroles et en images la beauté unique de Québec en s'associant à des photographes aussi reconnus que Claudel Huot. Aujourd'hui, il extirpe de l'oubli les premières images photographiques qui ont donné à voir une ville de Québec à la fois moderne et médiévale, où l'urbanité côtoie la campagne, où la révolution industrielle remet en question l'idéologie d'une société rurale. Bref, une ville où « le passé porte le présent comme un enfant sur ses épaules » pour reprendre la belle métaphore de Robert Lepage dans son film *Le Confessionnal*. *Québec éternelle* est le point d'aboutissement d'une suite de rencontres entre un homme d'images, Michel Lessard, et ces hommes de lumière que furent les pionniers de la photographie. Cela

débuta en 1987 avec la publication de deux ouvrages : *La Photo s'expose* dont le prétexte est les 150 ans de photographie à Québec et *Les Livernois, photographes*, un livre hommage à une dynastie qui, au gré des générations, a été un des piliers de l'aventure photographique à Québec. En 1992, Michel Lessard récidive avec la publication de *Québec, ville du patrimoine mondial* dans lequel il s'attache aux images oubliées de la vie quotidienne de 1858 à 1908 selon six points de vue, de la ville d'architecture à la ville industrielle. Son dernier opus, *Québec éternelle*, emprunte ce qu'il y avait de meilleur dans les ouvrages précédents, en fait une synthèse exhaustive et clôt ce cycle consacré aux hommes de lumière. C'est un livre inclusif. Ils sont tous là. Ceux qui prirent racine à Québec et eurent pignon sur la rue Saint-Jean. Les Livernois, bien sûr, de Jules-Isaïe Benoit, dit Livernois, à Jules Livernois, ainsi que Louis-Prudent Vallée, Marc-Alfred Montminy et William Ellisson. Ceux aussi qui ne furent que de passage, mais n'en prirent pas moins le temps d'immortaliser la « Gibraltar d'Amérique ». Les Montréalais Alexander Henderson et William Notman, les Américains Benjamin et Edward Kilburn, le Britannique William England, l'Irlandais Samuel McLaughlin et tous les autres. Tel le bonimenteur qui, au temps du cinéma non parlant, se plaçait à côté de l'écran et commentait l'action – il mentait bien! – Michel Lessard nous propose un vaste panorama synthétique de ce nouvel art. Il observe et commente le travail des pionniers de cette forme d'écriture alors qu'ils s'approprient l'espace visuel dans lequel trône majestueusement Québec. Il explique l'évolution des moyens d'expression auxquels ils auront recours : daguerréotype, calotype, ferrotypage, papier albuminé, cartes cabinet, vues stéréoscopiques, etc. Il procède à un regroupement thématique du corpus visuel : architecture, institutions religieuses, présence militaire, industrie du bois et construction des navires, lieux de villégiature. Il établit une chronologie

de l'apparition d'espaces géographiques spécifiques dans le marché des images. L'auteur note : « Tous les photographes seront séduits par cette cité d'allure médiévale, et ceux d'ici comme ceux venus d'ailleurs, exploitant un marché attrayant de l'image, nous donneront leur version de cette ville exotique, unique en Amérique ».

Jamais un ouvrage sur Québec n'avait proposé autant d'images diversifiées d'un aussi grand nombre d'artistes de la lumière. Avec plus de 600 photographies de toutes dimensions, de la vignette au panorama triple page, *Québec éternelle* est un beau et grand livre qui permet de comprendre nos racines et notre identité. Il convient également de souligner l'apport exceptionnel des deux collaborateurs qui ont participé à cette folle aventure : Pierre Lavoie et Patrick Altman. Au premier, nous devons le virage technologique qu'a pris cet ouvrage en introduisant un volet 3D disponible sur un DVD qui l'accompagne. Le résultat est fascinant. La galaxie Gutenberg en est secouée. Marshall McLuhan aurait aimé cette rencontre inusitée du stéréogramme du XIX^e siècle et de l'image numérisée du XXI^e siècle. Quant au second, nous lui sommes redevables de l'exceptionnelle qualité visuelle de l'ouvrage, de la netteté des images reproduites jusqu'à la conception graphique de l'ensemble. D'aucuns pourront émettre des réserves sur le ton parfois hagiographique emprunté par l'auteur. Il n'empêche que *Québec éternelle* est un livre aussi incontournable que le furent, en 1900, *Québec et Lévis à l'aurore du XX^e siècle* d'Adolphe-Basile Routhier ou, en 1928, *L'île d'Orléans* de Pierre-Georges Roy. Plusieurs pays, dont l'Angleterre et le Canada, ont leur poète officiel nommé par le Parlement. S'il fallait élire un poète officiel de la ville de Québec, Michel Lessard serait celui-là.

Serge Pallascio



Régis Messac. *Smith Conundrum. Roman d'une université américaine*. Paris, Éditions Ex Nihilo, 2010 [1942 pour la première édition], 181 p.



L'origine rocambolesque de ce livre constituerait presque en soi un roman. Écrivain et enseignant originaire de France, Régis Messac (1893-1945) a été professeur à l'Université McGill durant les années 1920. De retour en France, en 1929, il rédigea ce roman terminé en 1931, mais publié discrètement en 1942 chez un petit éditeur français. Son nom est resté oublié pendant plusieurs décennies.

Outre le style élégant de Régis Messac, l'intérêt de ce livre réside dans son propos puisque ce roman satirique décrivant le monde universitaire dans un campus imaginaire quelque part en Amérique dérive en fait du séjour mont-réalis de cet homme de lettres venu de Paris. En réalité, ce collège inexistant – ici nommé « Smith Conundrum » – correspond à l'Université McGill. Sans mentionner nommément la ville de Montréal, l'auteur y décrit un campus près de la montagne, un quartier cosmopolite et des personnes qui correspondent éloquentement à la réalité de l'époque. Parmi les références typiques au Québec, il mentionne au passage « l'été indien » (l'auteur indique « *Indian Summer* », et non l'été des Indiens, p. 137).

À la manière d'une chronique, *Smith Conundrum* raconte le quotidien du

professeur André J. Pluche qui enseigne l'histoire littéraire à des étudiants anglophones qui s'intéressent davantage au football qu'à leurs cours de français (p. 25). Déçu, l'enseignant venu d'Europe était souvent dépassé par ses classes : « Il se sentait perdre pied dans cette mer d'ignorance » (p. 24). Le ton du romancier est critique et souvent ironique : dès la première page, le professeur Pluche soupire en songeant au coût des nouvelles portes du campus (50 000 \$) alors que ses supérieurs lui avaient refusé l'augmentation de 45 \$ qu'il demandait (p. 19). L'ouvrage se conclut sur une note de désillusion : « C'est clair, parbleu : l'Université n'est qu'un joujou de luxe, un meuble décoratif et inutile, entretenu par le superflu des banquiers » (p. 163). On redécouvrit, à partir de 1972, l'œuvre romanesque de Régis Messac grâce aux recherches du professeur Marc Ange-not (rattaché à l'Université McGill), qui signe une préface instructive (p. 7-15). Jouissant d'une postérité inattendue et posthume, Régis Messac est désormais considéré comme un précurseur d'un nouveau genre littéraire nommé « roman de campus », qui raconte ou transpose d'une manière plus ou moins réaliste la vie universitaire, les luttes de pouvoir et les rivalités mesquines entre certains professeurs (p. 13). En postface, Robert Michel propose des pistes révélatrices afin de comparer les personnages du roman avec des personnalités et des lieux réels de l'Université McGill, y compris les nouvelles portes du campus installées à grands frais en 1925 (p. 167-180).

Yves Laberge



Guy Cloutier. *Ces bois qui pleurent*. Montréal, Éditions du Noroît, 2010, 62 p. (Coll. « Lieu dit »)

Guy Cloutier livre un récit poétique doux-amer issu de ses souvenirs d'enfance rapiécés, « une invitation à se lais-

ser glisser dans l'espace du dedans et à dériver au gré de ce courant intérieur » (p. 18.). Par la fenêtre de son bureau donnant sur Limoilou, paysage-racine, l'auteur se rappelle, dévoilant une vie d'arrière-cour où l'innocence a laissé place à la conscience.

Publié dans la collection « Lieu dit », qui propose une rencontre entre un écrivain et un lieu, *Ces bois qui pleurent* fait revivre le passé intimiste de l'essayiste et poète Guy Cloutier, dans les ruelles ingrates de sa jeunesse jusqu'à la boue disparue de la Cavée aux berges de la rivière Lairet. Puis, de lieux-métis en lieux-écrits, l'auteur entraîne sa mémoire vagabonde du Québec à la Corse, de Limoilou à Montegrosso, source d'émancipation et de littérature. Mais le retour au pays natal se narre dans une géographie complexe, oubliant de respirer, pour s'anéantir, pour « tenir la route jusqu'aux étoiles » (p. 12), pour jouer à mourir.



Illustré par des photographies de Johanne Tremblay, ce petit recueil est porté par l'émotion des lieux sur l'errance du poète devenu adulte. La prose y voyage, s'arrête un instant pour témoigner, puis repart vers cette liberté d'étranger si durement acquise. S'exprimant à la troisième personne, fort singulière, la voix qui en surgit est teintée d'authenticité et de générosité.

Pascal Huot



Earle Lockerby. *La Déportation des Acadiens de l'Île-du-Prince-Édouard*. Traduit de l'anglais par Robert Pichette. Montréal, Les Éditions au Carré, 2010 [2008], 166 p.

1755 reste la date mémorable de la déportation des Acadiens qui s'étaient établis dans un lieu rebaptisé Nouvelle-Écosse. La date de 1758 reste moins connue; elle correspond à la déportation de 4 250 Acadiens de ce qui se nommait l'île Saint-Jean, devenue l'île du Prince-Édouard sous le Régime britannique. Initialement, une version en anglais était parue en 2008 sous le titre « *The Deportation of the Prince Edward Island Acadians* », qui dérivait d'un article du même nom paru en 1998 dans la revue *Acadiensis*.



Le récit de ce moment méconnu de l'histoire de la Nouvelle-France insiste sur le quotidien pénible des Acadiens; l'auteur y évoque chronologiquement la vie difficile des colons français avant 1758 et depuis leur arrivée sur l'île dès 1720, rappelant les interminables traversées transatlantiques, les maladies parasitaires, le quotidien difficile de certains Acadiens, les famines de 1757 et 1758 (p. 87). On mentionne également certains lieux d'exil des déportés : la France, la côte américaine, les îles de Saint-Pierre-et-Miquelon (p. 59). Se

basant principalement sur des archives britanniques et des ouvrages anglais, ce livre reste de ce fait marqué du point de vue britannique pour décrire cette autre déportation des Acadiens (p. 20). Earle Lockerby écrit à plusieurs endroits sa volonté de briser l'idéalisation de l'Acadie d'avant la déportation telle que racontée par Henry Longfellow dans son fameux poème *Évangeline* (p. 119). Se concentrant sur les principaux personnages de l'histoire militaire britannique, l'iconographie du livre confirme ce point de vue du conquérant (p. 36, 42, 50).

Même si des répertoires plus complets existaient ailleurs, les généalogistes apprécieront peut-être de trouver en annexe de ces pages la liste des noms des familles déportées vers la France, dont les Aucoin, les Blanchard, les Pitre, les Prétieux, les Trahan, et tant d'autres (p. 149-152). On pourrait reprocher à l'auteur, qui n'est pas historien de formation, de ne pas avoir fourni les sources exactes des données citées dans ce livre, qui d'ailleurs contient très peu de notes en bas de page et seulement six pages de bibliographie (p. 155-160). C'est le principal défaut de ce livre, qui invalide la partie la plus substantielle de son propos. Cette lacune pose problème tout au long du livre, mais particulièrement dans l'avant-dernier chapitre qui veut contester ce que l'auteur considère comme des « mythes » reliés à la déportation de 1758, en voulant nier que des destructions injustifiées aient eu lieu sur l'île Saint-Jean (p. 124). En guise d'unique preuve, Earle Lockerby mentionne simplement un passage d'une lettre du gouverneur britannique de l'époque (reproduite en fac-similé) pour contredire les écrits de l'historien Henri-Raymond Casgrain : « D'autres témoignages indiquent également que les maisons, les églises, les moulins et les granges ne furent pas incendiés » (p. 127). C'est un contre-argument très mince pour tenter de contester un aspect si important de l'histoire acadienne.

Les historiens soucieux de se référer à des sources vérifiables pourront consulter l'excellent livre de Nicolas Landry et Nicole Lang (*Histoire de l'Acadie*, Sillery, Septentrion, 2001). En outre, sur ce sujet particulier de la déportation de 1758 et ses conséquences, on lira avec profit la thèse de doctorat de Jean-François Mouhot, adaptée sous le titre *Les Réfugiés acadiens en France* (Septentrion, 2009), qui a reçu le prix Pierre-Savard, en 2010. Quant à cette *Déportation des Acadiens de l'Île-du-Prince-Édouard* de M. Lockerby, celle-ci pourra assurément alimenter des débats d'historiens éclairés sur la valeur des sources premières et sur la construction de la mémoire collective de cette Acadie qui ne veut pas mourir.

Yves Laberge



Collectif par la Société historique de Saint-Côme de Kennebec et de Linière. *Saint-Côme-Linière, au fil du temps*. Québec, Les Éditions GID, 2012, 207 p. (Coll. « 100 ans noir sur blanc »).

Les archives photographiques sont un moyen simple et efficace d'apprendre une foule de choses sur l'histoire d'une région ou d'une période donnée. Pour quiconque désire découvrir en images une région particulière du Québec, la collection « 100 ans noir sur blanc » est la façon idéale d'allier connaissance et divertissement.

Cette fois, les éditions GID nous proposent de découvrir Saint-Côme-Linière dans la Beauce, entre 1860 et 1960, par le biais de près de 200 photographies d'archives et d'anecdotes.

Le livre *Saint-Côme-Linière, au fil du temps* est le fruit d'une multitude de recherches et d'une compilation impressionnante d'informations recueillies par la Société historique de Saint-Côme. L'ouvrage aborde donc une variété de thèmes culturels, sociaux, économiques, religieux, militaires et architecturaux.

Tout au long de l'œuvre, le lecteur est saisi par la beauté, la qualité et la profondeur des illustrations de ce volume. L'expression « une image vaut mille mots » prend alors tout son sens. Le court récit des événements qui ont marqué cette région au fil des ans ne fait qu'ajouter un peu plus de détails à un document visuel déjà entier.



Le style littéraire montre la grande fierté des habitants de Saint-Côme-Linière. Il serait difficile de leur en vouloir, car ils ont toutes les raisons d'aimer leur coin de pays. Cette région a connu ses moments heureux de croissance économique et de prospérité avec la création de plusieurs moulins, commerces, magasins et hôtels, mais elle a également eu son lot d'épreuves avec l'exode rural ainsi que d'autres événements très douloureux comme un gigantesque incendie, en août 1926 (p. 39 à 45).

L'ouvrage accorde aussi une très grande place au travail de la terre et aux responsabilités des agriculteurs, sans oublier la production des produits de l'érable au printemps ainsi que l'exploitation du bois.

Certes, les habitants de Saint-Côme sont des gens de foi et ils le prouvent grâce à leur implication dans une multitude d'organismes comme les retraites fermées (p. 158), la Jeunesse étudiante catholique et le mouvement des croisés (p. 159-160). Les loisirs occupent également une très grande place dans leur

quotidien. Les pique-niques, la fanfare, la baignade, le baseball, la raquette et le hockey. Bref, on ne s'ennuie pas à Saint-Côme.

Pour celui qui est déjà familier avec l'endroit ou qui y a grandi, il est agréable de se souvenir des événements, des lieux, des noms de parents éloignés ou de grands-parents décédés. En constatant comment ces gens vivaient à l'époque, l'histoire devient alors plus personnelle et le sentiment d'appartenance ne peut que croître.

Certains diront que pour connaître une région, il faut la visiter. Pour ma part, après avoir lu ce livre, je dirais que j'ai vraiment l'impression de connaître Saint-Côme-Linière comme si j'y avais été.

Johannie Cantin



Jean-Marie Lebel. *L'Expo. Plaisir et découvertes à Québec*. Québec, Les Publications du Québec, ExpoCité, Ville de Québec et la Commission de la capitale nationale, 2011, 157 p.

À l'occasion du centenaire d'Expo-Québec (devenu ExpoCité), l'historien Jean-Marie Lebel retrace les origines de cet événement annuel, devenu la plus importante foire agricole de l'est du Québec. Le terrain même d'ExpoCité a en soi une très longue histoire qui débuta bien avant 1912, puisqu'il a appartenu successivement à Louis Hébert dès 1626 puis à l'intendant Jean Talon à partir de 1668 (p. 25). Ce même terrain avait ensuite été cédé aux religieuses de l'Hôpital Général de Québec, dont la première supérieure se nommait Louise Soumande; ce nom d'origine française allait devenir celui d'une artère importante menant au site actuel d'ExpoCité (p. 25).

Intelligemment, avec précision, Jean-Marie Lebel met en contexte la naissance de l'Exposition provinciale de Québec à

la suite des grandes expositions universelles ayant eu lieu au XIX^e siècle : celles de Londres, New York et surtout celle de Paris, en 1889, à laquelle un groupe de Québécois avaient assisté (p. 5). Une première version de l'Exposition provinciale de Québec aura lieu en 1898, mais l'événement était au départ irrégulier et non annuel (p. 8).



Comme son titre l'indique, *L'Expo. Plaisir et découvertes à Québec* nous fait découvrir une multitude de facettes, des édifices et des lieux qui n'existent plus depuis longtemps. Outre la qualité du texte, l'iconographie est particulièrement bien choisie et comprend près de 200 illustrations rares comme cette photographie du chantier de l'Hippodrome de Québec, érigé en 1916 (il fut anéanti en 2013 pour faire place au futur amphithéâtre) (p. 32). On reconnaît également le premier Colisée de Québec, qui hébergea les As de Québec à partir de 1942, mais cet édifice fut détruit par un incendie en 1949 (p. 45). On suit la construction rapide du deuxième Colisée de Québec (l'actuel Colisée Pepsi), construit en moins d'un an, en 1949 (p. 45). On découvre même sur ce vaste site l'existence d'un temple grec calqué sur des modèles antiques, érigé en 1913, mais démoli en 1930 (p. 30). Plusieurs édifices éphémères ou disparus sont montrés et seront des découvertes inespérées, comme cette maison du surintendant et gardien du parc de l'Exposition (p. 28). Certaines images sont révélatrices, comme cette photographie de 1954 montrant

le maire Wilfrid Hamel devant une bannière du ministère de la Colonisation (p. 17). Plusieurs pages portent sur l'histoire du hockey à Québec : les As de Québec, puis les Remparts, les Nordiques, avec une magnifique photographie de deux vedettes : Jean Béliveau en compagnie de l'animateur Saint-Georges Côté (p. 134).

L'ouvrage donne à la fois un historique précis et un bilan actualisé des activités récentes d'ExpoCité (comme le concours de sculpture sur sable, p. 87). C'est cependant la partie historique qui reste la plus intéressante. À la lecture de ce livre, on ne peut que déplorer que tant d'édifices de ce site aient été détruits au fil des ans en dépit de leur indéniable valeur patrimoniale.

Déjà connu comme enseignant, auteur prolifique et conférencier, Jean-Marie Lebel nous offre de nouveau un livre excellent, original, instructif et vivant, qui nous rappelle les racines rurales du Québec et le dynamisme du monde agricole québécois. Qui plus est, *L'Expo. Plaisir et découvertes à Québec* fait revivre une portion oubliée de l'histoire de la ville de Québec dont on parle trop peu dans la plupart des ouvrages sur la ville de Québec ou sur l'histoire du Québec.

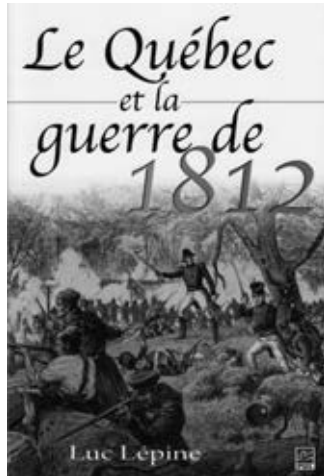
Yves Laberge



Bernard Andrès (avec la collaboration de Patricia Willemin-Andrès). *La guerre de 1812. Journal de Jacques Viger*. Québec, PUL, 2012, 156 p.

Lors des commémorations du bicentenaire de la guerre de 1812, le gouvernement fédéral eut un mot d'ordre : faire de cette guerre un événement fondateur dans l'histoire du Canada. Ce conflit, dit-on, « a jeté les bases de ce qu'allait devenir le Canada, c'est-à-dire un pays indépendant et libre, uni sous la Couronne et respectueux de

sa diversité linguistique et ethnique ». Grâce au journal d'un officier de milice de l'époque, Bernard Andrès, professeur associé à l'Université du Québec à Montréal, tente de faire une « contre lecture » de cette histoire imposée d'en haut par le gouvernement conservateur. La question se pose, est-ce que le regard que les contemporains portent sur ce conflit concorde avec le discours



du gouvernement conservateur actuel? Selon Andrès, on peut en douter sérieusement après la lecture du journal de Jacques Viger. Ainsi, Bernard Andrès établit d'entrée de jeu sa position avant de nous décrire le document et son contexte de production. Cette mise en contexte est suivie par les écrits de Jacques Viger où le lecteur peut confirmer l'analyse de Bernard Andrès.

Ponctuées de plusieurs plans et croquis et rédigées dans un style quelquefois humoristique, mais surtout avec un grand sens de l'observation, les lettres que Viger a écrites à son épouse, à ses amis et son journal de campagne dans le Haut-Canada sont parfaitement indiquées pour révéler ce que les Canadiens pensaient des événements de 1812. Jacques Viger, né en 1787 à Montréal, est effectivement, en 1812, le capitaine d'une unité de miliciens canadiens : les Voltigeurs. C'est durant sa campagne dans le Haut-Canada qu'il écrit son journal dans lequel il raconte son dépla-

cement entre le Bas et le Haut-Canada, son attente au bord du lac Ontario près de Kingston, l'attaque de Sakets Harbor en 1813 (où il vivra son baptême de feu) et finalement, sa mutation à la tête des Voltigeurs Invalides (ou Voltigeurs canadiens?). Le lecteur pourra ainsi lire un témoignage direct sur cette guerre afin de mieux comprendre les mentalités de l'époque.

Grâce au *Journal de Jacques Viger* et à l'approche comparative de Bernard Andrès (les discours de 2012 s'opposent aux écrits de 1812), cette histoire des mentalités et des sensibilités permet effectivement de nuancer la vision du gouvernement fédéral au sujet de la participation canadienne-française à la guerre de 1812. Selon Viger, qui fut également le premier maire de Montréal, « le Canada n'est qu'à Montréal et dans ses environs ». Cette citation, une parmi d'autres, montre en effet que la vision de ce contemporain face à cette guerre est loin de coller au discours du gouvernement.

Michel Morissette



Jacqueline Cardinal, Laurent Lapierre. *Luc Beauregard, biographie*. Québec, Presses de l'Université du Québec, 2012, 360 p.

Membres de la Chaire de leadership Pierre-Péladeau à HEC Montréal, les auteurs consacrent une partie de leurs activités à la rédaction de biographies (on leur doit aussi celle de Philippe de Gaspé Beaubien parue chez Logiques en 2006, une autre sur Pierre Jeannot en 2009). Celle-ci est consacrée à Luc Beauregard, un des leaders québécois et canadiens en matière de relations publiques. Journaliste à *La Presse* avant de devenir attaché de presse du ministre Jean-Guy Cardinal, il s'installe à Montréal pour fonder, en octobre 1970, la compagnie Beauregard, Landry et Nantel.

En 1976, il crée le cabinet de relations publiques National qui devient le plus important au Canada. L'ouvrage retrace le parcours de Luc Beaugard depuis sa tendre enfance, mentionnant au passage l'existence de la fratrie, des parents



et des premiers collaborateurs comme Gérard Pelletier. Fin 1969, il est ensuite recruté par Pierre Lapointe de l'équipe de Pierre Laporte dans la campagne à la chefferie du Parti libéral. Deux jours après l'enlèvement de Laporte, il crée la société Beaugard, Landry et Nantel, formée d'un policier, d'un ancien militaire (Roger Nantel) et de Luc Beaugard. Ce cabinet propose une approche combinée des expertises associées aux relations publiques. Beaugard prend aussi la direction du journal *Montréal-Matin*, en 1973. De chapitre en chapitre, les deux auteurs font le relevé des circonstances d'embauche, de démission, de succès ou de défaite du dynamique Luc Beaugard en évoquant aussi des passages de sa vie privée comme son divorce. À la direction du journal *Montréal-Matin*, il a l'occasion de côtoyer Paul Desmarais et le négociateur syndical Brian Mulroney. Pendant vingt ans, il agit comme conseiller de Roger D. Landry qui assume la direction de *La Presse* à partir de 1978. À l'inverse, lorsque Beaugard fonde Luc Beaugard et associés, Roger D. Landry, qui était toujours chez ITT Rayonier comme vice-président, lui donnera ses premiers mandats qui l'occupent presque à temps plein.

Une partie importante de l'ouvrage est ensuite consacrée à la compagnie National qui se développe sur le territoire canadien. S'ajoute à cela Relations publiques sans frontières (Res Publica), une organisation non gouvernementale fondée par Luc Beaugard, en 2006. Les auteurs passent aussi en revue quelques postes et fonctions administratives de Beaugard dont celui de président du conseil de l'AMARC et celui de membre du conseil d'administration de Molson, alors qu'Andrew Molson joint National à titre de conseiller en 1997 et à titre de président du conseil de Res Publica à partir de janvier 2012. L'ouvrage est composé d'une préface, de 22 chapitres, d'un épilogue qui contient des discours de Luc Beaugard, d'une postface de Beaugard lui-même, d'une présentation des auteurs et d'un index.

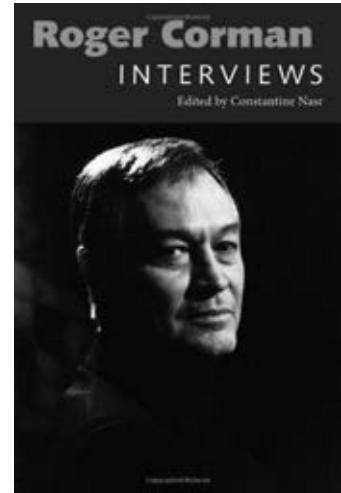
Jean-Nicolas De Surmont



Constantine Nasr (dir.). *Roger Corman: Interviews*. Jackson: University Press of Mississippi, 2011, 228 p.

Ce recueil regroupe différents entretiens avec le réalisateur Roger Corman, connu pour ses films de science-fiction, ses adaptations des œuvres d'Edgar Poe et ses longs métrages de série B. Ces entretiens couvrent un demi-siècle, de 1957 à 2008, et proviennent de diverses sources (et même une entrevue parue initialement dans la revue française *Positif*). Une chronologie retrace son parcours; un court résumé biographique apparaît au début de certains entretiens, retranscrits chronologiquement (p. 25). Ayant participé à plus d'une centaine de films, Roger Corman a connu la consécration à force de persévérance dans les circuits parallèles. Sa longue expérience de cinéphile, d'auteur et de producteur lui permet d'affirmer avec assurance un certain nombre de vérités sur le cinéma : « le film d'horreur est essentiellement

la recreation de la peur de l'enfance » (p. 25). Ailleurs, Roger Corman dit apprécier les films de la compagnie Hammer, bien qu'il préfère ceux qu'il a produit lui-même (p. 25).



Certains des entretiens sont plus techniques et scrutent les conditions de tournage, par exemple dans un séminaire de la American Film Institute, Roger Corman répond généreusement aux questions précises des étudiants en cinéma et réaffirme son intérêt pour les films d'étudiants et des metteurs en scène inconnus ou débutants (p. 46). Même si on n'apprécie pas toujours le style des films de genre produits par ce cinéaste (thriller, fantastique, horreur), ses conseils sur l'industrie du cinéma pourront assurément profiter aux futurs producteurs qui s'interrogent sur les budgets, le financement, la préproduction qui est selon Roger Corman « la clé du succès » (p. 113). Ce recueil en anglais n'est évidemment pas destiné au grand public, mais conviendra davantage à l'amateur de films alternatifs et aux futurs cinéastes voulant profiter de la longue expérience de Roger Corman, qui reste toujours actif même à un âge avancé.

Yves Laberge



Art, architecture et muséologie

Beauchemin, Anne. *Le Symposium international d'art contemporain de Baie-Saint-Paul*. Québec, Les Éditions GID, 2013, 138 p.

Collectif. *Femmes. Idées et défis*. Québec, Les Musées de la civilisation, 2013, 75 p.

Comité de toponymie et d'histoire de Verchères. *Le monument Madeleine de Verchères, 1913-2013*. Verchères, Municipalité de Verchères, 2013, 149 p.

Lussier, Marc-André. *Le meilleur de mon cinéma. Les 300 films incontournables des 30 dernières années*. Montréal, Les Éditions La Presse, 2013, 286 p.

Mendel, David. *Le Séminaire de Québec. Un patrimoine exceptionnel*. Québec, Éditions Sylvain Hervey, 2013, 160 p. (Coll. « Guides Mendel »).

Quine, Dany. *Jocelyn Gasse rétrospective*. Québec, Arrondissement de Sainte-Foy-Sillery-Cap-Rouge/Maison Hamel-Bruneau, 2013, 43 p.

Robert, Marc-André. *Dans la caméra de l'abbé Proulx. La société agricole et rurale de Duplessis*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2013, 231 p.

Biographies et portraits

Livernois, Jonathan (dir.). *Les affluents partagés. À propos de l'œuvre d'Yvan Lamonde*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2013, 225 p.

Porter John R., Porter et Natalie Rinfret (concours de). *John R. Porter. Devenir un leader culturel. Récit d'un rêveur pragmatique*. Québec, Les Presses de l'Université du Québec, 2013, 360 p.

Robillard, Denise. *Monseigneur Joseph Charbonneau. Bouc émissaire d'une lutte de pouvoir*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2013, 507 p.

Théry, Chantal (textes réunis et présentés). *Jeanne Lapointe. Artisan de la Révolution*

tranquille. Montréal, Les Éditions Triptyque, 2013, 99 p.

Essais

Allard, Pierre. *La constance de Thomas More*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2013, 116 p.

Cloutier, Jean-Claude. *Le règne des boomers. De mai 1968 au printemps érable*. Québec, Les Éditions GID, 2013, 204 p.

Gautier, Arlette et Marie-France Labrecque. « Avec une touche d'équité et de genre... » *Les politiques publiques dans les champs de la santé et du développement au Yucatan*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2013, 359 p.

Legrin, Renée. *Les téléromans québécois 1953-2008*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2013, 430 p.

Verstraeten, Alice. *Disparition et témoignage. Réinventer la résistance dans l'Argentine des « Mères de la Place de Mai »*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2013, 158 p.

Histoire

Baril, Lynda. *Nos glorieuses. Plus de cent ans de hockey féminin au Québec*. Montréal, Les Éditions La Presse, 2013, 221 p.

Bélanger, Réal. *Le fascinant destin d'un homme libre (1868-1914)*. Henri Bourassa. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2013, 552 p.

Deschênes, Gaston et Denis Vaugois (dir.). *Vivre la Conquête à travers plus de 25 parcours individuels. Tome 1*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2013, 249 p.

Gagnon, Serge. *Familles et presbytères*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2013, 174 p.

Gousse, Suzanne. *Les couturières de Montréal au XVIII^e siècle*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2013, 272 p. (Coll. « Les cahiers du Septentrion », III).

Imbeault, Sophie, Denis Vaugois et Laurent Veysières (dir.). *1763. Le traité de Paris bouleverse l'Amérique*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2013, 420 p.

Rousseau, Nicole et Johanne Daigle. *Infirmières de colonie. Soins et médicalisation dans les régions du Québec, 1932-1972*.

Québec, Les Presses de l'Université du Québec, 2013, 459 p. (Coll. « Infirmières, communautés, sociétés »).

Roux-Pratte, Maude. *Le Bien public 1909-1978. Un journal, une maison d'édition, une imprimerie*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2013, 324 p.

Savard, Stéphane. *Hydro-Québec et l'État québécois, 1944-2005*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2013, 435 p.

Simard, Marc. *Histoire du mouvement étudiant québécois 1956-2013. Des trois braves aux carrés rouges*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2013, 313 p.

Sylvestre, Paul-François. *L'Ontario français, quatre siècles d'histoire*. Ottawa, Les Éditions David, 2013, 222 p.

Littérature et ethnologie

Boivin, Aurélien. *Contes, légendes et récits de l'île de Montréal. 2. Montréal : une ville imaginée*. Trois-Pistoles, Les Éditions Trois-Pistoles, 2013, 851 p. (Coll. « Contes, légendes et récits du Québec et d'ailleurs »).

Bouchard, Serge. *Confessions animales. Bestiaires*. Montréal, Bibliothèque québécoise, 2013, 202 p.

Les Écrits, n° 139, 259 p.

Rabaska. Revue d'ethnologie de l'Amérique française. Volume II, 2013, 343 p.

Tardif, Henri.-P. *Pensées éparpillées et autres éparpillés – Mélanges*. S.l., s.é., 2013, 153 p.



Ouvrages de référence et outils

Bouthillier, Guy. *Nos prénoms et leurs histoires. Les prénoms féminins du Québec*. Montréal, Les Éditions de l'Homme, 2013, 268 p.

Caron, Claudine. *Léo-Pol Morin en concert*. Montréal, Leméac Éditeur, 2013, 249 p.

Churchill, Winston et Clémentine. *Conversations intimes 1908-1964*. Présenté par François Kersaudy. Annoté par Lady Mary Soames-Churchill. Paris, Éditions Tallandier, 2013, 843 p.

Cossette-Blais, Sara. *Agenda Méméini 2014*. Agenda historique des éditions du Septentrion. Québec, Les éditions du Septentrion, 2013, n.p.

Ellice, Jane, lady Durham. *Dans le sillage des Patriotes 1838*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2013, 254 p. (Coll. « V », XI).

Michel, Frank. *En route pour Bali. Chronique d'un paradis en mutation*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2013, 326 p.

Les Musées de la civilisation. *Autochtone*. Calendrier 2014.

Les régions

Audet, Francis. *Le lac Saint-Charles, perle de Québec*. Québec, Les Éditions GID, 2013, 102 p. (Coll. « Québec tous azimuts »).

Barcelo, Michel. *Rues de Montréal*. Québec, Les Éditions GID, 2013, 278 p.

Cousinard, Johan. *Québec noctambule*. Québec, Les Éditions GID, 2013, 111 p. (Coll. « Québec tous azimuts »).

Gagnon, Gaston. *Au royaume du Saguenay et du Lac-Saint-Jean. Une histoire à part entière, des origines à nos jours*. Québec, Les Éditions GID, 2013, 494 p.

Gagnon, Nicolas. *La municipalité régionale de comté de Rivière-du-Loup*. Québec, Les Éditions GID, 2013, 190 p.

Municipalité régionale de comté de Bellechasse. *La cycloroute de Bellechasse*. Deux voies ferrées historiques (pochette de documents, cartes, etc.).

Paquette, Marcel et Jean-Pierre Bourbeau. *Les Laurentides au temps du train du Nord*. Québec, Les Éditions GID, 2013, 206 p. (Coll. « 100 ans noir sur blanc », 39).

Paquette, Marcel. *L'Outaouais. Le cœur à l'ouvrage*. Québec, Les Éditions GID, 2013, 207 p. (Coll. « 100 ans noir sur blanc », 38).

Yves Beauregard

**La banque d'images,
un trésor à découvrir!**

LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC
CAP-AUX-DIAMANTS

**UNE
IMAGE
VAUT
1000
MOTS**

Pour vos besoins en images
contactez-nous :
418-656-5040

AU MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC

FAMILLE INDIENNE CAMPANT EN HIVER

Tout au long de sa carrière, Cornelius Krieghoff a développé le marché spécifique du paysage et de la scène de genre auprès d'une clientèle d'officiers et de commerçants anglophones friande de ces deux thèmes. Le peintre multipliait ainsi les tableaux décrivant, selon les contrastes de nos saisons, les sites

sauvages et grandioses du pays, ou encore illustrant les mœurs, coutumes et traditions des Canadiens français et des Amérindiens. Il est en effet le premier à dépeindre aussi largement les activités quotidiennes de peuples autochtones, détaillant habitats, vêtements et accessoires. Environ le tiers de la production connue de Krieghoff

serait d'ailleurs consacrée à la thématique amérindienne.

Dans son catalogue raisonné de l'artiste publié à Toronto, en 1934, Marius Barbeau fait mention de deux tableaux se rattachant au thème du *Indian Family Camping in Winter*. Notre toile, quant à elle, sert d'exemple dans la monographie du peintre éditée par John Russell

Harper, en 1979, où l'auteur fait état d'une dizaine de variantes du sujet sous le générique de « *Winter Cabin* ». Le spécialiste de Krieghoff décrit ainsi la scène amérindienne, alors intitulée *At Camp* :

« *An Indian winter house peeks from the edge of the spruce woods in several snowy scenes. Were such structures built in the region or did Krieghoff borrow them from prints to add romance and "Indianness"?* The house has two-pitched roof with a vertical log façade, behind which there is a semi-subterranean room cut into the hillside for warmth. The doorway is covered with a blanket, which is ineffectual to stop draughts and the bitter cold. Such houses were used by Iroquoian people throughout a broad geographical area but are not mentioned by visitors to Caughnawaga. Krieghoff introduced them into his paintings of the Quebec City hills after 1853 where the local people were Huron or Algonquin. His tendency to collect ideas and props from varied sources for use in his picture-making poses certain ethnological problems ».

Selon une recette maintes fois éprouvée par l'artiste, Krieghoff procède à un collage ou à une réutilisation de certains motifs que l'on peut reconnaître dans d'autres compositions semblables de scènes de campement autochtone en hiver. Cette hutte munie d'une couverture de la Compagnie de la Baie d'Hudson, en guise de porte, est visible dans un tableau daté de 1856 du Musée des beaux-arts de Montréal. Les mêmes figures se retrouvent, selon diverses variantes, dans d'autres toiles et gravures du peintre, notamment l'Indienne vue de dos avec un panier ainsi que l'Indien agenouillé attachant ses raquettes.

Le MNBAQ conserve quelque 33 œuvres de Krieghoff. D'inégale valeur tant sur le plan de la conservation que sur le plan artistique, ces toiles vont de la grande composition savante, tels *Intérieur canadien* ou *Québec vu de la pointe de Lévy*, au tableautin produit en série, tels les *Chasseur indien* et *Vendeuse de paniers*. *Chasseurs et squaws en forêt* s'avère le



Cornelius Krieghoff (Amsterdam, Pays-Bas, 1815 - Chicago, É.-U., 1872), *Famille indienne campant en hiver*, vers 1860, signé en bas, à droite : C Krieghoff; huile sur toile, 30,5 x 45,5 cm. Don de Guy Joron, 2012.77. (Photo MNBAQ, Idra Labrie).

seul sujet de la collection nationale qui se rapproche un tant soit peu de notre composition. Outre ces figures isolées d'Autochtones, le Musée possède aussi quelques scènes spectaculaires reliées au thème comme *Chasseurs indiens se reposant près d'un feu de camp*, un autre cas typique de collage acquis en 2000 (voir *Cap-aux-Diamants*, automne 2001). Rappelons que, outre cette dernière œuvre, le MNBAQ a reçu en don au cours des quinze dernières années, deux toiles remarquables de Krieghoff, soit *Rivière Sainte-Anne, vue au-dessus des chutes* (1854) (voir *Cap-aux-Diamants*, été 2000) et *Scène de séduction dans un intérieur canadien* (1849). Notre tableau se situe donc à mi-chemin entre les compositions élaborées et les œuvres plus commerciales.

Rappelons, pour l'anecdote, que le donateur a reçu ce Krieghoff comme cadeau d'anniversaire en 1947, alors qu'il était âgé de sept ans! Son père l'avait lui-même acquis, au début des années 1940, de la Watson Art Galleries de Montréal où il avait été photographié par le studio Not-

man peu d'années auparavant (McCord). Toujours selon son ancien propriétaire, le tableau n'est jamais sorti de la maison ni pour une exposition ni pour une restauration. La toile a jadis subi un traitement qui, selon une pratique courante dans la première moitié du XX^e siècle, consistait en un dévernissage quelque peu abusif. Chose intéressante, la toile provient de Williams & Son de Londres, une maison réputée en peinture européenne. Comme dans le cas présent, plusieurs des clients de Krieghoff, d'origine britannique, sont retournés en Angleterre avec un tableau du maître dans leur bagage. Cela dit, le don de ce tableau, à l'historique très éloquent et tout à fait caractéristique d'un Krieghoff, a constitué une nouvelle opportunité pour le Musée de faire entrer une œuvre du peintre dont les prix sur le marché de l'art ne lui sont guère accessibles, loin s'en faut. ■

Mario Béland, msrc
conservateur de l'art ancien
de 1850 à 1900

Six heures en compagnie d'André Malraux sur DVD

L'éditeur français Doriane Films a réédité sur DVD l'intégrale des fameux documentaires sur l'art avec André Malraux (1901-1976), écrivain universel



et par ailleurs ami du Québec sous la présidence de Charles de Gaulle. Deux coffrets triples reprennent intégralement les séries « À la recherche des arts du monde entier » réalisées en 1975 et 1976 par Jean-Marie Drot. Longtemps introuvables, ces émissions avaient été diffusées en France et exceptionnellement au Québec peu après la disparition de Malraux. Filmé à la fin de sa vie, l'écrivain érudit se retransforme en un historien de l'art universel, après avoir publié tant d'ouvrages sur les beaux-arts, désormais regroupés en deux tomes dans la prestigieuse Bibliothèque de La Pléiade. Dans ces entretiens entrecoupés de toiles et de sculptures judicieusement choisies, Malraux septuagénaire commente avec passion et modestie ses écrits de jeunesse sur l'art puis évoque des souvenirs extraits de ses *Antimémoires*. D'une durée de plus de six heures, chaque coffret DVD est triple et contient un cycle de promenades imaginaires dans plusieurs musées, villes ou pays dont Malraux admirait les artistes : Florence, Venise, Rome, Fontainebleau, l'Espagne, les

Pays-Bas (coffret 1), mais aussi le Japon, l'Inde et un survol de l'art en Océanie (coffret 2). On trouvera ces deux cycles de documentaires directement sur le site de Doriane Films, mais il faudra pour les visionner disposer d'un lecteur DVD universel pouvant décoder les films du système PAL, en Zone 2 (ou d'un ordinateur compatible muni d'un lecteur DVD). Visuellement, ces coffrets sont une réussite. C'est un plaisir intellectuel inégalé que de partager la compagnie d'un Malraux en verve qui discute d'art avec des mots simples et sans jargon. Par la profondeur de son analyse et l'ampleur de son propos, ce *Journal de*

voyage avec André Malraux constitue un sommet de sobriété et d'érudition dans l'histoire de la télévision.

Journal de voyage avec André Malraux. Coffrets 1 et 2. Paris : coédition Doriane Films avec INA, CNC, Fondation Bettencourt Schueller et Amitiés internationales André Malraux. 360 minutes chacun. Format PAL, Zone 2.

Doriane Films

www.dorianefilms.com

www.dorianefilms.com/description.php?id=474&path=6&PHPSESSID=67f347247d6324e57407f660485cdfcf

www.dorianefilms.com/description.php?id=480&PHPSESSID=67f347247d6324e57407f660485cdfcf

Association André Malraux

www.andremalraux.com

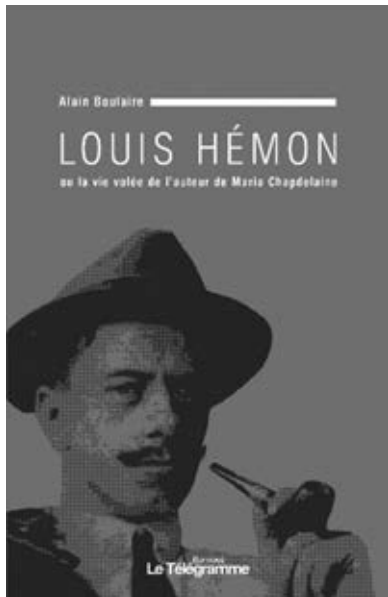
**Association André Malraux**

www.malraux.org



À la recherche de Louis Hémon

En attendant de pouvoir apprécier le prochain documentaire sur Louis Hémon (1880-1913) que prépare le réalisateur Jean-Claude Labrecque, on peut signaler quelques reportages brefs consacrés à l'auteur du roman *Maria Chapdelaine*. De ce fait, un pèlerinage culturel et commémoratif devient possible sur Internet, à défaut de s'y rendre en personne. À propos de sa jeunesse, on peut voir sur YouTube (dans le reportage « Alain Boulaire présente son dernier livre sur Louis Hémon ») une plaque commémorative marquant le lieu de naissance de Louis Hémon, à Brest, en France, présentée par l'écrivain brestois Alain



Boulaire, qui est à ce jour le dernier biographe de Louis Hémon. Cette maison natale n'existe plus, mais on en connaît l'emplacement exact. Par ailleurs, on peut aussi voir dans un autre reportage datant de juillet 2013 (« 100^e anniversaire du décès de Louis Hémon ») l'endroit précis de la voie ferrée où Louis Hémon a été fauché par un train, dans la ville de Chapleau, au nord de l'Ontario, à l'âge de 32 ans, en se rendant avec un ami vers le Manitoba. D'autres images montrent sa pierre tombale au cimetière local; on voit par la suite quelques citoyens franco-ontariens se rencontrer au Centre culturel Louis-Hémon, à Chapleau, le jour du centenaire de sa disparition. Ce court reportage produit par Radio-Canada à l'occasion du centenaire du décès de Louis Hémon permet de constater que Chapleau revendique aussi sa part dans la mémoire de cet écrivain au destin tragique et dont la gloire fut uniquement posthume.

Alain Boulaire présente son dernier livre sur Louis Hémon

www.youtube.com/watch?v=sfrmtpGlvZ8

100^e anniversaire du décès de Louis Hémon à Chapleau. Radio-Canada
www.radio-canada.ca/emissions/boreal_express/2012-2013/chronique.asp?idChronique=301937

100^e anniversaire du décès de Louis Hémon à Chapleau

www.youtube.com/watch?v=ic7aANNahc8

Centre culturel Louis-Hémon (à Chapleau)

www.quatrain.org/reso/cclh.html



Musée Louis-Hémon de Péribonka

www.museelh.ca



Yves Laberge

NOUVELLES

Le dernier voyage récompensé par la Société des musées du Québec

Lors du récent colloque de la Société des musées du Québec, le Site historique maritime de la Pointe-au-Père et la firme Idées au Cube ont remporté le prix « Audiovisuel et multimédia Télé-Québec » pour la production *Le dernier voyage*, spectacle multimédia

qui présente l'histoire de *l'Empress of Ireland*.

Le jury a été séduit par la qualité du projet, mené avec intelligence et sensibilité, et par la réussite des propositions muséographiques. Cette exposition constitue un exemple d'innovation et

de rigueur, unissant l'expertise interne d'un musée et celle d'une firme québécoise reconnue pour sa créativité. Les membres du jury ont grandement apprécié les qualités technologiques du projet et le fait qu'elles soient toujours mises au service des contenus.

L'archéologie de Québec se déploie sur le Web

C'est dans le cadre du 47^e colloque en archéologie de la *Society for Historical Archaeology*, tenu au Centre des congrès de Québec le 11 janvier dernier, que la Ville de Québec et le ministère de la Culture et des Communications ont procédé au lancement d'une nouvelle section consacrée exclusivement à l'archéologie sur le site Internet de la Ville. Plusieurs mois ont été nécessaires pour bâtir cette nouvelle section Web, qui se veut un outil de vulgarisation de la somme des connaissances issues des fouilles réalisées au cours des 30 dernières années. Appelée à se développer, cette section présentera des actualités, des événements et les nouvelles découvertes archéologiques qui seront faites au fil du temps.

« Je me réjouis du lancement de cet outil qui regroupe les précieux et uniques trésors du passé découverts sur les lieux de notre capitale nationale. Les citoyennes et les citoyens de Québec et du Québec auront ainsi un accès direct et facile à cette richesse collective, à ce patrimoine d'exception, et pourront vivre le même émerveillement que celui vécu par les archéologues lors de la mise au jour



de ces vestiges de l'histoire de notre nation », a déclaré Maka Kotto, ministre de la Culture et des Communications.

« Avant d'être regroupées dans cette section Web, nous ne pouvions soupçonner l'ampleur des découvertes archéologiques faites à Québec, a déclaré pour sa part Julie Lemieux, vice-présidente du comité exécutif responsable de la culture, du patrimoine et de l'aménagement du territoire. Je suis particulièrement impressionnée par l'effort de vulgarisation accompli pour rendre tout ce contenu accessible au plus grand nombre. Du citoyen au chercheur, tout le monde y trouve son compte! »

Avec ses 120 pages de contenu, la section Web présente virtuellement 21 sites archéologiques d'importance. Six thé-

matiques permettent d'aborder chacun des sites sous différents angles afin de comprendre et d'imaginer ce qui se passait à toutes les époques d'occupation de ceux-ci. Une abondante collection de plus de 500 photos anciennes et récentes, des plans, des animations 3D, plusieurs centaines de photos d'artéfacts, une animation sur la déglaciation de la région de Québec ainsi qu'une ligne du temps accompagnent les données archéologiques afin d'en faciliter la compréhension pour les visiteurs.

On peut consulter la section Web à l'adresse suivante :

www.ville.quebec.qc.ca/archeologie



Des livres de l'ancienne bibliothèque du parlement du Canada-Uni

La découverte de quelque 35 fragments calcinés de livres constitue le fait saillant de la campagne de fouilles réalisée à l'été 2013 par la firme Ethnoscop sur le site du Marché-Sainte-Anne-et-du-Parlement-du-Canada-Uni dans le Vieux-Montréal. L'annonce de cette découverte a été faite le 1^{er} novembre dernier à l'occasion du lancement de la campagne majeure de financement de la Fondation Pointe-à-Callière pour soutenir le Musée et le projet de la Cité d'archéologie et d'histoire de Montréal. Très fragiles, les précieux artéfacts ont été vite envoyés à l'Institut canadien de conservation, à Ottawa, pour évaluer les possibilités de les restaurer à des



Restes calcinés de plusieurs volumes. Photo : Alain Vandal. (Pointe-à-Callière).

fins de mise en valeur. Selon Louise Pothier, responsable du chantier, la mise au jour de documents en papier dans une fouille archéologique est exceptionnelle. Les amas noircis de pages imprimées ont été préservés

de l'action destructrice des bactéries par la couche de carbone recouvrant les documents.

Le premier Parlement permanent du Canada-Uni (Québec et Ontario) a siégé à Montréal de 1844 à 1849, dans l'édifice du marché Sainte-Anne. En 1849, une émeute déclenchée par la sanction royale accordée à la Loi pour l'indemnisation des victimes des rébellions de 1837-1838 aboutit à l'incendie du bâtiment. Le Parlement siégera par la suite en alternance à Toronto et à Québec, avant de s'installer définitivement à Ottawa en 1857.

Jacques Saint-Pierre

L'AFFAIRE MOUSSEAU 1914-2014

Gilles Gallichan a informé nos lecteurs, en 2005, des dessous de cette affaire. Un « détectaphone » est alors utilisé pour faire l'écoute clandestine d'une réunion tenue en décembre 1913 dans une chambre du Château Frontenac, à Québec. Rappelons l'essentiel du scandale : accusés de corruption, trois membres de la législature québécoise doivent démissionner en janvier 1914. L'affaire connaît à l'époque un grand retentissement. Les moyens employés pour en révéler le fond surprennent : la surveillance sous écoute et le journalisme d'enquête sont alors inédits au Québec.

Le *Rapport du comité spécial d'enquête sur des accusations de corruption* aide à mieux comprendre les événements. Ce rapport est déposé en Chambre le 12 février 1914 par le président du comité, Louis-Alexandre Taschereau, alors ministre des Travaux publics du gouvernement de Lomer Gouin. Pourquoi une enquête? L'affaire débute les 20 et 21 janvier 1914 avec la publication, dans le *Montreal Daily Mail*, d'articles sous le titre « *Evidence of Corruption* ». Ces textes allèguent que la législature du Québec est corrompue. Des accusations formelles sont aussi portées contre le député libéral de Soulanges, Joseph-Octave Mousseau, et contre les conseillers législatifs Louis-Philippe Bérard et Achille Bergevin. Dès le 22 janvier, la Chambre adopte une motion d'Armand Lavergne, député indépendant de Montmagny, afin de faire comparaître à la barre M.-E. Nichols, PDG du *Montreal Daily Mail*, et Brenton A. Macnab, son rédacteur en chef.

Les deux hommes comparaissent le 27 janvier suivant. Durant leur interrogatoire, les accusations généralisées de corruption du Parlement québécois sont restreintes aux trois hommes mentionnés dans les articles. Un comité d'enquête est alors formé pour examiner l'affaire. Le lendemain, Mousseau, Bérard et Bergevin démissionnent. L'enquête débute avec un



Portrait d'Armand Lavergne, en 1905. Ce fervent nationaliste est très actif dans le débat parlementaire entourant l'affaire Mousseau. Source : Bibliothèque de l'Assemblée nationale du Québec. (Coll. Yves Beaugregard).

double mandat : 1- le député Mousseau a-t-il reçu de l'argent pour faire adopter la Loi incorporant The Montreal Fair Association of Canada?; 2- des personnes ont-elles conspiré pour faire commettre au député Mousseau les gestes reprochés? Le comité travaille deux semaines. Joseph-Octave Mousseau ne témoignera jamais. Son médecin déclare que la maladie l'empêche de témoigner. Trois autres médecins mandatés par le comité arrivent aux mêmes conclusions. Mousseau s'en remettra et décèdera en 1965. Toutefois, la preuve établit qu'il a bien reçu 4 150 \$ en lien avec la loi 158. Son rôle est clair. Président du comité des lois privées, Mousseau accepte cet argent pour piloter l'adoption de la dite loi. Un piège lui avait été tendu lors de la réunion au Château Frontenac, les promoteurs rencontrés sont en fait des détectives privés de l'agence Burns de New York. La loi 158 est ensuite adoptée par la législature, en janvier 1914. La preu-

ve démontre que Bérard et Bergevin ont aussi reçu de l'argent pour faire adopter la loi. Finalement, le lieutenant-gouverneur François Langelier utilise son droit de réserve pour la rejeter.

L'enquête conclut également qu'il y a eu une conspiration dans l'affaire. En septembre 1913, Edward Beck, directeur du *Montreal Herald*, fomenta un plan pour démontrer que le gouvernement Gouin adopte des lois contraires à l'intérêt public. Dans ce projet, il reçoit l'appui de Douglas Lorne McGibbon qui lui fournit 50 000 \$. McGibbon est alors un important organisateur du Parti conservateur du Canada. C'est lui qui réfère l'agence Burns à Thomas Chase-Casgrain, ministre des Postes du gouvernement Borden, pour écrire le projet de loi fictif créant la Montreal Fair Association. Casgrain informe les détectives de la nature criminelle de leur projet, mais ceux-ci décident d'aller de l'avant. Entre-temps, le *Herald* change de propriétaires, Beck démissionne et vend son histoire au *Montreal Daily Mail*. Bref, il y a bien eu une conspiration pour faire tomber Mousseau, Bérard et Bergevin.

Que retenir de l'affaire? Les événements de la Grande Guerre jettent rapidement ces événements dans l'oubli. En 1916, Damase Potvin s'en inspire pour écrire le roman *Le Membre*. Jean-Charles Bonenfant, en 1975, montre comment le gouvernement Gouin légiféra ensuite pour interdire les pots-de-vin. Dans leur étude des grands débats parlementaires de 1990, les historiens Réal Bélanger, Richard Jones et Marc Vallières concluent que l'affaire Mousseau cache en fait un épisode dans la lutte entre les grands intérêts financiers de la métropole. Pour notre part, à l'écoute de l'actuelle commission Charbonneau, nous reprenons le mot d'esprit d'Alphonse Karr : « Plus cela change, plus c'est la même chose »... ■

François Drouin

MUSÉE RÉGIONAL DE VAUDREUIL-SOULANGES

(31, avenue Saint-Charles, Vaudreuil-Dorion)

Jusqu'au 21 décembre 2014.
Éclaire ma lanterne

Évolution des procédés d'éclairage

POINTE-À-CALLIÈRE MUSÉE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE DE MONTRÉAL

(350, place Royale, Vieux-Montréal)

Du 7 mai au 5 octobre 2014.

Marco-Polo - Le fabuleux voyage

Jusqu'au 4 janvier 2015.

Vies de Plateau

L'exposition temporaire *Vies de Plateau* revisitera l'évolution et les innovations émanant de ce quartier emblématique montréalais. Par des objets, des photographies, des extraits de films, des œuvres littéraires et théâtrales ainsi que des pièces musicales, l'exposition présentera à la fois l'évolution architecturale du quartier, les grands événements sociaux qui s'y sont déroulés et les nombreuses œuvres artistiques qui y ont pris naissance.



CENTRE D'HISTOIRE DE MONTRÉAL

(335, place D'Youville, Vieux-Montréal)

Jusqu'en octobre 2015.

Scandale! Vice, crime et moralité à Montréal, 1940-1960

Montréal ne tient pas d'hier sa réputation de « joie de vivre ». Qualifié de *Little Paris of America*, le Montréal d'après-guerre s'éclate dans ses centaines de clubs, bars et cabarets, à l'ombre de ses 100 clochers. Les Gaiety, Casa Loma, Faisan doré, Hawaïan Lounge, El Morocco, Rockhead's Paradise et des dizaines d'autres clubs attirent les noctambules d'ici et d'ailleurs. Autant les grandes vedettes locales que les stars internationales de la chanson s'y produisent : Alys Robi, Olivier Guimond, Oscar Peterson, Murielle Mylard, Frank Sinatra, Dean Martin, Charles Trenet, Édith Piaf, Cab Callaway, sans oublier l'effeuilleuse Lily St-Cyr, ont tous Montréal dans leur carnet de tournée.

MUSÉE CANADIEN DE L'HISTOIRE

(100, rue Laurier, Gatineau)

Jusqu'au 23 février 2014.

Vodou

Jusqu'au 27 avril 2014.

Champlain, le premier témoignage

Créée pour souligner le 400^e anniversaire du voyage de Champlain dans l'Outaouais, cette nouvelle présentation est axée sur les Autochtones qui ont habité la région bien avant l'arrivée de Samuel de Champlain, le périple de l'explorateur français dans la vallée de l'Outaouais en 1613 et les répercussions de sa venue sur les Premiers Peuples. Les visiteurs pourront y voir une cinquantaine d'artefacts – certains datant de 5 000 ans, et d'autres, de l'époque de Champlain et au-delà. La présentation comprend également l'astrolabe que le fondateur de la Nouvelle-France aurait peut-être eu en sa possession.

Jusqu'au 28 septembre 2014.

Neige

La neige. Source de passion, de création et d'ingéniosité... que serait le Canada sans elle? Cette exposition inédite révèle combien la neige a façonné l'identité canadienne. Vous ne verrez plus jamais l'hiver de la même manière.

Dès leur arrivée en Amérique du Nord, les Européens ont dû composer avec la neige, comme l'avaient fait bien avant eux les Autochtones. Depuis, elle n'a jamais cessé d'influencer notre mode de vie et de mettre au défi notre capacité d'adaptation. En témoignent, entre autres, les sports de glisse en constante évolution. Muse des artistes, elle constitue également un moteur de notre économie. Venez découvrir une exposition inédite qui propose une histoire culturelle de la neige. Regroupant plus de 250 artefacts, elle enrichira votre réflexion sur notre lien avec cet élément essentiel de l'identité canadienne.

Du 30 mai 2014 au 6 avril 2015.

L'Empress of Ireland

MUSÉE STEWART

(20, chemin du Tour-de-l'Isle, parc Jean-Drapeau, Montréal)

Exposition permanente.

Histoires et mémoires

MUSÉE CANADIEN DE LA GUERRE

(1, place Vimy, Ottawa)

Jusqu'au 1^{er} juin 2014.

Lauréats du concours d'affiches et de textes de la Légion royale canadienne 2013.

MUSÉE MCCORD

(690, rue Sherbrooke Ouest, Montréal)

Jusqu'au 1^{er} juin 2014.

Kent Monkman - Bienvenue à l'atelier

Du 30 mai au 13 octobre 2014.

Musique

MUSÉE DE CHARLEVOIX

(10, chemin du Havre, La Malbaie)

Expositions permanentes.

Appartenances

Charlevoix raconté - Fabuleux familial

MUSÉE MARIUS-BARBEAU

(139, rue Sainte-Christine, Saint-Joseph-de-Beauce)

Expositions permanentes.

Céramique de Beauce

La Beauce, mythes et réalités

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

(1379-1380, rue Sherbrooke Ouest, Montréal)

Du 25 janvier au 4 mai 2014.

Peter Doig

Nulle terre étrangère

Né à Édimbourg, en 1959, Peter Doig est l'un des peintres actuels les plus intéressants et les mieux considérés, qui a grandi à Trinidad et au Canada. Doig a passé sa jeunesse à Montréal et dans les Cantons de l'Est, et c'est ici qu'il s'est familiarisé avec l'œuvre de grands peintres canadiens – David Milne, James Wilson Morrice et Ozias Leduc – dont il est devenu un fin connaisseur. Doig revitalise la tradition décorative en peinture.

Jusqu'au 15 juin 2014.

Quand les collections du Musée des beaux-arts et du Musée d'art contemporain conversent



MUSÉE MARITIME DU QUÉBEC - CAPITAINE J.E. BERNIER

(55, chemin des Pionniers est, L'Islet)

Exposition permanente.

Racines de mer

Jusqu'au 2 septembre 2014.

Évolution? Traversez le temps. Traversez le Canada

MUSÉE DE LA CIVILISATION

(5, rue Dalhousie, Québec)

Jusqu'au 28 septembre 2014.

Pierre Gauvreau. J'espérais vous voir ici

Artiste peintre, auteur et homme de communication, Pierre Gauvreau, décédé en avril 2011, a connu une carrière prolifique jalonnée de nombreux prix et honneurs.

Il nous laisse en héritage une production artistique, littéraire, télévisuelle et cinématographique qui a marqué l'évolution de la culture québécoise pendant des décennies et dont l'exposition témoignera.

Jusqu'au 17 août 2014.

Haiti, in extremis

Jusqu'au 29 mars 2015.

Esprits libres



MUSÉE DE LA GASPÉSIE

(80, boul. Gaspé, Gaspé, Québec)

Exposition permanente.

Gaspésie... Le grand voyage!

ÉCONOMUSÉE DU FIER MONDE

(2050, rue Amherst, Montréal)

Exposition permanente.

À cœur de jour! Grandeurs et misères d'un quartier populaire

MUSÉE DE L'AMÉRIQUE FRANCOPHONE

(2, côte de la Fabrique, Québec)

Jusqu'au 30 mars 2014.

Révélations. L'art pour comprendre le monde

Jusqu'au 27 septembre 2015.

La colonie retrouvée

Première France d'Amérique, 1541-1543. Jusqu'ici méconnue, l'épopée de la première colonie française est dévoilée à la suite de cinq années de fouilles archéologiques sur le promontoire de Cap-Rouge. Découvrez une nouvelle lecture de l'histoire du Québec par ce site historique datant du XVI^e siècle.

MUSÉE DES URSULINES DE QUÉBEC

(12, rue Donnacona, Québec)

Exposition permanente.

L'Académie des demoiselles.

GALERIE D'ART DU CENTRE CULTUREL DE L'UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE

(2500, boul. de l'Université, Sherbrooke)

Jusqu'au 30 août 2014.

André Le Coz.

Viens voir les comédiens!

Du 17 avril au 17 mai 2014.

Torture

Violet Walter

Du 17 avril au 24 mai 2014.

Les finissantes et les finissants du programme de certificat en arts visuels de l'Université de Sherbrooke



CHÂTEAU RAMEZAY - MUSÉE ET SITE HISTORIQUE DE MONTRÉAL

(280, rue Notre-Dame, Montréal)

De novembre 2014 à novembre 2015.

Le régiment de Carignan-Salières : racines de nombreux Québécois

En 1665, les quelque 1 000 officiers et soldats de ce régiment débarquent pour défendre la colonie contre les attaques iroquoises et, éventuellement, la peupler. En 1668, au licenciement du régiment, 325 soldats décident de demeurer au pays pour s'y établir. De ce nombre, 238 ont pris épouse au Canada, en majorité des Filles du Roy. Ainsi, un très grand nombre de Québécois ont pour ancêtres ces valeureux militaires devenus colons. En plus des membres de ce régiment, quatre compagnies arrivent la même année avec le sieur de Tracy. Une cinquantaine de soldats de ces troupes s'implanteront aussi ici.

Expositions permanentes.

Hochelaga, Ville-Marie, Montréal

Vivre à Montréal au 18^e siècle

MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC

(1, avenue Wolfe-Montcalm, Québec)

Du 8 mai au 7 septembre 2014.

Morrice, Lyman, Matisse

Cette exposition, conçue par le Musée national des beaux-arts du Québec, propose un dialogue inédit entre les peintres fondateurs de l'art moderne canadien, James Wilson Morrice (1865-1924) et John Lyman (1886-1967), une sorte de face à face entre ces deux artistes montréalais qui ont en commun d'avoir côtoyé Henri Matisse (1869-1954).

Jusqu'au 14 septembre 2014.

Bill Vazan. XX^e siècle

Les matins infidèles. L'art du protocole



MUSÉE QUÉBÉCOIS DE LA CULTURE POPULAIRE

(200, rue Lavolette, Trois-Rivières)

Jusqu'au 28 septembre 2014.

Québec en crimes

Jusqu'au 7 septembre 2014.

La petite vie

Immersion dans la vie de la famille Paré. Costumes, décors, extraits inédits et plus encore!

Jusqu'au 1^{er} septembre 2014.

La boîte à jouets de Fred

Du 20 mai 2014 jusqu'au 19 janvier 2015.

« Le Québec raconté par sa pub »

EXPORAIL, LE MUSÉE FERROVIAIRE CANADIEN

(110, rue Saint-Pierre, Saint-Constant)


Expositions permanente.

Vivre l'aventure ferroviaire au Canada

Exposition temporaire.

La carte postale nous raconte...

Yves Beauregard



LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE QUÉBEC
(fondée en 1937)

FIER PASSÉ OBLIGE


- pour RECEVOIR régulièrement des publications de haute qualité
 - le bulletin Québecensia
 - le Calendrier des vues anciennes de Québec
 - la revue Cap-aux-Diamants (membres privilégiés)
- pour RENCONTRER d'autres passionnés de l'histoire
- pour ASSISTER gratuitement aux activités organisées par la SHQ
 - les conférences publiques
 - les expositions présentées par la Société historique
- pour PROFITER de notre centre de documentation
- pour BÉNÉFICIER d'un tarif préférentiel
 - sur le prix courant de nos publications
 - sur nos excursions et visites patrimoniales


Communiquez avec nous ou visitez notre site Internet

6, rue de la Vieille-Université, local 158, Québec (Québec), G1R 5X8
 téléphone : 418-694-1020 poste 256
 courriel : shq1@bellnet.ca
 www.societehistoriquedequebec.qc.ca

L'entente de développement culturel soutient la diffusion de ce magazine dans les institutions d'enseignement de la région de Québec.

Entente de développement culturel





Vous pouvez photocopier ce coupon avant de le remplir.



Complétez votre collection

LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC

CAP-AUX-DIAMANTS

JE DÉSIRE OBTENIR LES NUMÉROS SUIVANTS (COCHER SVP)

- | | | |
|---|---|---|
| <input type="checkbox"/> 18 En avant la musique! | <input type="checkbox"/> 63 L'univers fascinant du livre | <input type="checkbox"/> 96 Le français au Québec |
| <input type="checkbox"/> 23 Les communications | <input type="checkbox"/> 64 Plaisirs d'hiver | <input type="checkbox"/> 97 Place au cirque! |
| <input type="checkbox"/> 24 Mon pays c'est l'hiver | <input type="checkbox"/> 67 Magie de la musique traditionnelle | <input type="checkbox"/> 98 Bonne fête Trois-Rivières (1634-2009) |
| <input type="checkbox"/> 25 Des trésors de musées | <input type="checkbox"/> 70 Les soins du corps | <input type="checkbox"/> 100 Le passé mis en lumière |
| <input type="checkbox"/> 26 La religion au Québec | <input type="checkbox"/> 74 Québec maritime | <input type="checkbox"/> 101 Deux siècles de journaux et de revues |
| <input type="checkbox"/> 27 350 fois Montréal | <input type="checkbox"/> 77 Les Acadiens | <input type="checkbox"/> 102 Des villes et des maires |
| <input type="checkbox"/> 28 À votre santé! (Les boissons) | <input type="checkbox"/> 78 Le pain, une longue histoire! | <input type="checkbox"/> 104 Mode, mœurs, mémoire... |
| <input type="checkbox"/> 29 Les grands anniversaires de 1992 | <input type="checkbox"/> 79 Les Noirs au Québec | <input type="checkbox"/> 108 Nord et nordicité |
| <input type="checkbox"/> 30 Un parlement se raconte | <input type="checkbox"/> 80 Le jour de l'An | <input type="checkbox"/> 109 L'héritage germanique |
| <input type="checkbox"/> 31 Je me souviens... (Les archives) | <input type="checkbox"/> 81 La famille Bonaparte et le Québec | <input type="checkbox"/> 110 Les arts en Nouvelle-France |
| <input type="checkbox"/> 32 Regards sur l'enfance | <input type="checkbox"/> 82 Quand la nature se fâche | <input type="checkbox"/> 111 Les 100 ans du ministère des Transports |
| <input type="checkbox"/> 35 Que le spectacle commence! | <input type="checkbox"/> 83 Scandales (politiques) | <input type="checkbox"/> 112 Sous la plume de jeunes historiens |
| <input type="checkbox"/> 36 Incursions dans le quotidien | <input type="checkbox"/> 84 Les années 1950 | <input type="checkbox"/> 113 Aspects inédit du sport au Québec |
| <input type="checkbox"/> 37 Des lieux chargés d'histoire | <input type="checkbox"/> 86 Des forêts et des hommes | <input type="checkbox"/> 114 1663 : Le début d'un temps nouveau |
| <input type="checkbox"/> 38 100 ans de cinéma | <input type="checkbox"/> 87 Les Québécois et l'aviation | <input type="checkbox"/> 115 Le traité de Paris de 1763 |
| <input type="checkbox"/> 39 La famille dans tous ses états | <input type="checkbox"/> 89 Les années 1960 | <input type="checkbox"/> 116 L'histoire vivante : le passé au présent |
| <input type="checkbox"/> 40 Les grands magasins | <input type="checkbox"/> 90 Aventuriers et aventurières | <input type="checkbox"/> Hors série L'Institut canadien |
| <input type="checkbox"/> 41 Dix rendez-vous avec notre histoire | <input type="checkbox"/> 91 Tant d'histoires à raconter | <input type="checkbox"/> Hors série François de Laval |
| <input type="checkbox"/> 42 Présence du Moyen Âge au Québec | <input type="checkbox"/> 93 Histoire et lieux de mémoire | <input type="checkbox"/> Hors série Ville de Québec (2005) |
| <input type="checkbox"/> 43 Guerres et paix | <input type="checkbox"/> 94 Quatre cents ans d'histoire politique | <input type="checkbox"/> Hors série Assemblée nationale (2008) |
| <input type="checkbox"/> 49 La sexualité | <input type="checkbox"/> 95 Une histoire au féminin | |

Envoyez-moi les numéros cochés

Prix des numéros à l'unité : 8,50 \$. Hors série : 11,50 \$.
Taxes et frais de poste et de manutention en sus.

PROFITEZ DE L'OFFRE DE 50% DE RABAIS

Envoyez-moi tous les numéros disponibles (62 exemplaires) pour seulement 290 \$

Frais de poste et de manutention inclus. • Tarifs valides au Canada seulement.

Pour commander :
(418) 656-5040

OFFRE D'ABONNEMENT

ABONNEMENT :

1 an : 35\$ | 2 ans : 60\$ (taxes incluses)

Institution : 1 an : 45\$ | 2 ans : 80\$ (taxes incluses)

Frais de poste et de manutention inclus. • Tarifs valides au Canada seulement.

- Je m'abonne pour 1 an / 2 ans
- J'abonne un(e) ami(e) pour 1 an / 2 ans

Nom _____

Adresse _____ App. _____

Ville _____ Code postal _____

Téléphone () _____

Courriel _____

MODE DE PAIEMENT :

- chèque Visa MasterCard

N° de carte

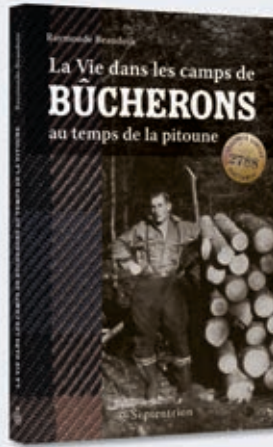
Exp. _____

Signature _____

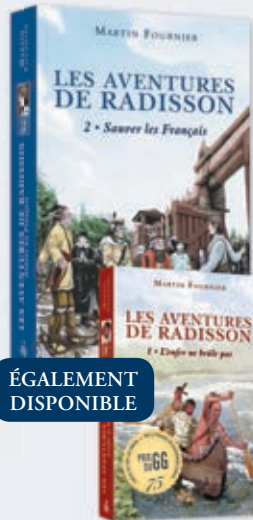
RAYMONDE BEAUDOIN

La Vie dans les camps de bûcherons au temps de la pitoune

À partir de leurs mots, de leur réalité, l'auteure présente en détail la construction des camps, la nourriture, le bûchage, le charroyage et la drave. Des cartes, des chansons, des recettes et de nombreux documents complètent cet émouvant témoignage.



ÉGALEMENT DISPONIBLE



MARTIN FOURNIER

Les Aventures de Radisson

2 • Sauver les Français

LA SUITE TANT ATTENDUE
Grâce à son excellente connaissance de la culture iroquoise, Radisson est recruté par les jésuites pour les aider à mener à bien leur nouvelle mission d'évangélisation en Nouvelle-France. Mais rien ne se passe comme prévu...

WWW.S E P T E N T R I O N . Q C . C A

TOUJOURS LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC



SOUS LA DIRECTION DE
GASTON DESCHÊNES
ET DENIS VAUGEOIS

Vivre la Conquête

Tome 1



SOUS LA DIRECTION DE
GASTON DESCHÊNES
ET DENIS VAUGEOIS

Vivre la Conquête

Tome 2

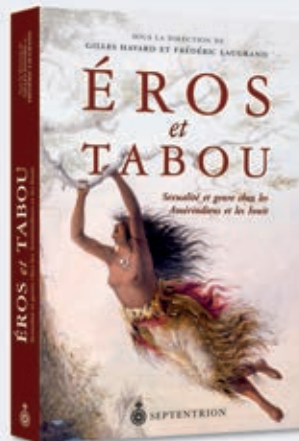


La Conquête de 1760 a été perçue comme une catastrophe par les uns ou comme un bienfait providentiel par les autres. Gaston Deschênes et Denis Vaugois ont eu l'idée de vérifier comment des gens de toutes conditions avaient vécu cette période. Une trentaine de collaborateurs se sont attelés à la tâche afin de rédiger de courtes biographies de personnages nés avant le début de la guerre de Sept Ans et morts après son dénouement.

CATHERINE FERLAND
ET DAVE CORRIVEAU

La Corriveau De l'Histoire à la légende

Catherine Ferland et Dave Corriveau se sont livrés à une minutieuse enquête pour rétablir la véritable histoire de Marie-Josephte Corriveau, mais ils se sont aussi attachés à retracer la trajectoire de la légende elle-même.



SOUS LA DIRECTION DE
GILLES HAVARD ET FRÉDÉRIC LAUGRAND

Éros et Tabou

Sexualité et genre chez les Amérindiens et les Inuit

Éros et tabou analyse les pratiques érotiques et les relations de genre au sein de diverses populations autochtones d'Amérique du Nord. Une question se pose: ces sociétés seraient-elles plus ouvertes au principe de plaisir et aux pulsions sexuelles que les sociétés occidentales?